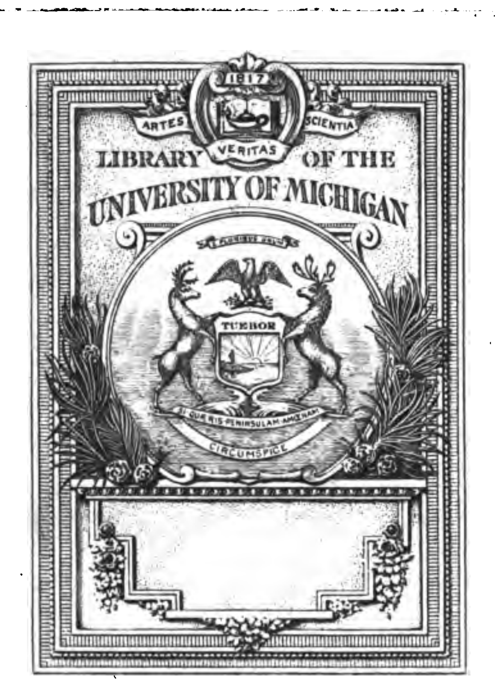


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Lucia James Madill

THÉRÈSE VIANZONE

IMPRESSIONS
D'UNE FRANÇAISE
EN AMÉRIQUE

(ÉTATS-UNIS ET CANADA)

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

IMPRESSIONS

D'UNE FRANÇAISE

EN AMÉRIQUE

THÉRÈSE VIANZONE

IMPRESSIONS
D'UNE FRANÇAISE
EN AMÉRIQUE
(ÉTATS-UNIS ET CANADA)

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e
1906

Published 28 February 1906.

A Madame Théodore Roosevelt.

CHÈRE MADAME,

Vous avez bien voulu me faire la grâce d'accepter la dédicace d'un livre dans lequel se trouvent votre nom et celui du Président.

Ce livre est un ensemble de *lettres* écrites au courant de la plume et au jour le jour; elles sont adressées à une ancienne et chère amie, Mme *Le Paulmier,* et ne renferment que des impressions vécues et personnelles.

Je raconte seulement ce que j'ai vu et étudié sur place, sans prétendre faire œuvre d'appréciation ni de science, tant d'autres l'ayant déjà fait.

J'apporte simplement ma petite part d'observation suggérée par le vif étonnement et l'intérêt réel que m'ont fait éprouver un pays si

remarquable et si riche d'espérances d'avenir.

Je n'ai qu'un reproche à lui adresser : c'est l'excès de son hospitalité, dont cependant je suis très fière et très reconnaisante d'avoir été l'objet.

Les trop courts instants que le Président et vous, chère Madame, avez bien voulu m'accorder, compteront parmi mes meilleurs souvenirs des États-Unis. Et je serai heureuse si, en lisant ce modeste volume, vous devinez — quand il sera question de vous — l'admiration que m'inspirent la femme, l'épouse et la mère

Thérèse VIANZONE.

La Source, janvier 1906, Paris-Auteuil.



To Madame Vaizone
with sincere regard
Edith Kermit Roosevelt

IMPRESSIONS
D'UNE FRANÇAISE
EN AMÉRIQUE

A bord de *la Touraine*,
le 24 octobre 1903.

Il débute mal, chère amie, ce voyage au delà de l'Océan. Le départ de Paris, gare Saint-Lazare, a été horrible et le désordre complet. Je m'attendais à un train spécial, un train de luxe conduisant directement au bateau et n'ayant que des premières. Il y a toutes les classes : une foule que personne ne contient et un pêle-mêle et une agitation qui nous stupéfient, mes amis et moi.

Heureusement, François de Lavit a la bonne idée de s'emparer de ma valise pour retenir ma place. C'est une cohue affreuse qui coupe court à l'émotion des adieux. Point de signal, point de coup de sifflet, point d'invitation à monter en voiture. Nous par-

tons, toutes portières ouvertes, et je serai bien étonnée si personne n'a manqué le train.

Dans notre compartiment, nous sommes au complet; je m'endors quand même. Le train, parti à minuit, nous conduit à notre bateau vers quatre heures du matin. Là, nouveau désordre. Je cherche vainement la cabine retenue pour moi il y a six semaines; elle a été transformée en cabine de secondes, les passagers de cette dernière catégorie étant très nombreux.

Je me plains, avec raison, et je prends possession d'une autre cabine qu'on me dit meilleure, mais qui me plaît moins, puisque ce n'est pas celle que j'ai choisie.

Enfin, il n'y a qu'à se soumettre. J'installe mes affaires et — à cinq heures et demie — je circule dans les rues du Havre. Il fait encore nuit, mais je me débrouille facilement et j'arrive à la cathédrale pour la messe de six heures.

Maintenant, je griffonne ces lignes pour vous les expédier avant de quitter la France. J'ai le cœur un peu serré; tous ces étrangers qui m'entourent ne m'attirent pas et je sens mon isolement. Cette impression passera : il fait beau, *la Touraine* est un vaste navire qui me paraît bien aménagé; la mer est calme, sans une ride, sans le plus léger frisson. Tout présage un bon commencement de traversée; mais que je vais loin, vers un inconnu si vraiment inconnu! Quelle différence entre ce départ et l'embarquement

à Odessa, il y a deux ans et demi, pour le pays d'amour, pour la Terre Sainte, pour la patrie de Jésus, devinée, pressentie d'avance, rêvée aux heures de prière et d'adoration !

Le courage va revenir; il ne défaille pas : c'est seulement une petite sensation pénible, un regret de m'éloigner des chers miens, de ceux qui m'aiment, de ceux que je chéris. Je vais envoyer à plusieurs un dernier adieu et je me dépêche pour avoir terminé avant la levée de l'ancre.

On me remet à l'instant plusieurs lettres, plusieurs télégrammes. Les larmes montent à mes yeux devant ces témoignages de fidèle souvenir et de sincère affection.

Au revoir mon amie; dès demain, je commencerai — pour vous — le journal de bord.

Lundi soir, 6 heures, 26 décembre 1903.

Enfin, je puis écrire un peu, mais je viens de passer quarante-huit heures presque immobilisée. Le temps était superbe, au départ, je vous l'ai dit : du soleil, du calme, une mer paisible. Aussitôt après avoir quitté le port, on a déjeuné avec entrain. Il y a, à bord, une troupe française d'opéra et d'opéra-comique engagée — pour l'hiver — à la Nouvelle-Orléans. Les quatre-vingts membres de cette troupe, orchestre compris, sont répartis dans les différentes classes.

Les artistes-étoiles sont avec nous, paraissent de bons enfants, et — chose étrange — ce sont presque tous des maris avec leurs femmes — troupe modèle s'il en fut. On se promettait de faire de la musique, peut-être même de donner une représentation à bord; mais, vers quatre heures, — samedi, — le temps, tout à coup, a changé : vent, pluie, tangage affreux. Chacun a disparu, peu à peu, pour se réfugier dans sa cabine. J'ai été du nombre des très rares qui se sont mis à table pour dîner; au milieu du repas, j'ai dû filer et payer mon tribut comme les autres.

Je me suis couchée; la nuit a été bonne, mais, hier matin, quand j'ai voulu me lever... oh! pas moyen.

J'ai appelé la femme de chambre, dont l'aide m'était indispensable, et elle m'a conduite sur le pont.

Là, allongée sur ma chaise, j'ai été mieux de suite, à la condition de ne pas faire un mouvement. On m'a bien enveloppée dans ma couverture et mon grand manteau. Le tangage a duré toute la journée. A midi, je me suis nourrie un peu sans quitter le pont et — jusqu'au soir — j'ai dormi sans bouger. Le froid et la nuit survenant, il a fallu rentrer au salon; mais, pour rien au monde, je n'ai voulu regagner ma cabine : j'y avais trop souffert. Je me suis allongée sur une banquette, en compagnie de beaucoup d'autres. J'avais une grosse fièvre; le sommeil

l'a emportée, j'ai passé une nuit excellente, et aujourd'hui je suis tout à fait bien.

Le tangage a fait place au roulis qui est bien moins fatigant. Après avoir pris mon café, je me suis fait installer de nouveau sur ma chaise longue où je viens de passer neuf heures délicieuses. J'ai très bien déjeuné sur le pont; j'ai pu travailler quelques heures et rêver à mon aise. La mer est beaucoup plus sage et je l'aime, même quand elle est méchante. C'est si apaisant de contempler son immensité sans avoir la notion du temps, de l'heure qui fuit, de l'espace qui nous enveloppe! La terre semble si loin et le monde si petit! On éprouve un bien-être délicieux, on s'abandonne à la sensation exquise du moment; on se laisse bercer dans l'oubli du passé, dans l'imprévoyance de l'avenir. On vit seulement de la minute actuelle sans désirer autre chose, sans fatiguer sa pensée, sans faire aucun effort de volonté. C'est l'engourdissement et la paix. Il faut avoir vécu ces heures, en pleine mer, par un temps calme, sur un bateau qui nous emporte dans une course régulière et douce, pour en comprendre le charme infini et le repos divin.

Vers la fin de l'après-midi, tous les malades ont reparu sur le pont et les artistes m'ont fait rire, du bon rire que vous me connaissez; ils ont l'esprit gaulois et savent tourner tout en plaisanterie.

Je vous écris en attendant le dîner; ce soir, j'ai de l'appétit et il est plus que probable que je pas-

serai encore la nuit dans le salon, puisque je m'en suis trouvée bien. L'attaché naval de l'ambassade de France, à Washington, fait le voyage en même temps que moi; je lui suis recommandée. Il vient de se faire présenter et me paraît charmant; il s'est mis à mon entière disposition, ce qui peut m'être utile pendant le voyage.

Mardi soir.

Tout va très bien. J'ai passé une seconde nuit sur une banquette du grand salon où il y a beaucoup d'air. J'y dors si bien que je ne veux plus habiter ma cabine où j'étouffe.

Hier, j'ai causé toute la soirée avec l'attaché naval, le vicomte de Faramond. Il est très intelligent et m'initie à beaucoup d'usages américains, ce qui m'est très précieux.

Enfin, ce matin, j'ai pu reparaître dans la salle à manger et reprendre la vie de tout le monde. Il n'y a que ma cabine où je n'entrerai plus, car je l'ai prise en grippe. Je me fais apporter tout ce qui m'est utile dans la salle de bains, devenue mon cabinet de toilette, et tout est parfait. Il a plu, ce qui nous a fait chercher un refuge au salon; mais la mer est très calme.

Les artistes ont joué aux cartes, à la *manille*, et je me suis amusée à les regarder.

Ils sont du Midi, du pays de *Tartarin*, et, par

conséquent, très drôles. Il paraissent tous s'aimer, ce qui est assez rare. Nous les avons fait causer, l'attaché naval et moi, et nous avons ri de bon cœur.

Nous voici à la moitié du voyage. Ce soir, on fait de la musique, on chante; tout le monde est de belle humeur.

L'Océan est d'un gris de fer. Oh! combien je préfère l'eau bleue de ma chère Méditerranée! Nous avons aperçu, au loin, deux bateaux, ce qui a été l'événement de la journée.

Mercredi matin, 6 heures et demie.

Troisième nuit au salon, excellente. J'ai dormi d'un sommeil de plomb et je me sens à merveille. Je viens de me promener sur le pont où j'ai vu paraître le soleil; il y faisait très beau, mais les matelots, qui lavent les planchers, m'ont chassée. La journée s'annonce superbe; malgré cela, le commandant vient de me dire de ne pas trop m'y fier, car le vent pourrait bien s'élever.

Mon amie, voici ce que je voudrais pour tous les volumes que je vais vous expédier : après les avoir lus et communiqués à votre entourage, s'il vous plaît les envoyer à Mme Villemin qui, à son tour, les fera parvenir à Jeanne Méline. Ensuite, ils vous seront retournés, car tout doit rester en vos mains jusqu'à mon retour.

Pendant que j'y pense, voici mon adresse :

« États-Unis d'Amérique, chez Mme Peirce, 1901, F. Street Washington D. C. »

Il faudra toujours m'écrire là.

Ça me paraît bien étrange de me voir en route pour le nouveau monde qui ne m'attirait pas du tout. Je me produis l'effet d'être une autre personne et je me regarde avec étonnement.

Le soleil envahit le salon, ce qui va mettre tout le monde en joie.

Jeudi matin, 6 heures.

Hier, après-midi, la mer a été moins calme; il y a eu du tangage, mais rien de bien sérieux; c'est parce que nous approchions des bancs de Terre-Neuve. Ceci ne m'a pas empêchée de lire et de bien travailler. Par précaution, néanmoins, je me suis fait apporter mon dîner en haut, au lieu de descendre dans la salle à manger. Je n'ai pas été malade du tout et je viens de dormir admirablement. Il y a un petit coin, dans le grand salon, qui m'est absolument réservé; personne ne cherche à me le prendre. J'y ai établi mon quartier, mon chez moi; j'y suis toute seule.

Maintenant, les passagers se connaissent et se parlent; mais je ne me mêle aux conversations que le soir, gardant ma journée pour le travail, le repos et le silence.

Vendredi matin.

On danse et pas mal. J'espère néanmoins pouvoir vous écrire. Il a fait très beau hier et je me suis promenée longuement sur le pont. Le soleil a brillé, les nuages étaient splendides; on aurait dit de gigantesques montagnes couvertes de glaciers argentés et rosés.

L'après-midi, il a fait froid et j'ai regagné le salon où j'ai joué au *trente et un* avec des artistes de la troupe et une jeune fille de San Francisco. J'ai gagné *quatre sous*. On m'a surnommée *le commandant*.

Il y a, à bord, un petit Mexicain de cinq ans dont je raffole. Il a l'accent nègre; il chante : *Viens, Poupoule!* et il est venu me dire à l'oreille hier au soir : « Je vais te chanter : *Viens, Hélène!* » (Il était à Paris au moment de l'arrivée de la reine d'Italie.)

Il y a aussi un jeune Russe de vingt ans qui ne parle aucune autre langue que la sienne et dont je suis la seule ressource. Certes, je ne me doutais pas que je viendrais en Amérique pour utiliser mon maigre savoir en langue russe plus que je ne l'ai jamais fait pendant mes vingt ans de Pétersbourg.

Le bateau emmène huit cents émigrants, la plupart Tyroliens, et *la Champagne*, qui nous suit, en a dix-sept cents. Les pauvres diables sont parqués comme des moutons, ce qui ne les empêche pas de chanter, de danser, de s'amuser. Le petit Mexicain

de cinq ans va souvent les voir et porte aux enfants tout ce qu'il peut recueillir de douceurs. Il nous fait la quête pour eux, le cher bijou.

Décidément, ça danse trop. Je vais cesser d'écrire pour aller sur le pont voir le soleil se lever... s'il se lève.

Samedi matin, 5 heures.

Le temps n'a vraiment changé qu'hier après midi, mais il l'a fait avec générosité et nous avons eu la température la meilleure de tout le voyage. La mer est devenue coquette et s'est parée de ses plus beaux atours afin de nous inspirer le regret de la quitter.

J'ai trouvé très dur, hier, à six heures et demie du soir, d'abandonner le pont pour me préparer au dîner. Allongée sur ma chaise, j'avais à ma droite le coucher du soleil, et, presque simultanément, à gauche, l'apparition de la lune. C'était beau comme un décor de féerie.

Mais il y avait fête à la salle à manger et il a fallu se mettre en toilette. Ce repas de la veille de l'arrivée s'appelle *le dîner du commandant*. On nous offre des bonbons, des pétards dans lesquels il y a des bonnets en papier de diverses formes. Chacun a mis le sien, les hommes les plus graves aussi bien que les dames âgées. C'était un coup d'œil des plus pittoresques.

Une idée m'est venue tout à coup : celle de faire

jouer, sur le piano, l'air national français et l'air national américain. Vous savez avec quel entrain, avec quelle ardeur et quel élan je fais toutes choses; les années passent sans altérer ce don de jeunesse.

Après avoir pas mal cherché, j'ai trouvé un Belge très aimable dont j'ai pris le bras et que j'ai conduit au piano.

Me voyez-vous, debout, près de lui, avec mon bonnet de papier sur la tête, entonnant à pleine voix *la Marseillaise*, dont je ne sais que le refrain, et qui a immédiatement été chantée par les hommes des nations les plus diverses? Chantée n'est pas tout à fait le mot, car on ne disait aucune parole, mais on répétait l'air avec entrain. La glace était rompue et un courant de gaieté circulait dans la salle. J'aurais également voulu faire jouer l'air américain, mais personne ne le savait. Une ravissante Canadienne, dont le mari fait partie du gouvernement, a bien voulu nous chanter un très joli air de son pays. On l'a acclamée.

Le régisseur de la troupe avait défendu aux artistes de jouer et de chanter; nous nous sommes passés d'eux.

Le dîner fini, nous avons — avec l'aide de la jeunesse — organisé une soirée qui a très bien réussi. M. Giraudet, de l'Opéra, qui est appelé à Boston comme professeur de chant, nous a fait très gracieusement entendre les plus beaux morceaux de son répertoire. Il a eu le grand succès qu'il méritait. Il y

a eu aussi des monologues, et j'avoué que je me suis beaucoup remuée pour amuser tout le monde.

C'était fini, — et j'en étais bien contente, — quand j'entends jouer au piano une marche triomphale, puis un monsieur s'avance vers moi, un bouquet à la main... mais quel bouquet! Des *roses* faites très joliment avec des carottes et des pommes de terre, le tout entremêlé d'une verdure arrachée aux arbustes qui décorent le bateau. En outre, on avait trouvé je ne sais où un papier-dentelle de bouquet monté. En me le remettant, le jeune homme m'a débité un compliment au nom de tous les passagers, me remerciant de la peine que j'avais prise pour les amuser.

Et les applaudissements ont éclaté de toutes parts.

J'ai exprimé, dans un petit discours, combien j'étais touchée de cette aimable attention.

Quant à mon bouquet de roses et de camélias, dû aux talents artistiques du cuisinier, je l'emporte à Washington, avec le regret de ne pouvoir le conserver jusqu'au retour en France.

A minuit, chacun s'était retiré et je suis montée seule sur le pont pour me calmer, me recueillir et vivre des visions mystérieuses de la nuit, si attirantes en mer! Nul de ceux que je venais de quitter ne pouvait soupçonner ce que ma gaieté et mon entrain cachent de mélancolie, de besoin de rêveries et de pensées profondes, d'aspirations vers ce qui ne passe pas.

La soirée était splendide, la lune se reflétait dans

l'eau tranquille. Pas d'autre bruit que celui des vagues que rien ne lasse, que rien n'arrête et qui se brisent sans cesse contre le vaisseau.

Accoudée sur le pont, l'Océan à mes pieds et au-dessus de ma tête le ciel, étoilé pour la première fois depuis le départ, j'ai tout oublié pour interroger l'âme même de la mer. J'ai cherché à la deviner, à la pénétrer jusqu'au cœur, à lui demander le pourquoi de ses plaintes éternelles. Dans la solitude, mille choses surgissent devant nous, tour à tour graves, tristes, angoissantes quand on regarde en bas — puis sereines, confiantes, divines quand on lève les yeux vers les gouttes d'or du firmament, vers ce qu'on appelle : Là-Haut ! et où ceux que nous avons aimés nous attendent.

Et le temps a passé sans que j'y songeasse, sans que je sentisse aucune fatigue. A quatre heures du matin, j'étais encore là ; mais j'ai tant dormi cette semaine que je pouvais bien m'accorder ces dernières heures de paix, de silence et de prière avant de me plonger dans un inconnu qui me prépare peut-être plus d'une déception.

En attendant, je ne m'inquiète pas, je ne me trouble nullement ; je me remets en des mains puissantes qui me guideront et me protégeront. En avant donc avec courage et foi !

On vient de m'appeler pour que je voie les signaux à feux bleu, blanc, rouge, que notre bateau vient de faire au phare du banc de sable *Nantucket* qui doit

dès maintenant signaler notre arrivée à New-York pour dans dix heures.

Je vais ranger toutes mes affaires, travailler encore sur le pont pendant la matinée — si la chose est possible — car chacun viendra me parler, sans doute; et comme c'est le dernier jour, je ne puis pas me dérober.

Il y a, à bord, le supérieur des franciscains pour les missions d'Orient. Il va fonder au Canada. J'ai causé longuement avec lui hier. Il est en civil et paraît très bien.

New-York, hôtel Lafayette,
10 heures du soir.

J'y suis, chère amie, dans la grande Amérique où, déjà, tout me paraît *vertigineux*.

Quelle belle journée nous avons eue sur le bateau avant de le quitter : une chaleur de plein été, une mer idéale et du soleil à profusion! Je n'ai pas travaillé du tout ce matin, comme je le projetais; je me suis promenée sur le pont avec les uns et les autres, donnant mon adresse à tous ceux qui me la demandaient — connaissances d'un jour qui seront oubliées demain. — Il y en a néanmoins quelques-unes de charmantes et que j'aurai plaisir à retrouver.

A quatre heures et demie, cet après-midi, la *santé* et la *douane* sont venues à bord. Cette dernière nous a fait signer un papier contenant l'assurance que

nous n'avons rien à déclarer. Ceux qui trompent sont passibles de la prison. On nous a tous parqués comme des moutons dans la salle à manger, ce qui m'a mise en gaieté. Tout à coup, j'entends crier mon nom. Je me lève, je réponds : *présente !* et l'on me remet un télégramme de France. C'était mon amie, Jane Gouïn, qui me souhaitait la bienvenue dans ce nouveau monde et m'envoyait ses vœux de succès. Ceci m'a fait bien plaisir.

Nous ne sommes arrivés à New-York qu'à six heures, à la nuit, et je n'ai pas pu en admirer l'entrée. Je n'avais qu'une préoccupation : trouver M. Peirce à la descente du bateau, puisque ce cher ami avait eu la bonté de venir de Washington pour me recevoir. Il était là, en effet, heureusement; mais quel débarquement !

Le désordre du départ, il y a huit jours, n'est rien comparé à la fièvre de la douane dans ce hall immense, où il faut se placer sous l'initiale de son nom pour attendre les bagages. Nous y sommes restés deux heures et demie... et M. Peirce, comme sous-secrétaire d'État, m'a abrégé les difficultés et les ennuis de la visite; mais combien je plains les malheureux qui sont sans protecteurs ! Ils doivent y être encore.

Je regardais cette fourmilière, toute nouvelle pour moi, à la fois avec intérêt et stupéfaction, et en me disant : « Jamais je ne reviendrai ici ! »

Les pauvres artistes, qui ont des bagages à l'infini

et devaient immédiatement prendre le train pour la Nouvelle-Orléans, m'ont regardée partir avec un œil d'envie; ils paraissaient, eux aussi, en avoir trop déjà de cette étrange Amérique.

Quant au jeune Russe, jamais il ne se serait tiré d'affaire sans l'aide de M. Peirce, et je ne suis pas sans inquiétude sur les suites de son voyage.

Enfin, nous voilà dans une voiture où mes malles sont accrochées. Ce que j'ai vu de New-York depuis le bateau jusqu'à l'hôtel français Lafayette ne me paraît pas merveilleux; les grandes maisons à plus de vingt étages ne me séduisent pas du tout.

Je devais passer la nuit ici, j'avais déjà pris possession de ma chambre, quand Mme Peirce a téléphoné à son mari — de Washington — pour nous réclamer de suite si je n'étais pas trop fatiguée. Naturellement, j'ai répondu que j'étais prête à partir. Nous prenons le train de minuit et je le préfère. Nous serons à Washington demain matin, à sept heures; je pourrai m'installer de suite et surtout aller à la messe au lieu de voyager le jour de la Toussaint.

J'arrête ici ces lignes pour que le premier bateau en partance vous les emporte.

Washington, dimanche soir,
1er novembre 1903.

A onze heures, hier au soir, nous étions à la gare où nous avons pris un ascenseur, puis un bateau qui

traverse la rivière pour gagner le *Pensylvania rail road*. J'étais pas mal abrutie et je dormais debout.

Enfin, nous montons dans un train où les wagons ont des fenêtres qui ressemblent à celles de nos chapelles de France. Les sleepings sont de vastes dortoirs où chacun n'est chez soi qu'à l'aide d'un rideau posé chaque soir par un nègre, et je me demande comment on peut se déshabiller sans être vu. J'aime mille fois mieux nos sleepings d'Europe. Heureusement, M. Peirce a la gentillesse de me faire transformer un petit salon voisin en chambre à coucher; un nègre a fait mon lit et j'ai passé une nuit excellente. Les cabinets de toilette sont des merveilles de propreté et de confort, et pas un de nos wagons du vieux monde n'approche de leur raffinement.

A sept heures et demie, nous sommes à Washington. Dans le jour, on met six heures pour aller de New-York à Washington; mais, la nuit, les trains vont beaucoup plus lentement, ce qui permet de dormir une vraie nuit.

L'arrivée chez Mme Peirce a été charmante, pleine d'affection et de gaieté. Il est impossible de montrer plus de joie en recevant une amie, et j'en suis profondément émue.

La maison est grande et charmante; j'ai une vaste et belle chambre donnant sur le jardin où les rosiers sont encore en fleurs. Cette chambre a tout le confort américain et l'immense mérite d'être suffisam-

ment isolée pour que je puisse travailler très en paix, sans être gênée et sans gêner personne.

Nous avons déjeuné : des fruits, des œufs, du jambon, du café ou du thé, voilà ce qu'on prend au repas du matin, en Amérique. Je m'y habituerai.

Mon unique désir est d'aller immédiatement à la messe : c'est, à la fois, dimanche et fête de tous les saints. Mme Peirce me conduit elle-même à la messe de dix heures à Saint-Patrick, une ravissante et élégante église, toute recouverte de tapis. Là, mes yeux sont devenus humides en retrouvant les mêmes cérémonies qu'en France, les mêmes prières en latin. Oh! oui, cette unité fait la grande beauté et la grande force de l'Église catholique!

Je suis revenue à pied (vingt minutes de chemin) sans me perdre, et ravie de me promener un peu, de regarder autour de moi, de commencer à observer. J'aime extrêmement ces marches solitaires au milieu d'un monde inconnu qu'on cherche à deviner; j'aime cette tension d'intérêt, de curiosité; j'aime enfin cet éveil de la pensée qui croit découvrir ce que personne n'a encore vu et ce qu'aucun guide n'a su indiquer.

Le déjeuner, ici, est à une heure et demie. Mme Peirce m'emmène aussitôt après, dans sa voiture, faire une ravissante promenade aux environs, à *Chevy-Chase*. Nous traversons un très beau parc, laissé — à dessein — un peu inculte, ce qui lui donne l'apparence d'une forêt.

Le temps est splendide : une chaleur d'été, un soleil éblouissant qui dore de ses rayons le feuillage des arbres aux magnifiques teintes d'automne, spéciales et renommées dans cette contrée. Nous n'avons pas, en Europe, ces variations de rouge, toutes ces nuances à la fois douces et éclatantes qui font de cette saison, en Amérique, une véritable magie. De petits arbustes, au loin, paraissent des touffes de bruyère rose. Cet aspect merveilleux m'arrache un cri d'admiration, et, comme je subis toujours profondément le charme des beautés de la nature, je me sens bien heureuse de vivre.

L'endroit où nous descendons est destiné au jeu de *gulf* et à toutes sortes d'exercices chers aux Américains. Nous y prenons le thé, je fais quelques connaissances et chacun se montre très aimable.

Nous rentrons à la nuit et j'écris en attendant le dîner.

Washington, paraît-il, ne ressemble en rien aux autres villes des États-Unis. C'est un grand jardin, un immense parc. L'espace énorme consacré aux rues, aux avenues, est proportionnellement plus grand que dans n'importe quelle autre capitale du monde. Les rues sont plantées d'arbres, comme les vastes avenues ; la plupart des maisons sont de petits hôtels enveloppés de verdure et ont un jardin. Le quartier où se trouvent les magasins est de peu d'importance. Washington est la ville du gouvernement, du corps diplomatique, et n'a pas de commerce. On

... très en paix.
... personne.

... du
... prend au
... ferai.

... à la
... les
... à la messe
... une pressante et élé-
... de tapis. Là mes
... les mêmes
... les mêmes prières en latin.
... à grande beauté et la
... catholique.

... minutes de chemin
... de me promener un peu, de
... je commence à observ...
... marches ...
d'un monde inconnu qu'on cherche à deviner
cette raison d'intérêt, de curiosité; j'aim...
... de la pensée qui croit découvri...
sonne n'a encore vu et ce qu'aucun...
indiquer.

Le déjeuner, ici, est à ...
Mme Peirce m'emmène ...
ture, faire une ravissa...
à *Chevy-Chase*. No...
laissé — à desse...
donne l'appar...

Ses successeurs ont modifié quelque peu ce plan dans les détails, mais non dans les grandes lignes. On a maintenant l'intention de revenir exactement aux projets primitifs de L'Enfant et on est en train de refaire peu à peu la ville d'après son modèle original.

Des lettres d'amis d'Amérique m'attendaient chez Mme Peirce pour me souhaiter la bienvenue; il y avait aussi des fleurs. Tout cela me touche et la première impression d'hier, à l'arrivée, est déjà bien loin.

Lundi, 2 novembre.

Je me suis levée très tôt et je suis partie seule à la messe prier pour nos morts. Tout dormait dans la maison, maîtres et domestiques, et je suis sortie sans bruit. Rien ne vaut ces promenades silencieuses à l'heure où les oiseaux s'éveillent, où la vie renaît partout.

L'air pur et frais du matin décuple l'énergie. On se sent meilleur, on croit que tout ce qui est bien et beau est facile à accomplir, le cœur s'ouvre plus grand et plus large pour aimer et pour prier. Il me semblait que j'étais en pleine campagne en marchant dans ces larges avenues, jonchées de feuilles mortes que les passants ne foulaient pas encore.

L'église où je suis allée n'est pas la même que celle d'hier; elle est un peu plus près. On m'en avait bien expliqué le chemin et je l'ai trouvée sans diffi-

s'amuse davantage ici qu'ailleurs, parce que les hommes y sont moins absorbés par les affaires. Ce n'est donc pas dans ce *Versailles moderne* que je pourrai me faire une idée exacte de ce grand pays du travail à outrance.

Depuis deux ou trois ans, cette capitale s'agrandit beaucoup. On construit de tous les côtés et l'ambassade de France va aussi avoir sa propre maison. La chaussée, comme les trottoirs, est en asphalte; on ne voit pas de pavés et l'on n'entend aucun bruit. C'est la paix de la campagne.

Par ce beau temps, les femmes circulent dans les rues en taille et en toilette d'été.

C'est après une longue délibération au sujet des réclamations de New-York, de Baltimore et de Philadelphie etc., pour devenir capitales, que le Congrès donna, en 1790, pleins pouvoirs au président Washington pour choisir l'emplacement de la capitale des États-Unis sur la rivière *Potomac*. L'endroit adopté par Washington, et qui reçut son nom, l'avait séduit dès sa jeunesse, alors qu'il était géomètre. Il demeurait tout près de là, à *Mont-Vernon*, où sont réunis aujourd'hui tous les souvenirs qui se rattachent à sa personne.

C'est le major L'Enfant, officier français au service de l'armée américaine, qui fut chargé du plan de la ville. Il le fit, comme je viens de vous le dire, sur une vaste échelle, digne de l'importance que l'avenir réservait à la capitale des États-Unis.

Ses successeurs ont modifié quelque peu ce plan dans les détails, mais non dans les grandes lignes. On a maintenant l'intention de revenir exactement aux projets primitifs de L'Enfant et on est en train de refaire peu à peu la ville d'après son modèle original.

Des lettres d'amis d'Amérique m'attendaient chez Mme Peirce pour me souhaiter la bienvenue; il y avait aussi des fleurs. Tout cela me touche et la première impression d'hier, à l'arrivée, est déjà bien loin.

Lundi, 2 novembre.

Je me suis levée très tôt et je suis partie seule à la messe prier pour nos morts. Tout dormait dans la maison, maîtres et domestiques, et je suis sortie sans bruit. Rien ne vaut ces promenades silencieuses à l'heure où les oiseaux s'éveillent, où la vie renaît partout.

L'air pur et frais du matin décuple l'énergie. On se sent meilleur, on croit que tout ce qui est bien et beau est facile à accomplir, le cœur s'ouvre plus grand et plus large pour aimer et pour prier. Il me semblait que j'étais en pleine campagne en marchant dans ces larges avenues, jonchées de feuilles mortes que les passants ne foulaient pas encore.

L'église où je suis allée n'est pas la même que celle d'hier; elle est un peu plus près. On m'en avait bien expliqué le chemin et je l'ai trouvée sans diffi-

cultés. Je m'oriente très vite et je crois que maintenant je pourrai circuler librement dans Washington, qui me plaît de plus en plus.

J'ai passé la matinée à chercher, avec Mme Peirce, une salle pour les conférences. Celle qu'on m'avait d'abord choisie, dans une université, est trop loin du centre. Au club de femmes, les jours libres ne me conviennent pas. Enfin, nous avons trouvé quelque chose de très bien, dans le quartier chic, chez *Rauscher* qui se dit Français, quoique son nom ne le soit guère. On donne là des bals, de grands dîners, des leçons de danse. Il y a plusieurs salles et j'en ai choisi une qui sera très bien. Je commence mardi, le 10.

L'après-midi, j'ai déballé mes affaires et tout mis en place. J'ai besoin d'ordre autour de moi pour être en sérénité. Le temps est magnifique; il fait même trop chaud.

Ce soir, nous avons eu à dîner M. Lodge, fils d'un des principaux sénateurs. Il m'a charmée par l'aisance avec laquelle il parle français et par ses idées originales. Il est resté plusieurs années à Paris; nous nous sommes entendus à merveille sur quantité de questions et j'ai passé une bonne soirée.

Mardi, 3 novembre.

Ce matin, le courrier m'a apporté une bien agréable surprise : la femme de l'attaché naval de Russie à Washington est une de mes élèves chéries d'antan.

Elle a reçu, de Mme Peirce, une invitation pour une grande réception qui sera donnée jeudi en mon honneur. Sur les cartes, il y a : « Pour rencontrer Mlle Viauzone. »

Mme *Boutakof* n'en croyait pas ses yeux. Elle m'écrit sa joie et me demande de venir déjeuner jeudi chez elle. Elle est souffrante et ne peut accourir jusqu'à moi.

Certes, j'irai avec un grand plaisir.

A midi, ma petite amie *Ruth Snyder* (la nièce de M. Charlemagne Tower, l'ambassadeur des États-Unis à Berlin) est arrivée de Philadelphie afin de passer l'après-midi avec moi. C'est la jeune fille avec qui je suis allée à Dinard l'année dernière. Nous ne nous attendions guère, alors, à nous revoir en Amérique, ce qui est une joie pour nous deux. Ruth a déjeuné avec nous et, à quatre heures, je l'ai reconduite au train. Je la retrouverai à Philadelphie vers la fin du mois.

M. Peirce a fait des démarches pour ma présentation au président Théodore Roosevelt, et c'est demain qu'il me reçoit. La *Maison Blanche* est dans notre voisinage et je ne suis pas fâchée d'approcher un homme de cette valeur et de ce caractère.

Mercredi, 4 novembre.

La journée, chère amie, a été très intéressante et j'espère ne rien oublier. A onze heures, on me con-

en complet gris, porte un binocle et reçoit de la façon la plus affable. On est saisi, en le voyant, par une extraordinaire impression *de force.* Cet homme représente *la volonté* dans toute son énergie et dans toute sa puissance; on sent que rien au monde ne pourrait le faire dévier du droit chemin, où il s'est engagé, ni lui faire signer ce que sa conscience n'approuverait pas. C'est une individualité, un *caractère* dans toute la plénitude du mot.

Je l'examine avec le plus vif intérêt pendant qu'il cause avec deux jeunes gens d'un ton si simplement familier qu'il met chacun à l'aise. Il vient ensuite à moi, la main tendue, et je lui parle du succès de son volume, *la Vie intense,* si apprécié en France et qui a déjà atteint son *cinquième mille.*

M. Roosevelt me dit avec vérité que le titre ne répond pas à son contenu; que c'est *Vie énergique* qu'il eût mieux valu l'intituler. Je lui apprends aussi que la presse religieuse, *les Études ecclésiastiques,* entre autres, ont fait un grand éloge de son ouvrage. Il en paraît très heureux et sera content de lire cet article. Je viens d'écrire à M. Lebeurier pour le prier de me l'envoyer.

Le Président parle avec admiration de la langue française, qui a *la netteté*, *la précision*, *la clarté* qui manquent aux autres langues et il regrette de ne pas la mieux parler, tout en la lisant beaucoup.

En réalité, M. Roosevelt sait trouver toutes les expressions qui conviennent et dire *énergiquement*

tout ce qu'il veut dire. Il me raconte que les jésuites font, en anglais, une grande propagande de la *Vie intense*, ce qui lui cause un réel plaisir; que les idées de ce livre ne conviennent pas seulement aux Américains, mais au monde entier, ce qui est très juste.

M. Izoulet vient d'écrire au Président pour lui demander de traduire un autre de ses ouvrages.

Je quitte M. Roosevelt en lui disant au revoir, car j'aurai encore l'occasion de causer avec lui, ce dont je me réjouis; et j'emporte une impression d'énergie virile et saine, de droiture implacable que je voudrais pouvoir communiquer à plus d'un de mes compatriotes, surtout parmi ceux qui nous gouvernent.

M. Peirce a la bonté, ensuite, de me faire visiter la *Maison Blanche*. L'impression qui saisit en y pénétrant, je le répète, est celle d'une simplicité noble, digne, reposante. Elle est construite en pierre de taille et les murs en sont si épais que depuis son existence, qui remonte à 1800, aucune lézarde ne s'est produite.

C'est le premier bâtiment public construit au nouveau siège du gouvernement par l'architecte américain James Haban. Washington lui-même en a choisi l'emplacement et a posé la première pierre le 13 octobre 1792. C'est lui qui a suivi l'exécution des travaux et il a vécu suffisamment pour les voir terminer, mais pas assez pour habiter la maison. Il en parcourait encore les chambres avec sa femme, peu de jours avant sa mort, en 1799.

C'est John Adams, le second président des États-Unis, qui inaugura la *Maison Blanche*, en 1800. En 1814, elle fut incendiée par les troupes anglaises ; cet incendie laissa les murs intacts, mais noircis ; de sorte qu'en restaurant pour cacher les traces du feu, il fallut la peindre. Le *blanc* était la couleur à la mode; c'est à cause de cela que le nom de *Maison Blanche* lui a été donné et par la population et officiellement.

Le rez-de-chaussée a seulement une salle de bal, trois salons et une salle à manger. Dans la salle de bal se trouvent deux superbes vases de *Sèvres* offerts par le gouvernement français au président *Mac Kinley* à l'occasion de l'ouverture du câble télégraphique franco-américain.

Dans le salon bleu, de style empire, le président Cleveland s'est marié.

Le salon rouge a un splendide portrait de Washington qui a pu être sauvé de l'incendie par Mme Madisson, femme du troisième président.

Et le salon où Mme Roosevelt reçoit a une garniture de cheminée — pendule et candélabres — donnée par le général Bonaparte à La Fayette qui l'a offerte à Washington.

Enfin, dans la salle à manger, le couvert est mis pour dix personnes et, devant chaque couvert, la petite assiette où l'on met le beurre représente le drapeau de différentes nations, celui de la France entre autres.

Je crois que je n'ai rien oublié. Il fait beau, chaud, et je pars me promener en voiture avec Mme Peirce.

Jeudi soir, 7 heures.

Je suis morte de fatigue, chère amie. Il vient de défiler devant moi plus de cent personnes inconnues : ambassadeurs, ministres, l'élite de la société de Washington. Il a fallu que je trouve un mot aimable pour chacun, puisque j'étais le but de la réception, soit en anglais : *I am so glad to meet you ;* soit en français : « Je suis enchantée de vous rencontrer. » De quatre à six heures et demie, je suis restée debout pour parler à tout ce monde dont je ne me rappelle que très peu de noms et très peu de visages.

J'avais une toilette de soie noire et Mme Peirce m'avait offert un joli bouquet de violettes de Parme qu'on m'avait fixé à la taille (c'est la mode en Amérique). En ai-je dit des banalités ! Dès que je voulais causer un peu avec les personnes qui me paraissaient sympathiques, Mme Peirce arrivait avec d'autres nouveaux venus et je retombais dans les phrases de convention. Si vous aviez été dans un petit coin, vous eussiez ri de me voir ainsi en représentation, car nous n'avons pas cet usage en France. Il a du bon, pourtant, puisqu'il fait faire immédiatement beaucoup de connaissances à une étrangère.

Enfin, c'est fini, et le meilleur souvenir qui me reste, c'est qu'une charmante jeune fille catholique,

miss Lee, m'a indiqué un prêtre parlant français. Je le verrai samedi.

Avant d'être *exhibée* aujourd'hui, j'ai eu deux grands plaisirs : j'ai déjeuné chez l'attaché naval de Russie et ç'a été une douce joie, pour sa femme et moi, de nous retrouver après nous être perdues de vue pendant plusieurs années. Nous nous verrons aussi souvent que je pourrai.

Je suis revenue, à deux heures un quart, prendre Mme Peirce qui devait me présenter à Mme Roosevelt à deux heures et demie.

Me *revoilà* donc à la *Maison Blanche* en toilette de ville : drap noir. Mme Roosevelt et Mme Peirce sont habillées de drap blanc. La Présidente vient à nous avec son beau-frère qui tient compagnie à mon amie pendant que Mme Roosevelt m'entraîne vers un sopha pour causer à nous deux.

Elle parle bien français, elle est svelte et diaphane; sa physionomie est très agréable et toute sa personne infiniment distinguée. Elle m'a laissée sous une impression de charme et de douceur.

Mme Théodore Roosevelt offre le plus grand contraste avec son mari : il est la force et l'énergie; elle est la grâce, la finesse, la distinction. Tous deux se complètent et forment *l'accord parfait*.

Nous avons causé assez longtemps.

Elle m'a dit que le Président lui avait raconté notre entrevue de la veille et je la lui ai répétée, moi aussi, en lui faisant l'éloge de son mari, de sa

nature puissante et de son œuvre virile. Je lui ai avoué que j'allais envoyer au *Gaulois* le récit de ma visite à son mari et celui de notre conversation. Elle a paru s'y intéresser et m'a dit qu'elle lirait cet article avec plaisir.

Mme Roosevelt m'a dit aussi combien son mari est occupé : il monte à cheval chaque jour, à quatre heures, pour prendre un peu l'air, et c'est seulement le soir, après dîner, — quand ils sont tranquilles, — que le Président se repose en lisant et, le plus souvent, nos auteurs français.

Il était presque trois heures et demie quand nous sommes revenues de la *Maison Blanche*, et je n'ai eu que le temps de changer de toilette.

Écrire m'a fait du bien et m'a remise d'aplomb.

Vendredi soir.

Je rentre de Baltimore où j'ai été invitée à déjeuner chez des amis de *Brunetière* et de Mme *Th. Bentzon*. Cette dernière m'a donné plusieurs lettres d'introduction avec une complaisance, une amabilité que je ne saurais assez louer. C'est une femme supérieure qui a rapporté de ses voyages au nouveau monde une science réelle des *questions américaines*. Sans parti pris et sans se laisser influencer par les récits plus ou moins fantaisistes de beaucoup, elle a tout observé et nous a fait connaître — dans leur vérité — les Américaines et leurs

œuvres philanthropiques. Mme Th. Bentzon a énormément contribué au mouvement qui, en France, a rapproché les femmes des différentes classes sociales. Elle a même été, peut-être, l'initiatrice de ce mouvement qui tend de plus en plus à se développer et à faire du bien. J'ai déjà pu me rendre compte combien son nom est apprécié aux États-Unis et à quel point il m'est précieux de me présenter sous les auspices de cette femme admirable. Je suis heureuse de profiter de toute occasion pour exprimer la profonde reconnaissance qu'elle m'inspire.

Mme *Lawrence Turnbull*, après avoir reçu le mot d'introduction de Mme Bentzon, a eu l'amabilité de m'inviter immédiatement à déjeuner.

J'ai pris le train de midi. Baltimore n'est qu'à une heure de Washington. J'avais consacré ma matinée à composer l'article pour *le Gaulois* et je viens de l'expédier.

Baltimore est une belle et importante ville, mais, au premier coup d'œil, je la trouve beaucoup moins jolie que Washington. C'est une ville de travail, d'activité, qui paraît avoir de riches et somptueux quartiers, mais sans l'espace immense et poétique de la capitale.

Je vous en reparlerai plus tard, car je n'ai presque rien vu, ni rien visité.

A la gare, une des filles de Mme L. Turnbull m'attend et me conduit dans une très belle et très artistique maison; j'y suis reçue de la façon la plus

cordiale par le père, la mère, les enfants. Je me trouve dans un milieu charmant et je me sens à l'aise de suite.

J'avais écrit hier à Mme L. Turnbull pour lui demander si je pourrais voir le cardinal Gibbons.

L'entrevue est arrangée pour quatre heures, ce qui me fait un grand plaisir. J'ai un mot d'introduction du cardinal Mathieu. La résidence cardinalice, que *le Gaulois* a reproduite dans son supplément d'octobre dernier, est de la plus grande simplicité. Cette petite maison, sans dépendances, sans jardin, et qui touche à la cathédrale, est un vrai presbytère. A gauche, en entrant, se trouve un salon-parloir dont les fauteuils sont recouverts de damas rouge. Il y a le portrait de Léon XIII, celui du cardinal et de plusieurs autres prélats.

Mme Turnbull a eu la bonté de m'accompagner, ainsi qu'une dame catholique dont le mari est grand ami de Son Éminence.

Le cardinal arrive, souriant et simple. Il est habillé comme nos cardinaux de France et a la petite calotte rouge sur la tête. Son œil bleu a conservé toute la vivacité de la jeunesse.

Je lui offre les *Lettres du Père Didon* et *En Terre Sainte*. C'est lui, me dit-il, qui a composé la préface pour la traduction, en anglais, de la vie de Jésus-Christ du Père Didon, très répandue en Amérique.

Nous causons pendant une demi-heure du con-

clave, de Pie X. Son Éminence me parle de son séjour en Normandie, à Oulgate, qui l'a charmé. Le cardinal a constaté avec joie que, malgré tout, la foi est encore bien vivace dans notre France, et il est convaincu qu'on ne l'en arrachera pas. Mais il a compris d'où vient le péril et où est le danger.

Je pars contente de cette première entrevue qui est une simple introduction. Le cardinal Gibbons m'invite à revenir autant que je voudrai, pourvu qu'il soit prévenu; et je profiterai, avec plaisir, de cette autorisation.

J'ai déjà pu me convaincre que le cardinal est excessivement aimé à Baltimore, sans distinction de croyances. Quand il est revenu du conclave, — me raconte-t-on, — catholiques et protestants se sont unis pour lui faire une réception enthousiaste.

Le maire, qui est protestant, lui a fait, à la gare, un discours de bienvenue, et tous se sont rendus à la cathédrale pour entendre Son Éminence parler de Rome et du pape.

En Amérique, tout s'incline devant la valeur personnelle, et le pays est fier de posséder un homme dont toute l'Europe s'est occupée et qui mérite estime et vénération.

Mme Turnbull a bien voulu me reconduire à la gare. Je suis rentrée ici à six heures et demie — juste à temps pour m'habiller, étant invitée, avec mes amis Peirce, à dîner au restaurant — c'est-à-



To Mme. Thérèse Viànzone
with the respectful regards of
Theodore Roosevelt
Nov 6th 1903

dire dans un grand hôtel, car, de restaurants proprement dits, il n'y en a pas à Washington.

Je vais vous expédier cette causerie.

J'ai reçu ce soir un mot de la femme de l'ambassadeur de France à qui je suis recommandée par mes amis, le marquis de Montebello et Camille Bellaigue. Je suis invitée à prendre le thé à l'ambassade, demain, à cinq heures, pour faire connaissance de M. et Mme Jusserand qui viennent seulement de rentrer à Washington.

Tout va bien jusqu'à présent. Le temps reste beau, quoique plus frais, et les journées filent avec une rapidité extraordinaire.

Au revoir, chère amie. Faites promener cette longue missive qui contient de tendres baisers pour tous les amis.

Washington, 7 novembre 1903.

J'ai eu, ce matin, la plus grande et la plus flatteuse des surprises : à huit heures, le domestique m'a remis une grande enveloppe portant le cachet de la *Maison Blanche*. Je l'ouvre, très étonnée, très intriguée. Elle contient la photographie du président Th. Roosevelt que je n'ai pas du tout demandée; je ne l'aurais pas osé. Donc il y a eu, entre nous, sympathie réciproque, et j'en suis d'autant plus fière, d'autant plus touchée, que le Président — me dit-on — n'a pas l'habitude de ce genre d'attention. Je lui

ai écrit immédiatement pour le remercier et lui dire à quel point cette surprise m'a été agréable; je lui ai envoyé, en même temps, copie de l'article adressé au *Gaulois*, afin de montrer au Président que mon opinion sur lui est complètement indépendante de son amabilité. Puis je le prie de vouloir bien me donner la photographie de Mme Roosevelt, afin que j'aie *l'accord parfait*.

Mes amis Peirce ont été aussi surpris que moi de cette délicate attention et sont enchantés.

Ce matin, j'ai visité en détail le Trésor des États-Unis. Quatre mille personnes sont employées là et les femmes m'ont paru en majorité. Dans le haut du bâtiment, il y a un restaurant; en Amérique, tout est pratique et confortable.

Le sous-directeur du Trésor se nomme *Méline* et est parent éloigné, dit-il, de mes chers amis Méline de France. Son grand-père a émigré en 1812.

Le guide a refusé de prendre le pourboire que nous voulions lui donner, en disant que c'est défendu. Voilà qui n'est pas commun.

L'après-midi, à cinq heures, je me suis rendue à l'ambassade de France. M. et Mme Jusserand ont été des plus aimables, et j'ai passé avec eux une heure charmante.

J'ai vu aussi quantité de personnes dans la journée; je ne retiens pas les noms et je m'effraye de toutes les visites à faire.

Dimanche soir.

Je suis allée ce matin à Saint-Mathieu, où j'ai pu voir, hier, le prêtre qui parle français. Je suis partie à pied, à six heures et demie, et je me suis un peu égarée en route. J'ai pris le chemin le plus long. Les églises, ici, sont comme des salons; il y a des tapis partout. Aussi n'y fait-on pas grand bruit et — en hiver — il y fait moins froid.

L'après-midi, Mme Peirce voulait m'emmener comme dimanche dernier, le jour de mon arrivée, à *Chevy-Chase club;* mais j'ai réclamé ma liberté pour circuler toute seule, et je me suis promenée un peu partout jusqu'à l'heure des vêpres. Je n'ai pas aimé du tout les chants des psaumes à l'église Saint-Mathieu. C'est trop compliqué et je n'y ai rien compris. Après le salut, je suis allée voir mon amie de Russie, Mme Boutakoff, et je viens de rentrer à la maison par un chemin nouveau, sans me tromper. Je commence vraiment à bien connaître Washington.

Mardi matin, 10 novembre.

Je ne suis rentrée qu'à minuit, hier, trop tard pour écrire. Nous sommes allés au Théâtre national et j'ai été très intéressée par l'étude du public américain. Il s'échauffe facilement et il applaudit bien.

Le Président était là, ainsi que Mme Roosevelt

et Mlle Alice Roosevelt, charmante jeune fille de dix-huit ans.

Le théâtre n'a point de loge spéciale pour le chef de la nation; il la prend à la caisse et la paye comme un simple mortel. Sa loge est une des loges communes à tout le monde.

La salle était comble et l'on m'a indiqué tous les hommes politiques influents. C'était hier l'ouverture du Congrès (députés et sénateurs).

J'y aurais assisté si Mme Tower, la femme de l'ambassadeur des États-Unis à Berlin, n'avait eu la gentillesse de venir passer quelques heures à Washington, ce qui m'a fait grand plaisir. Cette chère amie a déjeuné avec nous et le reste de l'après-midi a été employé à faire des visites au cours desquelles j'ai rencontré une jeune fille qui m'a beaucoup plu, la sœur de l'ambassadrice d'Allemagne. Elle est catholique, a passé plusieurs années dans un couvent de Paris et désire beaucoup connaître le cardinal Gibbons. Je lui ai promis de lui arranger une entrevue et j'ai écrit à Son Éminence pour lui demander si nous pouvons venir jeudi à Baltimore.

Au théâtre, on donnait une opérette, et l'étoile de la troupe est Allemande; mais tous les autres artistes sont des Américains, et le spectacle était, pour moi, très spécial et très amusant. Les décors étaient ravissants, surtout celui du dernier acte qui représentait la cour de Versailles sous Louis XIV. Le Président a beaucoup ri; j'étais placée de façon à

l'observer tout à mon aise. Il m'intéresse beaucoup; l'expression de son visage révèle si bien son caractère droit et sa nature honnête! C'est un modeste et peut-être même un timide. Pendant les entr'actes, n'ayant point de salon où se retirer, il tournait le dos au public pour éviter les regards curieux dont il est l'objet, et il causait, avec plusieurs sénateurs, d'une façon très animée.

Aujourd'hui, ma première conférence a lieu. Je suis allée à la messe et je viens de recevoir la visite d'une charmante jeune fille, miss Alice Barney, que j'ai connue autrefois à Tours. Elle est jolie, intelligente, bonne, et parle très bien le français.

Mardi soir.

C'est passé. Mon auditoire n'était pas encore très nombreux, plusieurs des personnes qui comprennent le français, ne rentrant qu'à la fin de cette semaine; mais la salle était élégante et jolie.

Mme Jusserand et l'ambassadeur étaient là, le ministre de Belgique et sa femme, l'ambassadrice d'Allemagne avec sa sœur, etc., etc. C'était très sympathique. J'ai parlé des femmes philosophes du dix-huitième siècle et je suis montée à mon estrade au bras de M. Peirce.

L'ambassadeur de Russie, le comte Cassini, n'est arrivé à New-York qu'aujourd'hui. En somme, c'est

et Mlle Alice Roosevelt, charmante jeune fille de dix-huit ans.

Le théâtre n'a point de loge spéciale pour le chef de la nation; il la prend à la caisse et la paye comme un simple mortel. Sa loge est une des loges communes à tout le monde.

La salle était comble et l'on m'a indiqué tous les hommes politiques influents. C'était hier l'ouverture du Congrès (députés et sénateurs).

J'y aurais assisté si Mme Tower, la femme de l'ambassadeur des États-Unis à Berlin, n'avait eu la gentillesse de venir passer quelques heures à Washington, ce qui m'a fait grand plaisir. Cette chère amie a déjeuné avec nous et le reste de l'après-midi a été employé à faire des visites au cours desquelles j'ai rencontré une jeune fille qui m'a beaucoup plu, la sœur de l'ambassadrice d'Allemagne. Elle est catholique, a passé plusieurs années dans un couvent de Paris et désire beaucoup connaître le cardinal Gibbons. Je lui ai promis de lui arranger une entrevue et j'ai écrit à Son Éminence pour lui demander si nous pouvons venir jeudi à Baltimore.

Au théâtre, on donnait une opérette, et l'étoile de la troupe est Allemande; mais tous les autres artistes sont des Américains, et le spectacle était, pour moi, très spécial et très amusant. Les décors étaient ravissants, surtout celui du dernier acte qui représentait la cour de Versailles sous Louis XIV. Le Président a beaucoup ri; j'étais placée de façon à

l'observer tout à mon aise. Il m'intéresse beaucoup ; l'expression de son visage révèle, il me semble, son caractère droit et sa nature honnête. C'est un modeste et peut-être même un timide. Pendant les entr'actes, n'ayant point de salon où se retirer, il tournait le dos au public pour éviter les regards curieux dont il est l'objet, et il causait avec plusieurs sénateurs d'une façon très animée.

Aujourd'hui, ma première conférence a lieu. Je suis allée à la messe et je viens de recevoir la visite d'une charmante jeune fille, miss Alice Harper, que j'ai connue autrefois à Tours. Elle est jolie, intelligente, bonne, et parle très bien le français.

Mardi soir.

C'est passé. Mon auditoire n'était pas encore très nombreux, plusieurs des personnes qui comprennent le français ne rentrant qu'à la fin de cette semaine ; mais la salle était élégante et jolie.

Mme Jusserand et l'ambassadeur étaient là, le ministre de Belgique et sa femme, l'ambassadrice d'Allemagne avec sa sœur, etc., etc. C'était très sympathique. J'ai parlé des femmes philosophes du dix-huitième siècle et je suis montée à mon estrade au bras de M. Peirce.

L'ambassadeur de Russie, le comte Cassini, n'est arrivé à New-York qu'aujourd'hui. En somme, c'est

et Mlle Alice Roosevelt, charmante jeune fille de dix-huit ans.

Le théâtre n'a point de loge spéciale pour le chef de la nation; il la prend à la caisse et la paye comme un simple mortel. Sa loge est une des loges communes à tout le monde.

La salle était comble et l'on m'a indiqué tous les hommes politiques influents. C'était hier l'ouverture du Congrès (députés et sénateurs).

J'y aurais assisté si Mme Tower, la femme de l'ambassadeur des États-Unis à Berlin, n'avait eu la gentillesse de venir passer quelques heures à Washington, ce qui m'a fait grand plaisir. Cette chère amie a déjeuné avec nous et le reste de l'après-midi a été employé à faire des visites au cours desquelles j'ai rencontré une jeune fille qui m'a beaucoup plu, la sœur de l'ambassadrice d'Allemagne. Elle est catholique, a passé plusieurs années dans un couvent de Paris et désire beaucoup connaître le cardinal Gibbons. Je lui ai promis de lui arranger une entrevue et j'ai écrit à Son Éminence pour lui demander si nous pouvons venir jeudi à Baltimore.

Au théâtre, on donnait une opérette, et l'étoile de la troupe est Allemande; mais tous les autres artistes sont des Américains, et le spectacle était, pour moi, très spécial et très amusant. Les décors étaient ravissants, surtout celui du dernier acte qui représentait la cour de Versailles sous Louis XIV. Le Président a beaucoup ri; j'étais placée de façon à

[illegible]

[illegible] intelligente [illegible] parle [illegible]

Français.

[illegible]

[illegible] mais [illegible]

[illegible] l'Allemagne avec [illegible] sympathique [illegible]

L'ambassadeur de Russie [illegible] arrivé à New-York [illegible] aujourd'hui [illegible]

bien commencé; je suis très contente et pas fatiguée du tout.

J'ai reçu, ce matin, un nouveau pli de la *Maison Blanche* contenant la photographie de Mme Roosevelt, et je suis ravie d'avoir ce précieux et double souvenir.

Mercredi soir.

Ce matin, le temps était superbe; nous avons — Mme Peirce et moi — décidé une excursion à *Mont-Vernon*, où Washington a été élevé et où il est mort.

On va en tramway et on revient, par le bateau, sur le fleuve Potomac et le voyage est des plus agréables.

A onze heures, nous montons dans le long tramway; la moitié de la voiture porte cette inscription : « Pour les passagers *blancs* seulement; » l'autre partie, en arrière, a cet avis : « Pour les personnes de couleur. » O égalité!

Ceci me rappelle qu'hier matin, en allant à la messe, je me suis trouvée seule de *blanche* dans un tramway plein de nègres, ce qui ne m'a guère gênée. Nous sommes servis, à la maison, par des domestiques de couleur qui s'entendent très bien à leur besogne. Ils ont une qualité de premier ordre : c'est de paraître constamment de bonne humeur et de sourire toujours.

L'eau du fleuve *Potomac*, que nous longeons en

tramway, n'est pas d'une jolie couleur, car le fond est boueux; mais les rives sont riantes. Elles ont des collines boisées, de grands beaux arbres au feuillage varié et abondant. Tout le monde est gai, entrain, il y a de jeunes mariés qui se tiennent par la main et paraissent radieux. Le conducteur du tramway sert en même temps de guide et crie à tue-tête pour expliquer les endroits où nous passons. Je m'amuse énormément. Puis il jette sur nos genoux, ce conducteur, des paquets de cartes postales, des livres contenant la vie de Washington ou l'histoire du pays. Beaucoup les gardent et payent. C'est un bon commerce pour lui, et la façon agile avec laquelle il lance cela sur les genoux des gens est des plus drôles.

Nous traversons le fleuve dont le pont sépare l'État de Virginie de celui de Maryland. Une petite passerelle, appelée *Chemin du Roi*, est l'endroit par où Washington se rendait à l'église, à *Alexandria*, ville voisine de Mont-Vernon et qui me paraît importante.

Oh! dans quel cadre d'exquise poésie se trouve Mont-Vernon! Cette colline est au bord de l'eau et le parc avec ses feuilles, aux teintes si riches et si multiples, qui tombent doucement, une à une, fait désirer de s'arrêter là, de se reposer, de se coucher au soleil dans ces feuilles mortes qui gardent une si jolie couleur.

Nous descendons très nombreux du tramway, ce

que je déplore; ce paysage délicieux a besoin d'être admiré dans le recueillement et le silence. Nous voyons aussitôt s'avancer vers nous le *colonel Dodge*, grand intendant de Mont-Vernon. M. Peirce lui a téléphoné notre arrivée et il vient pour nous guider et pour tout m'expliquer. C'est un homme aimable et qui a également accompagné la mission Rochambeau, l'année dernière.

La maison des ancêtres de *Washington* a été un peu agrandie par lui quand il devint président, mais comme tout est simple et sans prétention!

Elle n'a qu'un rez-de-chaussée et un premier, cette maison; elle est en bois, peinte en blanc, avec des volets verts. La pelouse, sur le devant, descend en pente douce jusqu'à la rivière. Il y a, dans le parc, quantité d'arbres plantés par *Washington*. A sa mort, n'ayant pas d'héritier direct, Mme Washington, qui avait eu quatre enfants d'un premier mari, leur partagea tout, et les reliques du grand président furent ainsi éparpillées.

Un comité de *dames* s'est formé et une souscription a été ouverte pour réorganiser la maison d'après son plan primitif et pour y rapporter tous les souvenirs. Chacune des dames de ce comité a la garde d'une chambre.

Des actes de *vandalisme* ayant été commis par les visiteurs, le public ne pénètre plus dans les appartements et n'a plus la permission de regarder qu'au travers de portes grillées. Le colonel Dodge a

bien voulu tout m'ouvrir et je suis entrée partout.

Dans la salle dite « des banquets », il y a sous verre la reproduction complète de la Bastille, faite avec des pierres du monument et envoyée par *La Fayette* à *Washington;* le grand plateau d'argent de la table a été acheté à Paris et choisi par le gouverneur Morris. La cheminée, en marbre blanc, a été sculptée par Canova.

Le tapis du petit salon de Washington lui a été donné par Louis XVI et a — au milieu — les armes des États-Unis. Il y a aussi le portrait de Louis XVI envoyé par lui au premier président.

On pénètre ensuite dans le salon de musique où se trouve la propre flûte de Washington, puis, dans une vitrine, il y a la couverture de lit qui a servi à La Fayette.

Dans la petite salle à manger, tous les meubles ont été conservés intacts et le plafond a été sculpté — en 1775 — au moment de la guerre de l'Indépendance. Les fourchettes et les couteaux ont un manche d'ivoire.

Dans le salon de famille, il y a la propre table à jeu de Washington.

On remarque, dans le vestibule, une espèce de lanterne contenant une énorme clef. C'est la clef principale de l'entrée de la Bastille, et le colonel Dodge me dit, en voyant mon étonnement de ce don de La Fayette à Washington, que le comte de Paris, ainsi que tous les Français venus à Mont-Vernon manifestent la même surprise.

Je suppose que La Fayette voulait indiquer, par ce cadeau étrange, le premier pas — fait en France — vers la liberté.

La bibliothèque ne contient plus qu'une partie des livres de Washington, et la garde de cette salle est confiée à Mlle Longfellow.

Il y a, dans la vitrine, une édition spéciale d'un voyage autour du monde offerte à Washington par *Rochambeau*. Chaque volume a, en or, le monogramme du président et la couronne des Rochambeau. Cet ouvrage avait été apporté par un vaisseau français qui a été saisi.

C'est à Londres, il y a environ vingt ans, que ces livres ont été retrouvés.

Nous montons ensuite au premier étage où deux chambres seulement m'intéressent : celle que La Fayette a habitée et où se trouve son portrait, puis la chambre où Washington est mort et où rien n'a été changé. C'est son lit, à côté duquel est la chaise où Mme Washington s'asseyait pour lire la Bible à son mari. Il y a aussi sa malle, toute ronde, pour la commodité du carrosse où elle était placée et qui porte, en relief, la date de 1775.

Nous nous rendons ensuite dans le parc où Washington est enterré, à la place même choisie par lui, et le colonel Dodge nous montre — chemin faisant — une succession de petites maisons blanches. La première était pour le maître d'hôtel, une autre pour fumer les viandes; la troisième servait de buan-

derie; la quatrième n'est qu'une immense remise pour la grande voiture de Washington; la dernière, l'écurie, est le plus vieux bâtiment construit par le père du premier président des États-Unis.

Le mausolée, ombragé par des chênes, est en simples briques rouges et contient deux tombeaux de marbre blanc. Sur l'un, il y a les armes des États-Unis : c'est celui du président; l'autre, où repose Mme Washington, n'a aucune inscription.

Au mur, ces deux versets de saint Jean :

« Je suis la résurrection et la vie : qui croit en moi, fût-il mort, vivra.

« Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Les feuilles mortes tombent aussi autour du tombeau et lui forment une couronne.

Les visiteurs arrivés en même temps que nous sont loin; il règne un grand silence près de cette éternelle demeure. Je m'y attarde un peu, dans un recueillement profond, et je regrette que l'heure du départ ne me permette pas d'errer davantage dans l'immense parc.

Washington était riche. Il avait environ trois cents esclaves et chassait beaucoup, surtout le cerf.

Je remercie très cordialement le colonel Dodge qui m'offre, en souvenir, un joli album contenant les vues de Mont-Vernon.

Je suis entrée dans tous les détails de cette visite parce que j'ai le culte du grand homme qui a sauvé

son pays. L'indépendance des États-Unis lui est vraiment due. Il n'a reculé devant aucun effort, devant aucun sacrifice pour parvenir à cet admirable but. Et je pense aussi avec émotion, avec fierté, à ce jeune homme de vingt ans, déjà époux et père, riche et généreux, à l'âme de feu, à la volonté inflexible et droite, partant — dans un élan d'enthousiasme — pour offrir sa fortune et sa vie à ce peuple lointain qui lutte pour la liberté. Il arrive dans le nouveau monde à l'heure où Washington, triste et mélancolique, était accablé de peines et de déceptions de tout genre. C'est à ce moment, le noble Américain l'a dit lui-même, « que *La Fayette* vint dissipèr ses sombres pensées comme l'aube vient dissiper la nuit. »

En voyant ce jeune officier français venir à lui, en dépit de tous les obstacles, pour l'aider à défendre une cause qu'il jugeait grande et utile, Washington — qui avait quarante-cinq ans — fut saisi d'un sentiment nouveau très fort et très doux. Il n'avait pas d'enfants et il aima La Fayette comme un fils.

Je rappelle ces faits si connus parce que les exemples d'héroïsme ne se redisent jamais trop; et puis, j'ai été profondément attendrie en retrouvant, à Mont-Vernon, le souvenir du grand libérateur uni à celui de l'enfant de son cœur, de celui qui a pratiqué la vertu — sublime et rare entre toutes — celle du plus pur et du plus complet désintéressement.

L'après-midi, une personne qui a habité Pétersbourg me raconte l'anecdote suivante qui est authentique.

Un Américain a porté à l'empereur Nicolas Ier, dans un joli coffret, des glands de l'arbre qui couvre la tombe de Washington. L'empereur les a fait planter et il est facile de voir, en arrivant à Péterhoff, un très beau chêne qui porte une plaque d'acier sur laquelle il y a écrit : *chêne américain*. A son tour, la personne de qui je tiens le fait a pu avoir des glands de cet arbre, les a rapportés en Amérique, les a plantés dans sa propriété où ils sont déjà de jeunes arbustes.

La journée était si belle que nous l'avons terminée par une promenade en voiture, hors de la ville, dans un joli parc où se trouvent quantité de ravissants cottages. Je ne me lassais pas d'admirer, tout en humant l'air délicieux. Les environs de Washington sont charmants et jamais je n'ai vu un aussi bel automne.

Maintenant, je vais dîner chez miss Barney qui va m'envoyer chercher. J'écris au galop, sans me relire, pour garder vivant et frais le souvenir de tout.

Jeudi 12.

Je reviens de Baltimore. Encore une charmante journée à enregistrer.

Dès mardi soir, j'ai reçu un mot du cardinal Gib-

bons, écrit de sa propre main, me disant qu'il a conservé un bon souvenir de ma visite et qu'il sera heureux de me revoir aujourd'hui.

Ma nouvelle petite amie est venue me prendre pour aller à la gare. Nous avons visité la cathédrale de Baltimore en attendant l'heure fixée par Son Éminence.

C'est la première cathédrale catholique construite en Amérique, et c'est aussi dans le Maryland que fut établi le premier diocèse catholique.

Cette église, de style roman, est de grandeur moyenne et n'a qu'une seule et vaste nef. Point de bas côtés; de partout, on voit très bien le chœur et l'autel. Le trône du cardinal fait face au public; je cherche en vain la chaire. Je finis par la découvrir dans un coin, à droite; on la roule devant le chœur au moment du sermon. Son Éminence prêche tous les seconds dimanches du mois.

A trois heures, nous sonnons à la Résidence, et le cardinal Gibbons apparaît, aussitôt. Sa simplicité, sa modestie, son affabilité permettent de donner à la conversation un tour très intime et très confiant. Ma petite amie est tout à fait séduite; mais l'extrême maigreur du cardinal la trouble, et, quand nous sommes dans la rue, elle me dit d'un ton très inquiet : *J'ai peur qu'il ne mange pas assez*. Je la rassure et nous sommes enchantées d'emporter la photographie de Son Éminence et un de ses ouvrages : *La Foi de nos Pères* qui a atteint son trois cent cinquante-cinquième mille.



LE CARDINAL GIBBONS

le comte Cassini, ambassadeur de Russie, et sa fille, tous deux très aimables et arrivés ici avant-hier seulement. Nous avons dîné ensemble chez l'attaché naval russe pour faire connaissance. Nous avons beaucoup de relations communes, à Pétersbourg et ailleurs. Après dîner, je suis allée au théâtre dans leur loge et j'ai revu danser les Américains. Le comte Cassini et sa fille viennent de me ramener; ils me sont très sympathiques et je me promets de les voir souvent.

Ce matin, Alice Barney m'a conduite à *George-Town*, chez les jésuites qui ont là un superbe collège. Nous étions attendues et le Père économe nous reçoit très cordialement. Malheureusement, il ne parle qu'anglais, et je fais appel à toute ma science en cette langue, ce qui est peu de chose.

Le Père me plaît par son air ouvert et gai. On nous introduit, d'abord, dans un élégant salon où, en face du portrait du cardinal Gibbons, je vois celui d'une jeune femme *décolletée*. Je m'étonne : c'est *schoking*. Le Père rit et m'explique que la dame est une bienfaitrice qui a fait don de la chapelle; il a fallu accepter son portrait par-dessus le marché.

Ce collège, très grand, ils ont à peu près soixante arpents de terrain, est situé au bord de la rivière Potomac et a l'aspect d'un vrai palais. Le dedans est très luxueux : des tapis partout, des peintures admirablement faites et dans le vestibule et dans les

salles. C'est un jésuite allemand, le Père *Shroen*, qui a passé deux ans à les faire.

Il y a une splendide salle de concerts pour près de mille personnes; tout est en bois sculpté. Et, à la place d'honneur, on voit, en marbre, le buste enfantin du premier élève du collège, *Gaston*, qui donne son nom à la salle.

Ce Gaston est devenu membre de la cour suprême.

La bibliothèque a quatre-vingt-quinze mille volumes dont plusieurs très beaux, très anciens, et que je regrette de n'avoir pas eu le temps d'examiner plus à loisir. Dans une vitrine, on remarque une boîte massive en argent ciselé et garnie de grenats; elle contient la charte du collège.

Dans l'immense salle d'étude, plusieurs jeunes gens sont assis et ont les pieds sur la table. Pas un ne songe à se lever, ni même à changer d'attitude en notre présence, aucun des élèves que nous rencontrons ne nous salue. C'est la seule critique que j'aie à faire, mais elle révèle un sans gêne qui me choque un peu.

Les dortoirs sont très bien, avec de jolis lavabos et des toilettes surmontées de glaces; les plus grands ont chacun leur chambre.

Le réfectoire a des petites tables couvertes de nappes blanches et rouges pour huit personnes. C'est gai, propre et charmant. Le luxe se trouve dans chaque détail; le papier même qui porte l'ordre

C'est fabuleux.

De chez le cardinal, nous sommes allées rendre visite à Mme Turnbull, où j'ai déjeuné la semaine dernière. La maman et les jeunes filles nous attendent; on s'embrasse cordialement, comme de vieilles connaissances, et je suis profondément touchée de l'accueil affable qui nous est fait.

M. Perkins, de l'Alliance française, est venu pour que nous nous entendions. Je ferai une conférence à Baltimore le 28 novembre et une autre un peu plus tard.

Revenir en Europe au mois de janvier, comme je l'espérais, il n'y faut pas compter. Je ne crois pas pouvoir arriver à Paris avant la fin de février, surtout si je vais au Canada, ce à quoi je tiens énormément. C'est un voyage que je ne referai sans doute jamais et je veux en profiter.

Chacun est tellement gentil pour moi que je ne me sens plus en pays étranger.

En dehors de ces notes, je n'arrive à écrire à personne, sauf aux Américains avec lesquels je suis en correspondance nombreuse et constante. Le temps passe trop vite.

Washington, vendredi soir,
13 novembre 1904.

Encore une bonne journée. Ma seconde conférence a eu plus de monde, et, parmi mes auditeurs,

le comte Cassini, ambassadeur de Russie, et sa fille, tous deux très aimables et arrivés ici avant-hier seulement. Nous avons dîné ensemble chez l'attaché naval russe pour faire connaissance. Nous avons beaucoup de relations communes, à Pétersbourg et ailleurs. Après dîner, je suis allée au théâtre dans leur loge et j'ai revu danser les Américains. Le comte Cassini et sa fille viennent de me ramener; ils me sont très sympathiques et je me promets de les voir souvent.

Ce matin, Alice Barney m'a conduite à *George-Town*, chez les jésuites qui ont là un superbe collège. Nous étions attendues et le Père économe nous reçoit très cordialement. Malheureusement, il ne parle qu'anglais, et je fais appel à toute ma science en cette langue, ce qui est peu de chose.

Le Père me plaît par son air ouvert et gai. On nous introduit, d'abord, dans un élégant salon où, en face du portrait du cardinal Gibbons, je vois celui d'une jeune femme *décolletée*. Je m'étonne : c'est *schoking*. Le Père rit et m'explique que la dame est une bienfaitrice qui a fait don de la chapelle; il a fallu accepter son portrait par-dessus le marché.

Ce collège, très grand, ils ont à peu près soixante arpents de terrain, est situé au bord de la rivière Potomac et a l'aspect d'un vrai palais. Le dedans est très luxueux : des tapis partout, des peintures admirablement faites et dans le vestibule et dans les

salles. C'est un jésuite allemand, le Père *Shroen*, qui a passé deux ans à les faire.

Il y a une splendide salle de concerts pour près de mille personnes; tout est en bois sculpté. Et, à la place d'honneur, on voit, en marbre, le buste enfantin du premier élève du collège, *Gaston*, qui donne son nom à la salle.

Ce Gaston est devenu membre de la cour suprême.

La bibliothèque a quatre-vingt-quinze mille volumes dont plusieurs très beaux, très anciens, et que je regrette de n'avoir pas eu le temps d'examiner plus à loisir. Dans une vitrine, on remarque une boîte massive en argent ciselé et garnie de grenats; elle contient la charte du collège.

Dans l'immense salle d'étude, plusieurs jeunes gens sont assis et ont les pieds sur la table. Pas un ne songe à se lever, ni même à changer d'attitude en notre présence, aucun des élèves que nous rencontrons ne nous salue. C'est la seule critique que j'aie à faire, mais elle révèle un sans gêne qui me choque un peu.

Les dortoirs sont très bien, avec de jolis lavabos et des toilettes surmontées de glaces; les plus grands ont chacun leur chambre.

Le réfectoire a des petites tables couvertes de nappes blanches et rouges pour huit personnes. C'est gai, propre et charmant. Le luxe se trouve dans chaque détail; le papier même qui porte l'ordre

du jour et l'annonce des divers changements du règlement est fixé sur de la peluche bleue, dans un cadre en bois sculpté.

Il y a aussi de très beaux tableaux dont on ne manque pas, pour plusieurs, de me dire le prix : dix mille dollars (cinquante mille francs). Ce sont des dons, bien entendu.

Enfin, le Père Becker nous ouvre une petite salle aux vitraux coloriés et qui contient... une splendide collection de dentelles de prix, d'éventails, d'objets de femme; un vrai et curieux musée de jolis bibelots donnés, il y a quatre ou cinq ans, par une Mme Beauchamps Hugs, avec défense de rien vendre.

Je regarde le Père avec stupéfaction, ne comprenant pas que pareilles choses soient dans un collège. Il me dit : « Oui, c'est *ridicule*; mais la dame a également donné une somme d'argent et il n'y avait qu'à accepter! »

La chapelle, en chromo, a de jolis vitraux, et je termine la visite en grimpant dans une tour, d'où j'ai une très jolie vue sur l'État de Virginie.

Le plus curieux, pour moi, n'a pas été l'établissement, mais un vieux Père français, malgré son nom hollandais, le Père *Holand*. Il doit avoir entre soixante-dix et soixante-quinze ans, et est en civil parce qu'il se rend à Washington pour donner une leçon à l'École de droit, tenue par les jésuites. Il a une des figures les plus fines que j'aie jamais vues et m'aborde en me demandant si j'ai l'habitude de

prendre du tabac. Puis il me questionne sur *Combes* d'une façon plaisante et avec une persistance très drôle. J'ai beau entamer d'autres sujets, il n'écoute pas et me répond : *Combes*. Ceci nous amuse beaucoup.

Il me dit pourtant encore que l'étude des langues étrangères, dans les collèges, est une immense *blague*... et qu'il n'y a rien à attraper. Comme c'est vrai !

Nous l'avons mis en retard pour sa leçon, mais il se console et me dit de revenir. On m'invite aussi à une partie de *foot-bull*, mais je ne suis pas libre à l'heure où elle a lieu. Ces jésuites-là me sont tout à fait sympathiques.

Philadelphie, dimanche matin,
15 novembre.

Je suis ici depuis hier au soir. Mme Tower m'a écrit pour me prier instamment d'y venir afin de faire connaissance avec la dame qui s'occupe de mes conférences. Ce n'est qu'à trois heures de Washington et j'ai décidé de m'y rendre après mon déjeuner à l'ambassade de France. Très cordial et charmant, ce déjeuner de douze personnes ; on a été gai, on a beaucoup causé. Le comte Cassini et sa fille en étaient, ce qui m'a fait plaisir.

A quatre heures dix, j'étais dans le train, accompagnée de M. E. Morgan, l'un des deux secrétaires

de M. Peirce, qui se rendait à Philadelphie pour un dîner.

Les trains *de jour* sont très confortables. Il n'y a qu'une seule classe pour tout le monde aux États-Unis. Les wagons sont à couloir; entre chacun il y a une plate-forme couverte et la circulation est établie d'un bout à l'autre des trains. Chaque banquette, recouverte de velours rouge, a place pour deux personnes, et ses dossiers se renversent. Elles sont mises de chaque côté du wagon; le passage est au milieu et très large.

Avec un supplément peu élevé, on va dans les wagons Pullmann, dits de luxe, où règne le plus grand confort. De moelleux tapis et d'énormes fauteuils, en velours vert, ornent ce long compartiment. Les fauteuils sont à pivot et donnent la faculté de se placer dans le sens que l'on préfère. On est très bien là pour de bons petits sommes. Quand on est deux, on se fait vis-à-vis; quand on ne se connaît pas, on se tourne le dos.

M. E. Morgan m'a offert du thé. On a dressé, entre nous, une table dont l'une des extrémités seule a un pied qui pose sur le plancher; l'autre bout s'adapte à la paroi même du wagon. Oh! que les Américains sont habiles pour combiner tout d'une façon ingénieuse et pratique!

C'est un nègre qui nous sert, en veste blanche d'une propreté parfaite; il a une rose rouge à la boutonnière et paraît d'une éternelle bonne humeur.

De jeunes marchands passent sans cesse, offrant des journaux, des livres, du chocolat.

Le temps passe vite. Un peu avant l'arrivée, le nègre, armé d'une brosse, s'est avancé vers chacun pour lui enlever sa poussière. Ceci m'amuse beaucoup. On se lève tour à tour pour cette toilette qui est très utile et que nous devrions bien introduire en Europe. Le domestique de couleur n'oublie ni le chapeau, ni le manteau qui est pendu, et nous descendons du train à peu près présentables.

Ma chère petite Ruth Snyder m'attend à la gare avec une joie que vous devinez bien, puisque nous nous aimons. Je monte dans sa voiture et nous nous rendons au *Club des femmes* où je dois loger. Ruth me voulait chez elle, mais leur hôtel est très petit et je préfère de beaucoup mon indépendance. Ce club, du reste, est tout près de la demeure de ma petite amie, chez qui je prendrai mes repas.

Une belle gerbe de roses m'attendait dans ma chambre où je suis admirablement. Je vous ferai l'historique de ce club à mon retour, car il me plaît et je vais questionner à son sujet. Rien ne manque au confort de ma chambre; sur la toilette, épingles ordinaires et épingles à cheveux, brosses de toutes sortes, petit panier contenant du fil, des aiguilles, des agrafes. J'ai un petit cabinet pour pendre mes robes et la salle de bains tout à côté.

Je m'habille au galop : le dîner est à huit heures. Ruth et sa mère sont décolletées. La première a une

toilette en mousseline de soie bleu ciel; celle de la seconde est en dentelle blanche.

Ruth est vraiment une jeune fille charmante. Je l'étudiais dans ce cadre de luxe qui est le sien, un luxe complet. Ce petit hôtel contient des merveilles. La table est surchargée de choses de prix, le service est magnifique et l'on me donne un fin et excellent dîner; la cuisinière est Française. Eh bien! ma petite amie est là d'une simplicité extraordinaire, ne paraissant avoir aucune habitude et aucun besoin de ces choses. Elle est heureuse d'avoir *sa tante Thérèse* chez elle, ce chez elle dont elle m'a tant parlé à Dinard, alors que nous ne songions guère à ma venue ici.

Après le dîner, nous avons joué au *bridge*, et je vous écris en attendant Ruth qui va me conduire, pour la grand'messe, à la cathédrale catholique.

Dimanche soir, 11 heures.

Je termine à *Washington* le récit de cette journée. La grand'messe, ce matin, présidée par l'archevêque de Philadelphie, était de toute beauté, les chants superbes et l'église toute remplie. Il y a beaucoup de catholiques dans cette ville. J'ai écouté, avec attention, le sermon anglais, et j'ai compris pas mal de choses.

Après le déjeuner, Ruth m'a conduite chez Mme *Stevenson*, la grande amie de M. et Mme Tower,

et je me suis trouvée en présence d'une femme tout à fait supérieure. Elle parle français comme moi, et le courant sympathique, entre nous, a été établi dès le premier instant. C'est une femme qui s'est occupée toute sa vie de science et de toutes sortes de travaux intellectuels. Ça va être un charme pour moi de la revoir plus longuement; elle m'a dit qu'elle me ferait connaître les vraies femmes américaines.

Je l'ai quittée tout à fait sous le charme d'une valeur peu commune, et j'ai fait, avec Ruth, une jolie promenade en voiture à travers la ville et le parc.

Philadelphie n'a rien d'extraordinaire, ni son parc non plus. C'est un grand centre, mais le chemin de fer traverse cette ville en quantité d'endroits, ce qui n'est pas beau.

J'ai repris le train de six heures et demie et ce petit voyage ne m'a pas du tout fatiguée.

Lundi soir.

Je rentre de l'ambassade de Russie où j'ai dîné. Le comte Cassini et sa fille, de plus en plus aimables pour moi, m'invitent à faire chez eux mes trois dernières conférences de Washington. Ils ont une très belle salle et je vais annoncer demain qu'on se transportera là pour la fin de la semaine. J'en suis très contente.

J'ai aussi déjeuné dehors, chez Mme Boutakoff,

Vous voyez que je vis beaucoup en Russie, ce qui m'est très doux.

Dans l'après-midi, j'ai reçu quantité de visites, et c'est là le moins intéressant.

Jeudi soir.

Mardi, après ma conférence, je suis allée voir la sœur de Mme L. Turnbull, de Baltimore, et je me suis trouvée en présence d'une femme exquise. Depuis plusieurs années, elle ne quitte guère son lit ou sa chaise longue, ce qui ne l'empêche pas d'être vive et gaie.

Miss Litchfield est un écrivain de valeur; elle habite une jolie maison, parle très bien français et possède un très grand charme. Je lui ai promis de venir lui faire, à elle seule, une de mes conférences.

Hier, j'ai déjeuné à l'ambassade de Russie où j'ai fait ensuite, à un groupe de jeunes filles, la conférence sur les femmes du dix-septième siècle, qui n'est pas dans le programme d'ici. Et j'ai terminé mon après-midi à l'ambassade de France.

J'avais, pour aujourd'hui, trois invitations à déjeuner, et je suis allée chez des Américains catholiques, dont le fils vient de passer, à Paris, tous ses examens en français. C'est le premier Américain, m'ont-ils dit, qui ait fait ce tour de force.

Vendredi.

Ce matin, Mme Peirce m'a conduite au Capitole où siègent les sénateurs et les députés, puis à la bibliothèque *(library)* du Congrès.

Le Capitole est situé à l'extrémité *est* de la ville; dans la pensée de Washington, il devait en occuper le centre, mais la population a préféré s'installer à l'*ouest*.

Ce Capitole est un immense et majestueux édifice dont la coupole rappelle celle de Saint-Pierre de Rome; l'on prétend même qu'elle est un peu plus vaste. La façade principale est à l'est et a trois grands portiques avec colonnes corinthiennes. Dans le hall demi-circulaire, où se trouvent une trentaine de statues, je vois avec plaisir celle de mon compatriote, le Père Marquette, jésuite, qui a découvert le *Mississipi*.

Nous montons aussitôt à la Chambre des députés. La prière vient d'être terminée; elle a lieu, chaque jour, avant la séance.

Quantité de petits pages entourent l'estrade du président, prêts à courir, au moindre signe d'un député, pour faire les commissions. Ils sont gentils et lestes.

La séance n'a rien de particulier aujourd'hui, et, après avoir vu le Sénat, je me rends à la bibliothèque du Congrès, située en face et qui est une des nouvelles gloires des États-Unis.

Le superbe bâtiment a été commencé en 1888 et inauguré en 1897. Il a coûté *trente-cinq* millions de francs.

Mme Peirce fait passer sa carte au directeur qui a l'amabilité de tout nous faire visiter lui-même et de m'offrir deux beaux volumes illustrés contenant l'historique de la somptueuse bibliothèque.

Construite en style Renaissance, elle est, disent les Américains, la plus grande bibliothèque du monde entier. Je n'ai pas le temps d'en décrire les décorations, ni les beautés. Ce qui m'a intéressée surtout, c'est le fonctionnement de la librairie, c'est la salle de lecture, ouverte, chaque jour, de neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et le dimanche, de deux heures à dix heures.

Cette salle de lecture est ronde et en marbre de Sienne. Trois cent cinquante personnes peuvent y être en même temps et très confortablement, ayant, pour chacune, un fauteuil et un pupitre.

Pour faire arriver le livre dont on a besoin, on prend une carte, on inscrit le nom du livre et le numéro de la place où l'on s'assied, on roule cette carte dans un petit cylindre en bois qu'on met dans le numéro correspondant, puis on sonne. La carte est prise de l'autre côté, le livre cherché et trouvé, à quelque étage qu'il soit, en moins de deux minutes; il descend par une chaîne ininterrompue et tombe sur un coussin. Pour le rendre, on le met dans un panier en fer qui fonctionne de la même

façon. Je me suis amusée à demander un livre et à le renvoyer pour vérifier ce qui m'était raconté.

Les catalogues sont dans des tiroirs et contiennent tous les renseignements sur le sujet qu'on veut traiter. Chacun peut les consulter sans les ôter; ils sont fixés à l'aide d'une mécanique.

On donne, en moyenne, mille livres par jour et quelquefois deux mille; hier, il en a été distribué mille quarante-six.

Il y a neuf étages de livres; tous les casiers sont en fer et en acier.

Les sénateurs et les députés ont, chacun, une salle spéciale de lecture. Ces salles sont luxueusement décorées de fresques, de mosaïques avec plafond doré.

Partout, les murs sont en marbre et le sol également; ce marbre devient transparent quand l'électricité est allumée.

Dans une des salles, quatre-vingt-dix femmes sont uniquement occupées à cataloguer les livres qui doivent aller à la librairie.

On tourne, à l'aide d'une mécanique, les cartes de tous les pays et on peut, à chaque moment, consulter celle dont on a besoin.

Les revues et les journaux du monde entier arrivent quotidiennement, et je vois tous ceux de France.

Il y a une salle spéciale pour les ouvrages sur la musique.

Une autre est réservée aux aveugles qui y viennent

chaque après-midi et ont leurs travaux, ainsi que leurs jeux d'échecs en relief. Une jeune fille du monde vient souvent leur faire la lecture; aujourd'hui, à deux heures et demie, c'est le tour de ma chère miss A. Hitchkock, que j'aime beaucoup. Elle est la fille du ministre de l'intérieur, et je l'ai connue à Pétersbourg où son père a été ambassadeur. C'est un type idéal de jeune fille; elle ne songe jamais à elle et ne vit que pour servir et aider ses semblables.

On donne aussi, dans cette salle, des concerts aux pauvres aveugles. J'ai vu, en relief, la *Marche funèbre* de Gounod.

Parmi les livres précieux, enfermés dans des vitrines, on garde la propre Bible de Washington, dans laquelle il a lui-même écrit.

Il y a une galerie pour les visiteurs tranquilles, de petites chambres pour ceux qui veulent travailler seuls, et le fumoir n'est pas oublié.

La cuisine est tout en haut, pour éviter la moindre odeur, et il y a un grand et vaste restaurant où tout le monde peut venir. De là, vue merveilleuse sur Washington.

Ce qui frappe surtout, c'est la clarté, la large dimension des salles aux tons doux vieux rose et bleu. Il y a au moins deux mille fenêtres dans tout le bâtiment, et de vastes corridors à colonnes de marbre qui rappellent les cloîtres du moyen âge.

En somme, matinée très intéressante; et, si l'on

peut faire quelques critiques sur l'excès de richesse de ce monument, il y a bien plus à louer et à admirer quand on étudie l'agencement et le perfectionnement des moindres détails.

Cet après-midi, je suis allée au concert dans un hôtel, *au dixième étage*. Oui, la salle, et une jolie salle, est là ; l'ascenseur vous y met en une minute.

Toujours le plus fidèle souvenir.

Washington, dimanche soir,
22 novembre 1903.

C'est affreux, ma chère amie, la vie que je mène. J'ai quitté la maison à midi et demi pour n'y rentrer que tout à l'heure, à dix heures et demie — et j'ai à terminer ma conférence pour mardi prochain et à faire presque en entier la dernière, qui a lieu vendredi. Je me lève à cinq heures, parce que je ne puis travailler que le matin jusqu'à huit heures.

Aujourd'hui, je suis allée à la messe de sept heures, et, jusqu'à midi, j'ai reçu plusieurs personnes qui désiraient me voir en particulier.

A une heure, déjeuner intime et charmant chez le *docteur Lee*, un Américain catholique. En sortant de table, miss Lee m'emmène à l'Université catholique, située un peu en dehors de Washington. Nous y arrivons pour assister au salut, puis — le recteur étant absent — je demande un prêtre français et j'ai la joie de voir arriver le Père H. Chapuis, venu de

l'Ardèche il y a plusieurs années. Il me sert très volontiers de guide et me donne des détails qui m'intéressent vivement.

Le bâtiment principal, l'Université proprement dite, est vaste et beau. Il est entouré de plusieurs maisons religieuses disséminées dans le parc et s'occupant — chacune — de l'éducation des jeunes gens sous sa forme la plus complète et la plus moderne. Il y a les maristes, les paulistes, les dominicains, les Pères de Sainte-Croix. De ces différentes maisons, où se trouvent des enfants de tout âge, les élèves viennent à l'Université pour les hautes études, et l'entente, entre tous, est parfaite.

Ils ont 38 hectares de terrain et ne payent aucun impôt, ni pour la terre, ni pour les maisons; ils n'en payeraient que s'ils exploitaient ce terrain pour en faire un rapport étranger à l'Université. Ils jouissent des privilèges communs à tous les établissements de ce genre, quelle que soit la religion à laquelle on appartient.

Voilà ce que j'appelle de la liberté et de l'égalité.

Aussi, quelle sécurité, quelle confiance dans l'avenir! On peut fonder, accroître encore sans la plus légère crainte, puisque tout est fait en dehors de l'État et sans son contrôle. Ce sont les fidèles qui aident, et il se trouve souvent de généreux donateurs, fiers d'attacher leur nom à une œuvre dont la durée est certaine.

La journée était splendide et cette promenade

m'a fait du bien. En dehors du Père Chapuis, très heureux dans la libre Amérique, tout en regardant avec amour vers la patrie lointaine où sont les siens et où il ne va que rarement, j'ai vu aussi, avec plaisir, quelques autres religieux français.

Et, au moment de reprendre *le car* (tramway), j'ai eu la tristesse de rencontrer un groupe de pauvres religieuses, exilées de Bretagne, qui sont ici depuis trois semaines. Il y en a une dont la pâleur m'a serré le cœur; elle a l'air d'une mourante. Je me suis élancée vers elles les mains tendues; nous avons fraternisé quelques instants, et j'aurais voulu pouvoir leur témoigner plus étroitement tout ce que j'avais dans l'âme de tendre compassion.

Je suis rentrée en ville assez à temps pour me rendre à l'invitation de l'ambassadrice d'Autriche. Elle m'avait écrit le matin pour me demander de venir prendre le thé à cinq heures et demie. Je me trompe de porte et je pénètre dans la maison voisine qui est tout à fait semblable; j'entends de bruyants éclats de voix dans le salon, je m'effraie de me trouver au milieu de tous ces inconnus, j'entre quand même. Heureusement, ma chance veut que Mme Peirce soit là, en visite. Je me précipite vers elle : « Conduisez-moi à l'ambassadrice que je ne connais pas. — Mais ce n'est pas ici, » me dit-elle en riant.

La maîtresse de maison s'avance vivement, avec une tasse de thé. — Je salue, je remercie, je m'es-

quive, et me voilà enfin—pour de bon—à l'ambassade d'Autriche. Je n'en suis sortie que pour dîner, en Russie, chez le comte Cassini.

Lundi soir.

J'ai fait ce matin une conférence près du lit de miss Lichfield, la sœur de Mme Turnbull. — C'est une malade des plus sympathiques et qui reste élégante dans sa couchette de mousseline blanche. Une grande écharpe de soie bleu ciel est jetée sur ses épaules. Deux de ses amies sont près d'elle et *les Femmes victimes de la Révolution* remplissent leurs yeux de larmes, en me laissant moi-même très émue.

En les quittant, je me rends chez Mme A. Barney pour déjeuner. Il y a, parmi les invités, le ministre de Perse, Isaac Khan, une ancienne connaissance de Pétersbourg, — il était à la légation de Russie, il y a dix ans, et nous avons souvent dîné ensemble. Il est très sympathique et je suis contente de le retrouver. Les autres convives, je ne les connais pas et je n'ai pas même retenu leurs noms.

A trois heures, je suis rentrée pour recevoir. C'est le jour de Mme Peirce et le mien, par conséquent.

Mardi soir.

Cinquième conférence, avec une jolie salle, suivie d'un thé, — à l'ambassade de Russie. Parmi mon

auditoire, il y a quelques élèves d'une pension où la conversation, en français, est de rigueur en dehors des classes. La directrice, de la Nouvelle-Orléans, Mlle Bouligny, est d'origine française. Sa nièce, qu'on me présente, s'appelle *Arnault d'Andilly;* c'est une descendante du grand Arnault de Port-Royal. Me voilà enchantée et j'accepte, avec joie, d'aller demain visiter la pension.

Les invitations pleuvent et je suis obligée d'en refuser beaucoup. Jamais je ne pourrais me faire à cette existence mondaine et fiévreuse de Washington. Mme Peirce, non plus, n'est pas une minute en place; nous ne nous voyons qu'à huit heures et demie, au petit déjeuner du matin, après lequel nous *courons* chacune de notre côté. Courir est bien le mot qui convient et les thés sont mon cauchemar. Je les refuse presque tous.

Mercredi soir.

Encore une journée trop remplie, mais elle a été bien agréable. Déjeuner au ministère de l'intérieur. Pas d'hommes, pas de femmes mariées; rien que des jeunes filles. Le ministre, pour nous laisser le champ libre, se fait servir dans son cabinet.

Je préside la charmante réunion, redevenant jeune sans peine au milieu de cet essaim joyeux qui est mon grand attrait. Nous agitons toutes sortes de questions, et mes petites amies, qui ont lu tout ce qu'on raconte, en Europe, sur les allures libres de la

jeune fille américaine, me disent qu'il ne faut pas le croire et que je dois donner d'elles une autre opinion. Je me rends d'autant plus facilement à leur désir qu'en effet, jusqu'à présent, j'ai trouvé très convenables, très posées, en un mot *très jeunes filles,* dans la véritable acception de ce joli mot, toutes celles que j'ai observées et abordées. J'en ai déjà vu *quelques-unes* et je ne leur trouve ni audace, ni légèreté, ni coquetterie de mauvais ton. Celles qui sont sorties de pension travaillent, complètent leurs études par des leçons de toutes sortes, dans l'intervalle desquelles, il est vrai, elles *courent*, comme les autres, aux relations mondaines. Chacune se plaint de cette vie à outrance qui coupe court à toute intimité, mais très peu ont le courage de s'en affranchir.

Il y a pourtant des jeune filles — et je pourrais les nommer — riches, jolies, aux aspirations profondément religieuses, qui ne rêvent que dévouement, oubli d'elles-mêmes et amour du prochain; qui s'occupent, sans bruit, d'œuvres de charité importantes, et qui se privent, non seulement du superflu, mais du nécessaire pour donner sans compter, sans se lasser jamais.

J'en ai vu de très bien élevées, de très réservées, dans la grande liberté qui leur est laissée d'aller et venir seules *pendant le jour;* j'en ai connu de timides et de délicieuses; j'en ai entendu me marquer leur étonnement, leur indignation même contre certaines libertés d'allures et de propos dues à des diplomates

étrangers; les jeunes Américains ne se les permettraient jamais vis-à-vis d'elles.

J'ai admiré aussi le respect et l'affection dont elles entourent leurs parents, à qui elles rendent compte, bien plus qu'on ne pense, de tous leurs faits et gestes.

Ce qui est vrai, — et ce que je suis loin de blâmer, — c'est qu'elles se marient elles-mêmes; qu'elles choisissent d'après leur goût et leur attrait le compagnon de leur vie. On leur enseigne, très tôt, la responsabilité personnelle, et cette existence large, indépendante les retient au foyer, en général, plus que nos jeunes filles européennes. Elles ne sont pas pressées de quitter la maison paternelle pour conquérir une liberté qu'elles ont en plénitude et qui leur permet, non seulement de se distraire dans les plaisirs mondains, mais surtout de faire le bien.

Ces appréciations seront peut-être modifiées à New-York et ailleurs; je le dirai aussi simplement que je note, ici, mes impressions actuelles.

Voici une longue digression, et je reviens à mon charmant déjeuner de jeunes filles. Nous nous séparons à trois heures, ayant chacune des rendez-vous *urgents;* et miss A. Hitehkock me fait monter dans sa voiture pour me conduire à la pension de Chevy-Chase où je suis attendue. Ce trajet me permet une causerie intime qui me montre, une fois de plus, tout ce qu'il y a de beau et de généreux dans cette nature élevée.

L'école est une jolie maison dont l'apparence n'a

rien d'une pension. Les enfants sont réuniesau salon; Mlle Bouligny, qui est une femme très distinguée, me les présente et me reçoit très cordialement. Je prends le thé, je visite le *home*.

Les chambres des enfants ressemblent à celles qu'elles doivent avoir chez leurs parents; tous les bibelots à l'usage d'une jeune fille y sont étalés; beaucoup de photographies mettent la vie dans ce décor tout blanc, et la dame française, Mlle Limoge, a aussi un charmant coin à elle toute seule.

J'embrasse tout le petit monde, promettant de revenir en janvier, car les externes sont absentes, ainsi que plusieurs dames professeurs. J'ai dû changer l'heure de ma visite et elles arriveront quand je serai partie.

En effet, je dois être à cinq heurés chez miss Lee pour rencontrer Mgr O'Connell, le recteur de l'Université catholique, venu chez Mme Peirce, la veille, sans me trouver.

Je jouis là d'une exquise petite réunion : Mme Jusserand, miss Langham, les deux demoiselles Lee, Mgr O'Connell et moi.

Le recteur revient de Rome où il a passé de longues années à la tête de l'école catholique américaine. Il est des plus sympathiques, et sa physionomie, intelligente et fine, respire la bonté. Nous avons beaucoup de connaissances communes, en Europe, et la conversation ne tarit pas, si bien que j'oublie complètement l'heure.

Quand je regarde enfin à ma montre, il est *sept heures!* Et je dois dîner à sept heures chez Mme Boutakoff, et je ne suis pas habillée en toilette du soir, et je n'ai pas le temps de rentrer.

Je prends *ma course*, à l'américaine; heureusement, mon amie m'excuse et m'accepte, en riant, comme je suis. Après dîner, un peu de musique faite au piano par *M. Ansen,* le conseiller de l'ambassade de Russie, qui a un très beau talent. Puis nous finissons la soirée par une partie de cartes que j'ai gagnée : le *chev wint russe*, et je viens de rentrer, à onze heures et demie.

Qu'en dites-vous?

Jeudi 26.

Déjeuner à l'ambassade d'Allemagne. Mme von *Speck Sternburg* est Américaine et délicieusement jolie.

Visites tout l'après-midi.

C'est aujourd'hui le *Thanksgivings*, la grande fête des Américains, le jour où ils remercient Dieu pour les récoltes et pour les bienfaits reçus.

Tous les magasins sont fermés; on va à l'église le matin, on est en grande toilette et, personne ne dîne seul ce jour-là. Les parents se réunissent, les amis invitent les amis, et tous mangent de la *dinde;* oui, tous, dans les États-Unis. Jugez ce qu'il en faut et ce qu'elles coûtent cher.

Les riches en achètent pour les pauvres, car chacun doit être heureux aujourd'hui.

J'ai dîné chez Mme Montgomery, une Américaine catholique. Mgr O'Connell était parmi les convives, à ma grande joie ; puis il y avait aussi un monsieur et une dame de la Nouvelle-Orléans, qui viennent de passer quelques jours à Paris afin de mettre leur fils à Arcueil, au collège du Père Didon!...

J'ai été enchantée de cette soirée. Ma conférence pour demain est achevée depuis ce matin. Je me porte bien, malgré les fatigues, et tout va à merveille.

Naturellement, j'ai aussi mangé ma part de la dinde aux marrons du *Thanksgivings*.

Baltimore, dimanche, 29 novembre 1903.

Je me réveille avec la neige. Elle tombe fine et serrée. Je me crois dans ma chère Russie.

Impossible d'écrire depuis trois jours, et me voilà de nouveau à Baltimore où j'ai fait, hier, une conférence à l'Alliance française.

Mme L. Turnbull m'a écrit de la façon la plus charmante pour m'offrir l'hospitalité sous son toit pendant mon court séjour ici. J'ai accepté avec grand plaisir, tout en priant mes aimables hôtes de m'éviter toute réception et de vouloir bien m'accueillir dans l'intimité et avec toutes les habitudes de leur vie de famille.

J'ai quitté Washington hier, à quatre heures, après avoir eu un déjeuner d'adieu à l'ambassade de France. La comtesse Cassini m'a accompagnée à la gare et, ce soir, je retourne chez Mme Peirce pour faire mes malles, et partir... jusqu'en janvier.

Avant la conférence, hier, j'ai dîné en famille chez Mme L. Turnbull. On fait la prière, à table, avant le repas. Après, nous sommes allés au salon de musique. La maîtresse de la maison s'est mise à l'orgue, entourée de son mari, de ses quatre enfants : deux filles et deux fils (trente et un et vingt-quatre ans). Ils ont chanté, en partie, une hymne religieuse, et nous nous sommes rendus, ensuite, à la conférence.

Le président de l'Alliance française, M. White, arrivé d'Europe depuis deux jours, me reçoit très cordialement. La salle est pleine et je serre la main à quantité de personnes. Nous rentrons à dix heures, et les enfants de Mme L. Turnbull, qui sont tous artistes, me font un charmant petit concert : violon, orgue, piano. L'aîné des jeunes gens est compositeur de musique et je passe une heure bien reposante.

Ma chambre a été ornée avec tous les raffinements de l'amitié : des fleurs, les livres français, pieux et autres, que je puis avoir plaisir à feuilleter, etc.

A huit heures et demie, ce matin, réunion de famille dans la bibliothèque. M. Turnbull a lu l'Évangile, a récité le *Pater* suivi du chant de l'hymne;

ensuite, on s'est dit bonjour affectueusement en se rendant à la salle à manger.

A dix heures et demie, une des jeunes filles m'a conduite à la grand'messe de la cathédrale et y est restée avec moi. Il y avait l'ouverture des Quarante heures, ce qui a donné beaucoup de pompe et beaucoup de solennité à la messe et à la cérémonie. Les Américains, je l'ai déjà remarqué, sont admirables de gravité et de recueillement dans l'exercice du culte; ils y déploient une lenteur et une majesté qui contrastent avec leur activité habituelle. Il y a eu la procession du Saint-Sacrement dans l'Église : les petites filles en blanc, les petits garçons en grande tenue, tous des fleurs en main. C'était bien comme en France. J'ai souvent entendu dire que la religion catholique, aux États-Unis, est de l'*américanisme*. Je cherche encore le pourquoi de cette opinion; tout ce que je vois, au contraire, me prouve, de plus en plus, l'identité de leur culte avec le nôtre et le respect qu'ils ont pour tout ce qui vient de Rome.

J'ai beaucoup regretté l'absence du cardinal Gibbons qui est parti, hier soir, en tournée de confirmation. Il m'avait écrit pour me dire que je le trouverais à sa résidence hier matin, mais j'ai été retenue par mon déjeuner à l'ambassade de France.

Heureusement, j'espère le revoir en janvier.

Je retourne à Washington, à quatre heures, car j'y suis invitée à dîner ce soir.

Washington, mardi soir.

J'ai eu mes deux dernières journées ici bien remplies, et le départ est fixé à demain matin. Je vais être obligée de passer une partie de la nuit à faire mes malles et à écrire quelques lettres indispensables, car dès le matin je suis prise dans un engrenage d'où je ne sors plus que pour me coucher. Hier, lundi, les visites d'adieu se sont succédé à partir de neuf heures du matin. Une des plus agréables a été celle de Mgr O'Connell, le recteur de l'Institut catholique. A midi moins le quart, M. Peirce m'a conduite à *White House*, où le Président m'attendait. Il est venu à moi comme à une vieille connaissance. Je lui ai dit combien il m'a fait plaisir en m'envoyant spontanément son portrait. « Et vous, m'a-t-il répondu avec effusion, vous nous avez rendus si heureux, Mme Roosevelt et moi, par ce que vous avez dit, et en comprenant, surtout, comment nous nous complétons. Mme Roosevelt, a continué avec émotion le Président, est une mère admirable, une âme élevée, une femme qui est obligée — par sa situation — d'avoir des relations mondaines ; mais elle est surtout la femme du foyer, de la vie sérieuse, de la maternité ! Oui, elle est la mère par excellence, la mère modèle. » Et comme M. Roosevelt cherchait des mots français pour compléter sa pensée : « Finissez en anglais, lui ai-je dit ; je comprendrai. »

Et il a continué d'une voix vibrante l'éloge de sa femme. J'écoutais avec admiration, et j'ai tout compris, en effet, d'autant plus que, de prime abord, j'avais eu l'intuition de toutes ces qualités hors ligne.

J'ai exprimé le désir de connaître les enfants : « Vous revenez en janvier, m'a dit le Président; nous vous les montrerons. Les deux garçons seront sans doute retournés au collège, mais vous verrez les trois petits et ma fille aînée. »

Je lui ai remis les *Études ecclésiastiques,* contenant un long article très élogieux sur *la Vie intense;* je lui ai montré aussi le passage de Mgr Lebeurier qui lui offre son hommage d'admiration, et je suis partie, ayant accru et fortifié ma première impression.

Oui, c'est un homme, un grand cœur, et il a la volonté du bien.

De là, déjeuner à l'ambassade de Russie avec mes amis Peirce, et, aussitôt après, retour à la maison pour recevoir encore des visites; et, jusqu'au soir, je n'ai pas eu de liberté.

Aujourd'hui, temps superbe. Dès le matin, un coup de téléphone : une des filles du ministre de l'intérieur me propose de faire une excursion aux Invalides l'après-midi. J'accepte avec plaisir de voir la demeure des vieux militaires. Les demoiselles Hitchkock viennent me prendre à deux heures. Nous allons hors de Washington, tout près de l'Institut catholique.

Comme ils sont gâtés, les soldats en retraite! Ils

ont un parc immense, un théâtre, une chapelle, une bibliothèque, tout cela dans des bâtiments séparés. De coquettes maisons logent les officiers qui ont la garde de cette immense œuvre de philanthropie. L'hôpital est complètement séparé de la maison de retraite. Il y a aussi un hôpital spécial pour les nègres. Tout à côté, le cimetière des soldats, et, derrière, un autre *champ des morts* où j'ai vu une des plus belles statues de bronze qu'on puisse mettre sur une tombe. Je ne pouvais pas m'arracher de cet endroit et mes petites amies m'ont offert la photographie de cette superbe statue. C'est une Mme A... qui repose là; elle s'est suicidée, dit-on. Ce qui est certain, c'est qu'elle a dû cruellement souffrir dans sa vie pour que les siens aient eu l'idée de lui faire faire une tombe dont le monument exprime la lassitude infinie arrivée enfin au repos. Elle est de proportions colossales, cette femme assise; elle a la tête enveloppée d'un voile. Son visage a une expression profonde et attachante au suprême degré. La bouche exprime le dédain des choses vécues, mais l'ensemble est énigmatique. Cette fatigue immense de la vie dans un être qui a enfin atteint le but, laisse en doute l'espérance de l'au delà. Je tournais tout autour de ce monument pour la chercher, cette espérance, et, quand je croyais l'avoir saisie, je me disais : « Est-ce bien sûr? »

Le sculpteur qui a fait ce splendide chef-d'œuvre s'appelle *Saint-Gaudens*.

L'emplacement de la tombe est isolé, très grand, entouré de bancs circulaires en marbre, et, derrière ces bancs, les cyprès sont plantés. Pas une fleur, pas une inscription; on est enfermé là, on s'assied, et, quand il faut partir, c'est un si grand regret qu'on revient — malgré soi — pour regarder encore et pour interroger, une fois de plus, cet étrange sphinx. Du moins, c'est ce que j'ai éprouvé.

J'ai passé le reste de l'après-midi à faire les visites les plus urgentes, car, hélas! je ne puis pas aller partout. Et maintenant, un peu de courage pour finir mes malles.

Philadelphie, mercredi soir, 2 décembre.

C'est à dix heures, ce matin, que j'ai quitté Whashington où je viens de passer un plein mois des plus agréables et des plus intéressants.

J'étais très émue en quittant, à la gare, M. et Mme H. Peirce; ces chers amis ont été si pleinement bons pour moi! Pas un nuage ne s'est élevé entre nous pendant ces quatre semaines. Le pacte de liberté réciproque que nous avions conclu, à l'arrivée, a été tenu fidèlement, sans froissements d'aucune sorte. Tous deux ont été avec moi d'une délicatesse exquise, me soignant dans les petites choses, dans le menu détail, dans ce qui ne se voit point, ne se remarque pas, ne s'admire pas et n'en est que plus nécessaire et plus précieux. J'ai été chez eux aussi

indépendante, aussi à l'aise que dans ma propre maison. Je reviens à Washington en janvier, mais je suis invitée chez d'autres amis; et mon séjour chez eux est fini, ce qui me cause un regret véritable.

A la gare de Philadelphie, ma petite Ruth Snyder m'attend et me conduit au club des femmes, à l'*Acorn club*, sur lequel je vous enverrai une longue description, car tout y est intéressant et nouveau pour moi. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

Dans ma chambre, un grand et superbe bouquet de chrysanthèmes lilas-rose, puis une invitation à un concert, au couvent du Sacré-Cœur, pour l'après-midi même.

Je regarde ma montre; nous avons, Ruth et moi, le temps de déjeuner au club, mais je n'ai pas celui de changer de toilette. N'importe! le concert religieux m'intéresse et nous y allons. La réunion a lieu en l'honneur de l'inauguration d'un nouvel orgue et les artistes sont les Enfants de Marie. On me fait faire beaucoup de connaissances, mais celle qui m'attire le plus est une religieuse de Lyon, une expulsée. Nous parlons de ce départ si douloureux, et je reviendrai dans cette maison qui me plaît, dans cette petite chapelle jolie et paisible qui ressemble aux doux sanctuaires de la patrie.

Me sentant fatiguée du travail de la nuit précédente, je dîne seule au club et je vais bien vite me coucher pour rattraper le sommeil perdu.

Jeudi.

Je préside un déjeuner de jeunes filles, chez Ruth, et je fais des courses dans les magasins, pendant l'après-midi, avec ma petite amie.

Nous dînons ensemble, et puis, je vais passer la soirée chez Mme Stevenson, la grande amie de M. et de Mme Charlemagne Tower; cette femme supérieure avec laquelle je puis causer des heures, toujours trop vite écoulées. Aucun sujet ne lui est étranger; on peut prendre n'importe lequel. Et c'est pour moi une bonne aubaine de trouver, ici, une personne de cette valeur.

Je m'oublie tellement pendant notre entretien qu'il est onze heures, alors que je pensais qu'il n'en était que dix.

Vendredi, 4 décembre.

Je suis bien reposée, et j'ai pu, ce matin, aller à la messe au Sacré-Cœur. C'est un Père jésuite qui l'a dite et je ne suis pas encore bien habituée à les voir arriver dans leur habit laïque. Ils traversent la chapelle dans ce costume et ne mettent la soutane qu'à la sacristie.

A onze heures, l'archevêque de Philadelphie m'attend. On m'en a parlé, les protestants autant que les catholiques, comme d'un homme très bon et d'infiniment d'esprit; alors, il m'intéresse.

Une dame, rencontrée au Sacré-Cœur, doit me conduire, et Ruth demande à nous accompagner. Les évêchés et archevêchés sont des maisons bien plus simples, ici, que les habitations de nos prélats, en France. Ils y sont mieux aussi, parce qu'ils y ont la liberté de faire ce qui leur plaît.

L'archevêque, Mgr Ryan ne dit que quelques mots de français; il le comprend, mais il n'ose pas se lancer à le parler. Il a été à Paris; il m'entretient du Père Didon, de Lacordaire, de différents ouvrages, et il s'exprime si lentement, si clairement, que je comprends à peu près tout. Nous causons assez longtemps et très agréablement.

A une heure, grand déjeuner chez Mme Stevenson pour me faire rencontrer la meilleure société de Philadelphie. Rien que des femmes, bien entendu. Tous les maris travaillent et ils déjeunent où ils se trouvent. A Washington, la présence du corps diplomatique et du Congrès exclut les usages américains, que je vais mieux connaître maintenant.

Je fais maigre sans étonner personne. Toutes les invitées parlent français et sont très aimables. Une Mme Spencer, très gaie, m'invite à venir le lendemain soir dîner et coucher chez elle à la campagne, avec la perspective d'une belle promenade en traîneau. Je n'ai pas le temps cette fois-ci; peut-être pourrai-je dans un mois.

Enfin, tout le monde part. Mme Stevenson me garde pour me faire rencontrer une personne de la

presse qui doit venir m'interviewer. Je vois arriver une jeune fille excessivement élégante et jolie, jolie... Ah! comme elle est jolie! Tout à fait la beauté américaine qui est, à cette heure, la première du monde: blonde, des yeux noirs, un teint éclatant, des dents éblouissantes, de la vivacité, de l'intelligence. Je l'admire et je regrette qu'elle ne parle pas français. Elle veut surtout connaître ce que je pense des jeunes filles américaines. Elle prend des notes et je l'admire toujours en la plaignant de faire ce métier de reporter. Elle demande ma photographie pour la mettre dans le journal et part en me laissant un souvenir de beauté fascinante.

Je vais voir un instant la mère de Ruth, *Mme Reilly*, qui est souffrante, puis nous allons de nouveau au Sacré-Cœur pour le Salut.

Je termine mon après-midi chez Mme Robinson, rencontrée la veille et qui m'a invitée. C'est un autre type éclatant de beauté américaine dans un cadre de très grand luxe. On sent vite beaucoup de fortune et le goût le plus raffiné. Cette maîtresse de maison, habillée avec le plus grand chic, a deux salons Louis XVI qui sont de pures merveilles. Elle les a arrangés avec un soin exquis et un art réel, fouillant dans les livres de l'époque pour être exacte en tout.

Et ce travail, tant à Paris qu'ailleurs, a duré plus de deux ans.

Mme Robinson m'invite à dîner le 29 décembre

et à aller ensuite, dans sa loge, à l'inauguration de l'Opéra-Italien. Je serai à Philadelphie à cette époque et j'accepte.

Ce soir, dîner chez Mme Reilly et bridge. Je joue volontiers, mais tant d'autres choses m'occupent ici que les cartes passent bien en second.

Samedi soir, c'était le jour de ma conférence à Philadelphie, dans la salle même de l'*Acorn club*.

Brillante et nombreuse assemblée; pas une place libre. Mme Stevenson, qui est présidente du club, me présente comme une amie de M. et Mme Tower, parle des *Lettres du Père Didon*, fait mon éloge, etc.

Je suis sur mon estrade et je baisse la tête modestement. Ma conférence a pour sujet. *Les femmes victimes de la Révolution*. En parlant de Mme de La Fayette, je fais l'éloge du beau livre de M. Charlemagne Tower sur La Fayette, puisque je suis dans sa ville natale; on applaudit. Après, thé dans les salons du club où je cause avec tout le monde.

Ma chambre est fleurie; une des dames du déjeûner d'hier m'a aussi envoyé une jolie gerbe de ses serres.

Ce soir, dîner et bridge chez Mme Reilly. Ah! que je viens de rire, de ce fou rire qui m'est personnel et qui est prêt à repartir pendant que j'écris.

Ma table de jeu était composée de Mme Reilly, de M. et Mme Robinson, chez qui j'ai admiré, hier, les salons Louis XVI. J'ai encore plus admiré la

femme, tout à l'heure, dans sa robe de dentelles blanches garnie de turquoises. Elle parle assez bien français, mais son mari n'en connaît que peu de mots, ce qui ne l'empêche pas d'être très sympathique.

Nous jouons, et ma partenaire est Mme Robinson. Une contestation s'élève pour les comptes. Mme Robinson et moi, nous trouvons, avec raison, qu'il y a une erreur à notre détriment et nous réclamons. Le mari refait les chiffres, s'embrouille, s'impatiente et, fier d'avoir trouvé une belle phrase en français, s'écrie : *Tu es deux voleuses*, en s'adressant à sa femme et à moi. Alors, vous devinez si nous avons ri, lui tout le premier, quand on lui a expliqué la chose; car il est très gentil et sans aucune prétention.

Bonsoir. C'est demain mon dernier jour à Philadelphie et je veux aller à la messe de bonne heure.

Dimanche soir.

Je pars dans une heure, tout est prêt, et j'ai le temps de vous raconter ma journée. J'ai été invitée à déjeuner dans un grand collège de jeunes filles qui font des études jusqu'au doctorat inclusivement.

Elles entrent là pour quatre ans, à partir de dix-sept à dix-huit ans.

L'endroit s'appelle *Bryn-Mawre* et se trouve à une demi-heure de Philadelphie. Ce collège, d'aspect

imposant, a deux grandes tours à l'entrée. Il semble, en pénétrant, qu'on franchisse une forteresse; il paraît que tout est construit sur le modèle d'Oxford. Dans un immense espace plusieurs grands bâtiments de différents styles, plusieurs maisons jolies et élégantes; et, chaque année, on en construit de nouvelles. Il y a celles des études et celles des appartements privés. Là règne la liberté absolue; tout le personnel enseignant habite hors du collège où ne demeure que la directrice miss M.-C. Thomas, qui est à Bryn-Mawre depuis la fondation.

Les élèves, au nombre de quatre cent-cinquante, peuvent partir pour New-York sans dire autre chose que laisser leur adresse; et il paraît qu'elles n'abusent pas de cette grande facilité, tenant à leurs études. Elles reçoivent qui elles veulent et, comme c'est dimanche, j'ai vu des thés préparés partout. Chaque jeune fille a sa chambre et un salon pour deux qui se trouve entre les deux chambres. Les très riches, et il y en a beaucoup, ont même leur salon à elles seules.

Les jeunes gens n'ont pas le droit de franchir le seuil des appartements privés. Ils restent dans les salons du rez-de-chaussée.

Le luxe est énorme, *trop grand*. Dès que les jeunes filles sont levées, elles n'ont plus aucun souci matériel : des négresses font leur lit, leur chambre; tout le petit déjeuner est servi entre sept heures et demie et neuf heures moins le quart. Passé ce temps,

on ne le donne pas, *sauf à celles qui ont le moyen de payer un supplément.* Une autre chose qui m'étonne un peu, c'est que personne ne nous salue. C'est la présidente, miss M.-C. Thomas, qui nous fait tout visiter. Les jeunes filles qui la croisent ne font pas attention à elle ou ne lui envoient qu'un petit signe de tête familier. Nous entrons dans la bibliothèque où plusieurs lisent. Pas une ne se lève ni ne bouge. Il paraît que c'est miss Thomas qui le veut ainsi; mais nous ne sommes pas habituées, nous Français, à cette tenue.

A part ces remarques, l'établissement est merveilleux et tout fonctionne admirablement. Je suis invitée à revenir un jour de travail pour assister aux cours et déjeuner dans un des halls avec les jeunes filles.

Miss Thomas paraît, à juste titre, très fière de son œuvre qu'elle rêve d'accroître d'année en année. Elle a été secondée par des femmes riches et dévouées et est, avant tout, une personne d'organisation.

J'ai déjeuné dans sa maison privée, où quantité de jolis bibelots sont rassemblés avec goût. Elle ne parle pas très bien le français, et c'est dommage, car on sent une maîtresse femme et j'aurais aimé pouvoir la faire causer davantage. J'avais fait inviter Ruth qui ne connaissait pas cet établissement et avait grand désir de le visiter.

Je pars maintenant pour un autre collège, moins nombreux, de l'État de New-York, où je vais faire

quatre conférences, et je vais passer la nuit en chemin de fer, dans les horribles sleepings d'Amérique que je déteste parce qu'ils sont comme un grand dortoir commun.

Lundi, Wells College.

Je suis dans un joli coin de terre nommé *Aurora*. J'ai longé, pour l'atteindre, pendant une heure, le lac Cayuga. Je suis arrivée à huit heures et demie du matin et j'ai été reçue, à la gare, par une Américaine très fine, très distinguée et qui m'a plu de suite : *miss A Pujh*, le professeur de français du collège.

Je monte dans un omnibus et j'arrive à un grand et beau bâtiment surmonté d'un clocher ; il est situé sur la colline.

C'est *Wells College*. Tout est blanc, car la neige est tombée et l'entrée de la maison est riante et gaie. Un beau vitrail représentant l'Aurore éclaire le fond, et, dans ce grand vestibule, une masse de jeunes filles sont groupées autour d'un employé de chemin de fer qui vient prendre leurs ordres pour les billets des vacances de Noël.

Mon petit appartement a entrée sur ce vestibule et a deux étages : en bas, le petit bureau-salon ; au-dessus, la chambre à coucher et le bain. C'est un petit nid charmant.

Je m'installe, très bien impressionnée, puis miss A. Pujh vient me prendre pour me faire déjeuner à la salle à manger des élèves. C'est propre, gai, riant :

une immense salle avec des nappes blanches sur des tables de dix à douze couverts.

L'après-midi, deux des jeunes filles m'emmènent faire une promenade en voiture dans la campagne. Le pays est très joli, très accidenté; le village n'a guère que six cents habitants, dont cinq cents sont catholiques, Irlandais pour la plupart.

Partout la vue s'étend jusqu'au lac et il y a de ravissants paysages. Nous rencontrons les jeunes filles qui se promènent deux par deux et quelquefois, mais rarement, tout à fait seules. Elles ont de petits bérets blancs et trottent avec entrain. A cinq heures, je suis invitéé à prendre le thé chez la dame professeur d'anglais. Elle a près d'elle une amie qui est allée à Tours avec elle et qui a habité tout à fait dans mon voisinage; elle espère bien y revenir, car elle trouve la Touraine bien jolie. On s'habille pour le dîner : les jeunes filles ont des blouses blanches en mousseline, en dentelle, mais l'ensemble est d'une fraîcheur exquise et le coup d'œil charmant.

A huit heures du soir, ma conférence; et maintenant je vais dormir.

La présidente, *miss Smith*, est d'une distinction rare et donne son cachet à tout le collège.

Mercredi.

Un gros accès de fièvre est venu troubler mon séjour ici et m'a empêchée de bouger hier et aujour-



COSTUME DES SINIORS

d'hui. C'est le résultat, sans doute, des fatigues de ces dernières semaines. Comme toujours, je n'ai voulu ni médecin, ni remèdes, et je ne suis sortie, hier, de mon petit appartement qu'à l'heure de la conférence; et j'avoue qu'il m'a fallu une grande dose d'énergie pour aller jusqu'au bout.

Aujourd'hui, je me sens mieux. Miss A. Pujh m'a offert ses soins avec le dévouement le plus délicat; mais, ne pouvant rien manger, je n'avais besoin que de repos. Demain, il n'y paraîtra plus.

Wells College est fondé depuis trente-cinq ans par M. H. Wells. M. Ed. Morgan a été aussi un des généreux bienfaiteurs de cette charmante résidence.

Les jeunes filles, de dix-sept à vingt-trois ans, font leur règlement elles-mêmes; puis, après l'avoir soumis à l'approbation du directeur, de la présidente, elles le signent *toutes*. Celles qui ne signeraient pas ne peuvent rester au collège; celles qui ne l'observent pas en sont également exclues.

Elles sont quatre années à Wells, comme à Bryn-Mawre, et portent différents noms pour désigner leurs divisions. Ces noms sont communs, je crois, à tous les collèges d'Amérique : 1° *freshman;* 2° *sophomore;* 3° *junior;* 4° *sinior*. Ces dernières ont un costume spécial qu'elles mettent au moment des études : une grande robe de laine noire qui s'ouvre sur une blouse blanche et une toque carrée ayant un gland de soie qui tombe à gauche. Les *sinior*, comme

plus anciennes, doivent donner l'exemple; elles sont chargées, en quelque sorte, de la direction morale du collège, et se montrent très fières de leur responsabilité.

Elles habitent une maison spéciale, à trois minutes du collège et sous la garde de miss Pujh qu'elles adorent et qui les aime aussi beaucoup.

Quand elles quittent ce collège, elles n'ont pas tout à fait le grade de *docteur*, parce que Wells n'est pas une université proprement dite ; elles sont plus que bachelières : on peut les considérer comme presque licenciées.

On leur enseigne surtout les mathématiques, la physique, la chimie, la logique, le latin, la psychologie, etc. Toutes, avant de partir, doivent savoir lire le français et l'allemand.

Chaque élève partage sa chambre avec une compagne, et il y a, pour toutes les deux, un petit salon, ayant un cachet très personnel.

Il n'y a pas là, comme à Bryn-Mawre, de différentes catégories suivant les bourses : c'est l'égalité complète.

Chaque enfant fait son lit et s'occupe de ses petites affaires, ce que j'approuve pleinement. Elles peuvent aussi recevoir chez elles et je suis invitée à y prendre le thé. J'accepterai demain si je suis tout à fait mieux.

Une promenade de trois quarts d'heure chaque jour est *obligatoire*. Elles l'ont décidé elles-mêmes

dans leur règlement. Beaucoup montent à cheval, mais toutes font de l'exercice.

Elles se lèvent à sept heures et le déjeuner est servi de sept heures et demie à huit heures et demie après quoi, on s'en passe, même quand on a de l'argent.

A huit heures et demie, on se réunit à la chapelle où la prière est faite par le président, la présidente, et un professeur. On chante des hymnes. Hier et avant-hier, l'orgue s'est tu parce qu'on venait d'opérer une jeune fille de l'*appendicite*. L'opération a réussi; elle va mieux et, ce matin, de ma chambre, j'ai pu entendre les chants.

Mlle A. Pujh, qui enseigne le français, a passé deux ans à Paris, pendant lesquels elle a suivi les cours de *Gaston Paris* à l'École des hautes études et au Collège de France, puis le cours de *Paul Mayer* à l'École des chartes, pour apprendre la philologie. On devine une personne fort instruite qui a le défaut d'être beaucoup trop modeste. Elle aime énormément son collège et s'y trouve très heureuse.

Les élèves élisent aussi un comité chargé de rédiger et d'administrer le journal mensuel des faits du collège. . . . .

Tous les samedis soir, elles dansent et chantent. En ce moment, elles sont très occupées à apprendre une comédie qui doit être jouée samedi en l'honneur du principal fondateur dont c'est l'anniversaire, M. Wells. Ne pouvant rester pour la fête, je viens

d'assister à une répétition où les costumes improvisés en mon honneur m'ont bien amusée. La chapelle est transformée en salle de spectacle et le théâtre est très gentiment arrangé.

Chaque année, à la fin des cours, celles qui sont licenciées jouent une pièce de Shakespeare, en plein air, au milieu des bois.

Leurs principaux jours de fête sont les jours de naissance de leurs bienfaiteurs. Le jour de l'anniversaire de Washington, les jeunes filles se mettent, pour dîner, en costumes de l'époque du grand héros américain, et l'une d'elles prend le rôle du premier président des États-Unis et porte le costume de sa femme, Martha Washington.

La charité n'est pas oubliée non plus. Elles prennent part aux œuvres organisées par des comités dans des quartiers pauvres. En ce moment, chacune habille pour l'arbre de Noël de ces pauvres une jolie poupée qui ouvre et ferme les yeux.

La plus grande solennité du collège est cette fête célébrée si généralement, dans toute l'Amérique, en mangeant de la dinde, et dont je vous ai déjà parlé : le *Thanksgivings*. Ce jour-là, il y a un dîner de cérémonie, on danse le cotillon et on fait une quête pour les pauvres.

Tout me plaît dans l'organisation de ce collège, tout, et je comprends que les jeunes filles versent des larmes quand il faut le quitter. Elles passent là, dans une atmosphère simple, tranquille et exquise,

peut-être les quatre meilleures années de leur vie.

Elles sont cent vingt-cinq, et je leur souhaite fortement de ne pas s'agrandir; elles garderont mieux ainsi l'esprit de famille dans la liberté.

Ici également j'ai sous les yeux de vraies jeunes filles, gaies, saines, pleines d'entrain, et qui font plaisir à regarder.

Jeudi soir, en gare d'Itaca.

Je viens de les quitter avec chagrin, ces délicieuses petites, et je ne les oublierai pas.

Je suis tout à fait remise de mon accès de fièvre et j'ai pu circuler aujourd'hui. Miss A. Pujh m'a invitée à déjeuner dans son ravissant cottage où elle habite avec les *sinior;* un déjeuner à nous deux, très simple et très gentil. Puis j'ai visité en détail le bâtiment principal du collège où rien ne manque. La bibliothèque est un lieu de silence et j'y ai vu, avec tous nos classiques, beaucoup de nos auteurs modernes : Jules Lemaître, Brunetière, Gaston Paris, Coppée, René Bazin, etc., etc.

J'ai fait aussi, toujours avec miss Pujh, qui m'est infiniment sympathique, une jolie promenade en traîneau, la neige étant tombée très abondamment, hier, ce qui a augmenté le charme du paysage.

En rentrant, j'ai trouvé dans ma chambre une superbe gerbe d'œillets blancs et rouges (les couleurs du collège), et ces belles fleurs avaient et ont

encore tout leur suave parfum, car je les ai avec moi. Où ont-elles pu les trouver, les chères petites, par ce temps de neige? L'envoi était anonyme.

J'ai mis une touffe de ces œillets à mon corsage pour ma dernière conférence. Aussitôt après, j'ai dîné à la table de la présidente, puis il a fallu me mettre en route pour la gare. Quand j'ai quitté mon appartement, portant à la main ma gerbe de fleurs, j'ai vu, à ma grande surprise, tout le collège, professeurs et élèves, réuni dans le vestibule et formant haie jusqu'à la porte. Dès que j'ai paru, toutes se sont mises à chanter, en partie, l'air du collège. C'était si beau, si entraînant que je me suis arrêtée pour mieux écouter; je ne voulais plus partir. Enfin, il a fallu traverser lentement cette double haie; j'avais des larmes plein les yeux. J'ai envoyé des baisers à droite et à gauche, et, arrivée au seuil, je me suis retournée : les chants continuaient pendant que les mouchoirs s'agitaient.

J'ai crié de toutes mes forces : *I love you*, et je me suis éloignée, emportant la douce vision dans mon cœur.

Miss Pujh m'a présenté, à la gare, un jeune homme qui était venu de l'Université voisine, de *Cornell*, faire une visite au collège. Nous suivons le même chemin et il m'aidera à changer de train. Il est enchanté d'apprendre que je suis de Tours où il est venu deux étés de suite avec sa mère et ses sœurs. Il connaît les enfants de mon amie, Marthe d'Elbée.

Au revoir et bonne année à ceux qui liront ces lignes. Je serai à New-York pour Noël et à Philadelphie le 1[er] janvier.

Boston, 18 décembre 1903.

Je suis ici depuis vendredi soir, le 11. Je n'ai pas eu le temps d'écrire depuis et cette semaine a passé comme un rêve. J'ai été invitée à descendre dans un pensionnat d'une trentaine d'enfants, petites et grandes, toutes riches, car la pension est chère. Les élèves ont la vie de famille en s'instruisant. J'ai fait là de *petites conférences,* car ce n'est pas le moment d'en faire de publiques. Tout le monde est occupé aux préparatifs de Noël, l'époque la plus agitée en Amérique, ce qui n'est pas peu dire. Les magasins ne désemplissent pas; chacun cherche un cadeau pour ses amis et connaissances.

Les élèves sont parties en vacances aujourd'hui et ont donné une fête, hier, dans la chambre de l'une d'elles, pour échanger les cadeaux de Noël. Elles m'ont invitée et, à dix heures du soir, on a commencé par le souper.

Tout le petit monde était en robe de chambre. J'avais, à mon couvert, un énorme bouquet de violettes; les autres, une branche de houx, la fleur de Noël.

Après dîner, nous sommes montées à la chambre des surprises qui ressemblait à un magasin de *bric-à-*

brac : des paquets partout, des *bas* pendus de tous les côtés et remplis; car, ici, on met les cadeaux de Noël dans les bas, comme nous les mettons, chez nous, dans les souliers.

J'ai eu mes petits paquets comme tout le monde. Cette réunion de jeunesse, si heureuse d'échanger des présents, m'a amusée. La plus jeune a douze ans et c'est ma favorite; elle s'applique de toutes ses forces à parler français pour causer avec moi, et elle me disait, tantôt, qu'elle aime énormément *le latin;* elle l'a commencé cette année. Elle est sérieuse, étudie comme une petite femme; mais elle est bien contente d'aller en vacances, parce qu'elle pourra grimper dans les arbres, patiner et s'amuser avec ses deux chats, un blanc et un noir. Elle met beaucoup de temps à me raconter tout cela, moitié en anglais, moitié en français, sa petite main dans la mienne. Avant de partir, aujourd'hui, elle est venue m'embrasser dans ma chambre et m'a dit : « Madame, je ne jamais oublierai vous. » Je la reverrai fin janvier, car je reviens à Boston pour trois vraies conférences.

Boston, où Franklin est né, est une jolie ville qui a un passé et qui cherche à se distinguer des autres villes d'Amérique. On la cite comme étant le centre intellectuel par excellence, et elle demande, paraît-il, à l'étranger qui pénètre chez elle : « Que savez-vous? »

Je n'ai pas encore pu me rendre compte jusqu'à quel point cette réputation est méritée; elle est due

peut-être au voisinage de Cambridge où se trouve la célèbre université de Harward.

Ce que j'ai appris avec plaisir, c'est que l'élément catholique domine à Boston : il y a soixante pour cent de catholiques, m'a dit, hier, un prêtre français.

Samedi soir.

Je reviens du concert symphonique, très renommé ici. L'orchestre, en effet, est admirable. C'est Mme Whitman, à qui Mme Jusserand m'a recommandée, qui a eu la bonté de m'offrir son abonnement; sans cela, je n'aurais pas pu avoir de place. J'ai passé une soirée délicieuse et bien reposante, dans une grande salle où il y avait plus de trois mille personnes.

Dans la journée, j'ai eu un autre plaisir. Mme Barrett Wendell, rencontrée à Tours l'été dernier et dont le mari est professeur à Harward, est venue me prendre à midi pour me conduire au club de Cambridge où elle m'a offert à déjeuner. Nous étions huit, chacun parlant français, et j'avais près de moi le professeur d'histoire, M. Coolidge, qui a habité Pétersbourg. C'était fort agréable.

L'Université est un monde. Ce n'est pas un grand bâtiment, mais une succession de maisons ayant leur désignation spéciale. Nous avons vu une salle à manger de mille couverts; elle a l'aspect d'une chapelle. En y entrant, j'ai vu plusieurs nègres assis à

frappé dans ses mains; le silence se fait aussitôt et l'orgue accompagne le cantique : *Venez, divin Messie!* chanté en français. Bien entendu, je joins ma voix à celle de la jeunesse et je redis avec joie les paroles du cher vieux cantique de mon enfance.

Le Père parle ensuite aux petits en anglais. Il leur explique le signe de la Croix, puis il les invite à une fête dimanche prochain, après-midi, en l'honneur de Noël. « Il y aura, dit-il, beaucoup de bonnes choses à entendre, à regarder... à manger! »

La jeunesse est enchantée; on entend de joyeux éclats de rire, les visages sont radieux, et je suis certaine que personne n'oubliera l'invitation.

A dix heures et demie, une prière en français termine le catéchisme, et c'est l'heure de la grand'-messe.

Je fais une longue visite au Père qui est très distingué, très intelligent et plein d'ardeur pour le bien. Il m'explique les œuvres nombreuses de sa paroisse et j'échange avec lui des idées et des impressions bien intéressantes.

Le Père me raconte la conversion d'un des plus grands peintres de Boston, amené au catholicisme par l'étude de l'art, en Italie et ailleurs.

Je rentre sous la pluie, ravie de ma matinée. A deux heures et demie, on vient me chercher en voiture. Je suis invitée à assister à la conférence d'une petite *Chinoise* qui parle admirablement l'an-

glais. C'est dans le palais de Mme Gardner qu'elle a lieu, un peu en dehors de Boston.

La petite Chinoise parcourt l'Amérique afin d'amasser de l'argent pour fonder, en Chine, une école de femmes voulant étudier la médecine et la chirurgie; elle-même est *chirurgien*, paraît-il.

Cinquante personnes seulement sont admises, par Mme Gardner, à cette conférence. Nous arrivons à trois heures, sous la pluie toujours, et ce qu'on appelle le palais de Mme G... ne me paraît, extérieurement, qu'une grande maison sans rien d'extraordinaire.

J'entre, abritée sous le parapluie d'un laquais, et je pousse à haute voix cette exclamation : « Ah ! c'est comme l'intérieur des maisons de Damas. »

En effet, j'aperçois une grande cour intérieure ornée de palmiers, de sculptures, de bas-reliefs anciens, de fleurs de toutes sortes, et elle est entourée de galeries à colonnes. Cette cour est une vaste serre dont les vitres dominent plusieurs étages aux fenêtres semblables à celles des palais de Venise.

Oui, c'est Venise et Damas tout ensemble. Au milieu du jardin, le trône de Cléopâtre, en pierre et sculpté. On me présente à la maîtresse de maison; je m'extasie, je veux tout regarder, je demande des explications sur un merveilleux sarcophage qui me rappelle ceux du musée de Constantinople; mais il faut aller au premier étage pour la conférence. Je

monte un large escalier de pierre dont les murs sont couverts de chefs-d'œuvre.

Je traverse deux salons remplis de tableaux anciens qui m'attirent; pas le temps de tout examiner, comme je le voudrais. Il faut aller dans le troisième salon qui me paraît exclusivement consacré à la musique. Les chaises sont rangées; on s'assied et la conférencière arrive : une petite poupée toute mignonne, dans le pur costume chinois, avec des fleurs dans les cheveux et un collier de perles au cou. Elle est très menue; je la crois toute jeune, mais on m'assure qu'elle doit avoir quarante ans. Elle a ses notes à la main et se place debout près du piano. Son sujet est *Confucius*, *Bouddha*, etc. Je comprends suffisamment pour voir qu'elle éreinte le christianisme en disant que tout ce qu'il enseigne est contenu dans la religion de Bouddha. Elle s'étonne que des missionnaires viennent en Chine essayer de leur enlever leurs croyances et elle dit carrément à l'assistance : « Nous, nous pratiquons notre religion; mais vous, comment observez-vous la vôtre? »

Elle a de la crânerie pour parler ainsi devant des chrétiens qui reconnaissent, en effet, que leurs actes ne sont pas toujours à la hauteur de leurs croyances. La conférence dure plus d'une heure et la petite Chinoise doit être bien fatiguée, car elle est restée debout tout le temps, les pieds dans des pantoufles bleues, pareilles au fourreau qui l'habille.

Elle me dit qu'elle parle très peu français et c'est dommage. J'aurais aimé à causer avec elle.

J'aurais bien voulu visiter, après la conférence, ce palais-musée, mais il est l'heure de partir. Mme Gardner me dit qu'elle sera heureuse de me recevoir de nouveau quand je reviendrai fin janvier.

J'ai fini ma journée par un thé et des visites, et je me réjouis d'être enfin à l'abri : le vent fait rage et il est terrible à Boston ; la pluie redouble, et je vais aller dormir, bercée par la tempête.

Lundi soir, 11 heures.

Journée réussie en tous points. Le maire de Boston, M. Caluis, très bon catholique, m'avait fait inviter, samedi, à visiter le port extérieur de Boston, dans le bateau du gouvernement. Je n'étais pas libre, mais j'avais proposé de remettre cette partie au lundi.

En voyant l'ouragan d'hier, je la croyais bien manquée.

Ce matin, je m'éveille par le plus beau temps du monde. A dix heures, une dame française est venue me prendre et il nous faut trois quarts d'heure de tramway pour gagner le port, tout à fait invisible de la ville. On peut la parcourir dans tous les sens sans l'apercevoir. J'ai ainsi traversé tout Boston, et les quartiers populeux m'ont bien intéressée. Partout, une animation extraordinaire, des femmes et

des femmes se précipitant dans les magasins. Pas d'hommes; ils sont tous au travail.

Le commissaire — l'envoyé du maire — nous attend, et nous montons dans un coquet petit bateau qui prend le large. On m'explique tout. Nous passons près de l'île des Pommes (qui n'a jamais de pommes), où les pauvres gens viennent en pique-nique le dimanche, et s'amusent comme le font nos ouvriers, à Vincennes ou à Saint-Cloud. Les environs de Boston ont des parcs immenses où toutes sortes de jeux ont été aménagés pour l'enfance et la jeunesse. Rien n'est épargné, ici, pour l'exercice physique.

Mais ce que l'on va me faire visiter est encore plus intéressant : ce sont les prisons. Elles sont situées dans une île, à une demi-heure de Boston; en ville, il n'y a que le dépôt des gens que l'on vient d'arrêter et celui des prisonniers que l'on est en train de juger.

Au débarcadère, le gouverneur des prisons nous attend avec une voiture et il nous emmène d'abord à l'hôpital de la prison. Quelle merveille! et c'est là surtout où les Américains nous donnent des leçons d'humanité. Le docteur et son aide nous conduisent partout. C'est un véritable palais. La salle à manger des détenus est gaie, propre, et la table est toujours recouverte d'une nappe de toile blanche. Les dortoirs sont immenses et ont bien la hauteur de cinq étages. Tout est peint à l'huile; c'est d'une propreté admirable. Ce qui me frappe, dans le dortoir

des femmes, c'est que, près de chaque grand lit recouvert en piqué blanc, il y en a un tout petit en forme de berceau. J'exprime mon étonnement, car je ne suis pas dans une maternité. On me raconte que les enfants ne sont jamais séparés des mères, et, lorsque celles-ci sont en prison, — pour ivrognerie ou toute autre cause, — les bébés viennent les rejoindre. Et, en effet, j'entre dans une salle où une pauvre créature est en train de nourrir son petit; un autre dort, près d'elle, dans un berceau, et plusieurs sont assis par terre ou trottent gaiement.

Ils ont des mines superbes; tous sont habillés de blanc.

Je suis attendrie au suprême degré à la vue de ces marmots qui sont insouciants et heureux dans une prison claire et ensoleillée, d'où la vue est admirable.

Parmi ces femmes, il y a une Canadienne française qui me raconte qu'elle est là pour avoir mis le feu.

Nous passons ensuite chez les hommes qui sont en état d'observation au point de vue de la lucidité de leurs facultés et de leur responsabilité, par conséquent.

Quelques-uns sont honteux et baissent la tête; j'évite de les regarder. Il y a un enfant de douze ans, venu là pour avoir volé du charbon. Je suis surprise qu'on l'ait mis en prison à son âge; le directeur m'avoue que le juge a eu tort de le faire, mais que

lui a bien été obligé de l'accepter quand on le lui a amené. Du reste, l'enfant n'a pas du tout l'air malheureux; il est tout souriant.

Les salles d'opérations sont admirables.

Un des médecins, M. X..., me paraît d'une bonté excessive, et l'on sent qu'il est aimé de tous les prisonniers.

Nous remontons en voiture pour nous rendre à la maison du gouverneur où un véritable festin est préparé. Nous sommes quatre à table et les nombreux plats que l'on nous sert contiennent de quoi nourrir *vingt-cinq* personnes.

L'hospitalité américaine dépasse toute concurrence.

Nous restons une heure et demie à table, puis l'on m'amène une pauvre Française d'une cinquantaine d'années qui est en prison pour avoir chanté dans les rues, en mendiant, sans en avoir l'autorisation. Elle a récidivé. Elle pleure; elle me raconte qu'elle a une *belle voix* et qu'elle gagnait pas mal. Les autres mendiants, jaloux d'elle, l'ont dénoncée. A la prison, elle est bien traitée et séparée des autres; elle est à la cuisine, ne manque de rien, mais elle trouve que la liberté est le premier des biens et elle n'aspire qu'à reprendre sa vie misérable.

Je demande sa grâce et l'on me promet d'essayer d'abréger sa peine.

Je visite encore, avant de partir, la nouvelle pri-

son, de proportions gigantesques, et je suis de plus en plus émerveillée du savoir-faire américain. Il y a une église pour les catholiques, une autre pour les protestants, et les juifs peuvent avoir leur rabbin.

La voiture nous ramène au bateau, à trois heures et demie, et je n'ai plus que le temps de gagner Cambridge pour faire, à quatre heures et demie, ma conférence aux jeunes filles de *Rateliff college*. La directrice m'invite ensuite à visiter leur jolie maison. Hélas! je dois regagner Boston au galop; j'y arrive après six heures et demie et je dois me mettre en toilette bien vite. On vient me chercher à sept heures et demie pour aller à *Bijou-Théâtre*. Les étudiants de l'Université de Harward jouaient ce soir, *en français, le Barbier de Séville*, et l'on m'avait offert deux billets. J'ai ri aux larmes. C'est un étudiant qui faisait le rôle de Rosine. Eh bien! ils ne s'en sont pas trop mal tirés pour des Américains.

Maintenant, au lieu d'aller dormir après cette journée si remplie, il faut comme toujours faire mes malles et écrire quelques lettres indispensables. Je pars demain matin à dix heures pour New-York et j'avoue qu'il me faut du courage pour rester debout, car j'ai bien sommeil.

New-York, mercredi, 23 décembre.

Je suis arrivée hier, à trois heures, dans la grande ville de l'activité à outrance. Une jeune Française

de mes amies, Madeleine Blériot, m'attendait à la gare et m'a offert de partager son logement pendant les cinq jours que j'ai décidé de passer ici pour remettre quelques lettres d'introduction, connaître un peu l'endroit et préparer un vrai séjour pour janvier et février.

Elle est installée d'une façon charmante, dans une grande maison d'appartements, au *onzième étage* où, naturellement, l'on n'arrive jamais qu'avec l'ascenseur qui va autrement vite qu'à Paris. Son coquet salon me sert de chambre à coucher. Tout est très bien organisé et, dans la salle de bains, nous avons de l'eau chaude jour et nuit.

J'avais encore bien sommeil en entrant à New-York, tout en ayant dormi dans le train; mais Madeleine jouait la comédie à l'Alliance française où je dois faire une conférence le 20 janvier. J'y suis allée; c'était en l'honneur de Dumas père. On avait monté *le Mari de la Veuve*.

J'ai écouté en dormant et j'ai été bien contente quand j'ai pu me coucher. Aujourd'hui, je vais tout à fait bien et je me suis promenée dans les rues pour voir la physionomie de New-York aux approches de Noël. Elle est très amusante. D'abord, à chaque coin de rue, et elles sont nombreuses, les rues, à New-York, un émissaire, homme ou femme, de *l'Armée du Salut*, tous en noir ou bleu foncé avec un ruban rouge au chapeau ou à la casquette. Une grande pancarte indique qu'ils font la quête pour

donner un festin à vingt-cinq mille pauvres le jour de Noël. Au bas de la pancarte pend une marmite rouge dont le dessus a des grillages. C'est par les trous de ces grillages que l'on met les offrandes et elles tombent abondamment. Je me suis penchée pour regarder dans les marmites ; toutes contiennent beaucoup d'argent, non seulement des pièces blanches, mais des dollars en quantité. La récolte sera bonne. Non loin d'eux, il y a aussi des hommes habillés en bonhomme Noël, avec longue barbe blanche, qui font la quête pour dix mille pauvres, sous le nom de *Santa Claus*. On leur donne moins qu'à l'Armée du Salut, mais ils auront suffisamment quand même.

Dans les magasins, c'est insensé ! J'ai trouvé un petit négrillon pour Thérèse Chazal, la petite-fille de M. Méline, à qui je l'ai promis.

Nous avons déjeuné dans un de ces magasins ; le restaurant est au huitième. Les autres étages appartiennent au magasin.

La salle du restaurant est énorme, élégante, ornée de plantes; la musique y joue. La foule envahit tout; nous faisons quand même un excellent déjeuner et le maître d'hôtel est Français. Il est de Rambervillers et a quitté la France depuis vingt-cinq ans ; il me raconte sa petite histoire et est enchanté de rencontrer quelqu'un qui connaît Rambervillers, parce que ce n'est pas fréquent.

Ce à quoi je tenais surtout, c'était à avoir une

messe de minuit, pour Noël. Or, à la cathédrale et dans les églises catholiques, il n'y a pas de messe de minuit, ni à New-York, ni dans les autres villes des États-Unis. On craint probablement du désordre dans les rues, et les messes de Noël ne commencent qu'à quatre heures et demie du matin.

Ceci ne fait pas du tout mon bonheur. J'ai une recommandation pour le couvent du Sacré-Cœur. Nous nous y rendons; je suis admirablement reçue. Il y a la messe de minuit dans la chapelle qui n'est pas très grande et tous les billets sont donnés. Je demande la supérieure; elle est très bonne et veut bien me faire deux billets *extra*. Nous arriverons de bonne heure pour être bien placées. Me voilà bien joyeuse.

De là, nous allons chez les jésuites qui sont tout près. Ils ont un grand collège de cinq cents enfants presque tous petits; il n'y en a qu'une soixantaine de grands. Nous demandons un Père que Madeleine connaît et qui a environ trente-cinq ans. Il est charmant, gai, ouvert, bon enfant, très intelligent et parle un français fantaisiste. Il me dit qu'il est Américain et, par conséquent, républicain, et qu'ici, ils sont un peu différents des jésuites d'Europe, tout en observant la même règle. Il nous fait visiter les trésors contenus dans la sacristie, puis nous entrons dans la chapelle très jolie et qui a le style des églises de Rome; elle ressemble, en petit, au *Gesu*. On est en train de la mettre en grande toilette

pour Noël; des guirlandes de verdure sont posées partout et la crèche est à peu près finie. Le Père nous dirige de ce côté, où l'on vient d'allumer l'électricité, en nous disant : « On a *fait* la lumière pour vous. » L'orgue joue doucement et quand j'apprends que l'organiste est Français, je veux lui serrer la main. Nous montons à l'orgue, puis nous nous installons, tous les trois, dans une petite chambre à côté pour écouter la répétition. Le Père nous dit encore qu'il a deux visites à *payer* (à faire) pour Noël. Enfin, nous le quittons après une bonne heure très agréable et très gaie, et nous nous reverrons le jour de Noël.

La verdure de Noël est, ici, du houx fleuri. On le voit partout : dans les rues où il se vend en énormes quantités, dans les magasins où il orne toutes les devantures, dans les maisons privées et dans les hôtels où l'on en fait des couronnes avec des nœuds de ruban rouge. Il y en a à chaque fenêtre. C'est excessivement joli. Il y en a également dans les églises, tout autour des chaires, si bien que je veux aussi me parer de cette petite branche à boules rouges et que je vais en acheter demain.

New-York, 26 décembre 1903.

J'ai eu une messe de minuit délicieuse, ma bonne amie, dans la jolie chapelle du couvent du Sacré-Cœur, à la dix-septième rue. Elle était ornée de ces

mêmes couronnes de houx que l'on voit partout, ce qui est un gracieux coup d'œil.

Nous étions peut-être trois cents et pas une place n'était inoccupée; on avait même envahi les stalles vides des religieuses. Quel recueillement, quel ordre, quel silence! A côté des femmes, il y avait beaucoup de jeunes gens et d'hommes. Tout le monde a communié et les chants ont été très beaux. Une superbe voix de femme nous a fait entendre le *Minuit chrétien* en anglais.

Pendant cette messe, j'ai bien prié pour tous ceux que j'aime; je me suis transportée, en esprit, à Bethléem que je connais, et je me trouvais profondément heureuse de fêter Noël avec le monde entier. Il y avait *vingt ans* que cela ne m'était arrivé, puisque, en Russie, nous sommes en retard de treize jours.

La veille, jeudi, je suis allée à une autre maison du Sacré-Cœur, en dehors de New-York, ou plutôt très loin; elle a l'aspect d'un vieux château fort et est merveilleusement située, sur la hauteur, à *Manhattenville.*

Il y a là un grand pensionnat, le parc est immense, et je vous en referai une description détaillée, car je suis invitée à y retourner dimanche.

J'étais recommandée par Philadelphie. J'ai vu une religieuse française, Mme Benoist d'Azy, dont le beau-frère, M. de Lespinay, vient d'être révoqué de ses fonctions de maire, en Vendée, à l'occasion du

départ des sœurs. J'ai vu aussi la directrice du pensionnat, Mme Burnett, une Américaine convertie de Boston. C'est une femme délicieuse, avec laquelle je m'entends admirablement.

Nous avons causé longtemps, d'une façon très animée; j'étais en train et j'espère faire une conférence aux élèves.

Au retour, Madeleine et moi, nous sommes allées déjeuner dans le restaurant de ce magasin où le maître d'hôtel est de Rambervillers. Il a été content de nous revoir, nous a fait servir par un domestique français que j'ai gâté d'un bon pourboire en l'honneur de Noël. La musique est excellente et la cuisine très bonne. Le chef est Français et ses gages sont de mille francs par mois.

J'ai vu aussi, jeudi, plusieurs personnes à qui je suis recommandée, qui sont charmantes et vont m'être très utiles. Mon séjour à New-York s'annonce très bien.

Hier, jour de Noël, il pleuvait. Je suis sortie tard pour aller au Salut chez les jésuites après lequel j'étais invitée à prendre le thé chez Mme C. Morgan, une amie de la comtesse Pierre de Montalivet, qui a eu la gentillesse de lui écrire à mon sujet. Mme Morgan passe souvent ses étés à Dinard. Elle m'a accueillie très cordialement, m'a demandé de venir déjeuner avec elle dès mon retour. Elle a beaucoup de connaissances et s'est mise à mon entière disposition.

Pendant que j'étais là, arrive une dame qui nous

annonce que sa fille vient de se faire catholique et va se marier au mois d'avril. Les deux fiancés étaient à la messe de minuit au Sacré-Cœur. Mais, le plus drôle, c'est que la dame parle de son autre fille mariée en Russie. Je demande le nom : la princesse B... Je la connais et j'apprends toutes sortes de nouvelles de Pétersbourg qui m'intéressent beaucoup.

Aujourd'hui, je suis invitée à déjeuner chez une dame que je n'ai pas encore vue.

Dimanche 27.

Et il a été charmant, ce déjeuner. C'est Mme Stevenson, de Philadelphie, qui m'a recommandée.

Je suis arrivée à une heure et je me trouve devant une des belles maisons de New-York. Le domestique me demande, en français : « Qui dois-je annoncer? »

J'attends dans un merveilleux salon, en pur style Louis XV, et je vois arriver une femme très élégante et très jolie, d'aspect extrêmement sympathique. Nous causons et je me trouve en présence d'une enthousiaste de Rome, où elle a passé l'hiver dernier, admirant Léon XIII, le cardinal Rampolla et le culte catholique. Elle me présente sa fille, une charmante et douce enfant de dix-neuf ans, qui est dans les mêmes idées. Vous devinez si je me sens dans mon élément.

Après le déjeuner, la jeune Marie me demande de l'accompagner dans sa chambre, au second. Un ascenseur nous y conduit. Là, elle me montre un grand registre où elle a collé tous les journaux italiens racontant la maladie et la mort de Léon XIII. Elle a le portrait de Pie X, celui du cardinal Rampolla. Elle déplore de vivre en Amérique où la religion, dit-elle, est mise au second plan, après les affaires.

Elle assiste, à New-York, à tous les offices catholiques. Notre culte l'attire et lui plaît. Jeudi dernier, elle est rentrée à minuit de la première représentation de *Parsifal* et, à quatre heures du matin, elle était à la cathédrale, à la première messe du jour de Noël.

Malgré cela, elle n'a nul désir de se faire catholique.

Elle dit qu'elle se sent bien dans notre église, mais qu'elle n'y prie pas.

C'est une étrange nature et elle m'intéresse beaucoup.

Je suis invitée à assister jeudi prochain — dans leur loge — à la seconde représentation de *Parsifal*.

— Mais, dis-je, je serai à Philadelphie, à presque trois heures de New-York en chemin de fer.

Ça ne fait rien, et la difficulté est vite levée. Marie partira à neuf heures du matin, toute seule, et viendra me chercher à Philadelphie. Nous déjeunerons toutes les deux au club et nous prendrons le

train d'une heure quarante pour être vers quatre heures et demie à New-York. De la gare, nous irons tout droit au théâtre, car *Parsifal* commence à cinq heures.

Comment ne pas accepter une invitation faite avec tant de cordialité? Ce qui m'attire surtout, c'est qu'en chemin de fer je pourrai causer avec cette jeune fille, pas banale du tout.

On s'embrasse très affectueusement en se quittant, comme de vieilles amies, et je suis tout à fait sous le charme. Une automobile m'attendait à la porte pour me conduire où je désirais aller. L'hospitalité américaine est fabuleuse.

Ce matin, je suis retournée au Sacré-Cœur où l'on m'a aimablement fait déjeuner après la messe. J'ai tout visité en détail. Nous n'avons pas idée, en France, de ce confort dans les maisons d'éducation, de cet espace immense dans les salles de récréation et dans les classes. Il y a trente salles de bains et chaque pensionnaire en prend deux par semaine.

Tout est soigné dans les moindres détails. Je suis restée là environ deux heures et j'ai tout examiné avec un vif intérêt.

L'après-midi, j'ai fait des visites. Les distances sont énormes dans New-York, et les rues, numérotées, sont séparées en est et en ouest. Elles sont très droites et il est très facile de s'y reconnaître. C'est égal, ce n'est pas une jolie ville; elle n'a de vraiment

beau que son parc central, mais. je crois que la société me sera un intéressant sujet d'études.

Philadelphie, mardi, 29 décembre.

Je suis ici depuis hier, à cinq heures. J'ai quitté New-York après un déjeuner chez de nouvelles connaissances.

Me revoilà dans ce club des femmes que j'aime tant et où j'occupe toujours la même jolie chambre, gaie et confortable.

J'ai demandé des détails sur ce club si élégamment installé. Sa fondation remonte à l'année 1889. Il y a beaucoup de clubs de femmes aux États-Unis, mais personne n'en avait encore fondé un sur le modèle de celui des hommes — trié avec soin au point de vue social — et ayant une sorte d'aristocratie.

On s'en est moqué au début, comme on le fait de toutes choses; mais les jeunes filles qui avaient pris l'initiative de cette fondation n'en ont pas moins réussi à la faire.

Elles ont demandé à quatre femmes mariées, bien posées, de les chaperonner, et c'est de Mme Stevenson — l'une des quatre — que je tiens tous ces détails. Elles ont d'abord eu quarante personnes, payant chacune cinq dollars par an (25 francs). Elles ont loué, pour leurs premières réunions, une petite salle meublée, et chacune était priée d'apporter sa cuiller et sa tasse pour prendre du thé.

Un an après, il y avait plus de cent membres. La cotisation s'est élevée à *dix dollars;* on a pu prendre un logement plus vaste et le déménagement s'est fait à l'aide d'un simple cabriolet. Enfin, en 1894, ayant comme présidente Mme C. Stevenson, le club a acheté la grande et belle maison actuelle qui vaut environ 700,000 francs. Elle a un jardin, cinq étages; la cuisine est au quatrième et le chef est Français. Le nombre des membres du club est de *six cent cinquante.* La cotisation annuelle est de vingt dollars et l'on paye cinquante dollars en entrant. Et quantité de personnes sont inscrites, attendant leur tour.

Voilà ce qu'est devenue l'idée de quelques jeunes filles. La salle à manger est vaste et charmante, d'une propreté méticuleuse; sur chaque table il y a une corbeille de verdure. Les hommes y sont admis par une porte spéciale, car ils n'ont pas accès dans le club proprement dit. Ils ne vont qu'au restaurant et dans la salle louée pour des conférences ou des réceptions.

Sous aucun prétexte, on ne boit, au repas, ni vin, ni liqueurs; l'eau seule est permise.

Il y a, en tout, six chambres à coucher, où les membres seuls ont accès. Les étrangères, invitées par un des membres, jouissent de tous les privilèges du club pour dix jours et, à la demande de *deux* des membres, ces privilèges s'étendent à un mois. Après quoi, c'est fini pour un an.

Ainsi, la faveur dont j'ai été l'objet expire

le 10 janvier prochain, et je ne pourrai plus loger au club que dans un an!

Le service est fait par des jeunes filles en noir, avec petits bonnets et tabliers blancs élégants; il est défendu de leur donner des pourboires, mais, à Noël, les membres versent à la caisse ce qu'ils veulent offrir. On le partage entre toutes et le résultat est souvent très beau.

J'ai, ici, la même paix qu'au couvent; je n'entends aucun bruit et la domestique qui me sert me soigne admirablement.

Je reviens le 25 janvier à Philadelphie pour faire une conférence à l'Alliance française, et j'aurai le vif regret de ne pas pouvoir demeurer ici.

Ce soir, je suis allée à l'ouverture de l'Opéra Italien; j'étais dans la loge de la jolie Mme Robin son, dont je vous ai déjà parlé.

Avant le théâtre, il y a eu un dîner chez elle, et le maître de la maison, pour passer à table, m'a dit : « *Cherchez* mon bras. » Il y avait à ce dîner une charmante jeune femme qui parle très bien français.

Au théâtre, on donnait *Rigoletto*, et je me suis crue à Pétersbourg : les deux principaux artistes; Mme Sembrich et Caruso, je les ai souvent entendus en Russie et dans ce même opéra. J'ai fait chercher, pendant l'entr'acte, le mari de Mme Sembrich que j'ai eu grand plaisir à revoir.

Ç'a été une très bonne soirée. La salle était archipleine et très élégante.

Samedi, 2 janvier 1904.

Bonne année, mon amie. Je vous ai envoyé mes vœux hier — de loin — ainsi qu'à tous.

Et le projet pour *Parsifal* s'est réalisé. La jeune et gentille Marie est venue me chercher, avant-hier, en toilette de théâtre. Mme Stevenson a bien voulu venir déjeuner avec nous au club, et le trajet en chemin de fer m'a paru court, tant j'ai été intéressée par ma conversation avec cette jeune fille intelligente et très personnelle.

Nous sommes arrivées au théâtre à cinq heures moins le quart. Oh! la splendide représentation! C'est mieux monté qu'à Bayreuth, paraît-il. Ils ont dû dépenser un argent fou, mais aussi le prix des places est insensé — le moindre fauteuil est de dix dollars (50 francs).

Nous sommes six dans notre loge.

La fanfare annonce, dans les corridors, la représentation, tout comme à Bayreuth, puis à cinq heures juste, nuit complète dans le théâtre; la scène seule est éclairée.

Le premier acte dure deux heures environ. Eh bien! je l'ai trouvé si beau que le temps a passé comme un rêve.

Quand le rideau a été baissé, j'ai dit : « Déjà!... »

Nous avons dîné à l'Opéra. Le restaurant était installé au foyer. Puis, à huit heures et demie on a

commencé de nouveau ; mais aucun des deux derniers actes ne m'a plu autant que le premier.

J'étais toute pénétrée par cette musique splendide. Nous avons quitté le théâtre à onze heures et demie, et nous avons pris place dans un grand automobile. Les rues de New-York étaient animées par des jeunes gens qui commençaient l'année en jouant de la trompette. Nous avons soupé gaiement et j'ai passé la nuit chez Mme G... Je ne suis rentrée à Philadelphie qu'à cinq heures, hier, pour répondre à une invitation d'un club d'ici.

Je suis enchantée d'avoir vu *Parsifal* et d'avoir été reçue, à New-York, de façon si délicate et si cordiale. Mais quelle existence je mène ! C'est, du reste, celle des Américains ; pas de répit.

On court tout le temps. Même en arrivant au théâtre, dans la salle, je le faisais remarquer, à *Parsifal*, sans être en retard, ils ne marchaient pas, *ils couraient* pour gagner leur place.

Je me suis néanmoins reposée un peu, ici, malgré les petites réceptions données en mon honneur et qui m'ont fait rencontrer des femmes vraiment remarquables.

Il y a une société très choisie, à Philadelphie, la vieille ville qui avait été désignée comme capitale et où se trouve le grand hall du premier Congrès tenu après la libération des États-Unis. Je n'ai pas encore eu le temps de le visiter.

J'ai déjeuné, hier, avec une arrière-petite-fille de

Franklin qui n'a pas de fortune, qui travaille pour vivre et qui occupe, malgré cela, le plus haut rang dans la société. Ici, l'argent ne compte pas et n'ouvre aucune porte : c'est l'ancienneté de la famille qui donne entrée dans le *for hundred* (les quatre cents). De très pauvres se trouvent parmi ceux-là, qui ne fréquenteraient les nouveaux riches pour rien au monde. D'après le dicton, on vous demande, à New-York : « Combien avez-vous? » A Boston, la ville à la réputation intellectuelle : « Que savez-vous? » Et à Philadelphie : « D'où venez-vous? »

J'ai vu tous les mondes, j'ai été introduite dans tous les milieux et j'ai trouvé partout de l'intérêt.

Je termine cette causerie ce matin lundi, le 4. Je viens d'expédier mes bagages à Washington; c'est joliment commode.

On vient les chercher quelques heures avant le départ du train et il n'y a plus à s'en occuper. Ils seront, ce soir, à peu près en même temps que moi à mon domicile de Washington. Pour un dollar cinquante, je suis libérée de tout souci à cet égard.

Je veux encore vous raconter ma journée d'hier, ma visite au splendide musée de Philadelphie où j'ai été guidée par Mme Stevenson, cette femme remarquable en tous points qui en est la créatrice.

Le musée d'archéologie de l'Université de Pensylvanie offre un bel exemple d'énergie et de générosité. Il donne une idée de la manière dont une institution

d'importance publique s'élève et se développe, aux États-Unis, sans le concours du gouvernement.

En 1888, c'est-à-dire il y a quinze ans à peine, quelques personnes de la haute finance, s'intéressant aux études bibliques, étaient réunies par un ministre protestant, le révérend *John P. Peters*. Elles se cotisèrent pour envoyer en Babylonie afin de faire des fouilles à *Nippur* (emplacement de l'ancienne Calneh).

Le président de l'Université de Philadelphie, le docteur *Pepper*, ayant eu vent de la chose, se joignit à eux et s'offrit à mettre l'expédition sous la protection de l'Université. Il posait comme condition que les collections, résultant des fouilles, en deviendraient la propriété et que tous les rapports seraient publiés en son nom. Telle est l'origine de cette célèbre expédition qui a fait tant de bruit dans le monde savant.

Vers la même époque, le président de l'Université, assisté par M. Charlemagne Tower, l'ambassadeur actuel des États-Unis à Berlin; par le docteur Daniel S. Brinton, très connu en France; par Mme Cornélius Stevenson et par quelques autres individualités, plus ou moins influentes, organisa la société d'archéologie de l'Université.

Cette société, grâce à l'énergie de ses premiers membres, travailla tant et si bien qu'au bout de trois ans les salles étaient combles.

Mme C. Stevenson fit alors comprendre au président de l'Université combien il était urgent de cons-

truire un édifice spécial pour loger les collections.

S'étant assurée de son approbation, elle se mit à l'œuvre pour obtenir les fonds nécessaires. Elle fut encouragée et puissamment aidée par M. Charlemagne Tower, alors président de la Société d'archéologie, ainsi que par d'autres hommes importants de la ville. Elle donna un dîner auquel elle invita le petit groupe d'amis sur qui elle pouvait compter. En sortant de table, tout était réglé : un comité était formé et une forte somme avait été souscrite par ces messieurs pour mettre l'affaire en train. On avait également décidé d'obtenir de la ville un certain terrain, voisin de l'Université et évalué à 1,250,000 francs. De plus, le président de l'Université s'était engagé à reconnaître l'importance de la société par l'établissement d'un département d'archéologie à l'Université, dont ses directeurs formeraient le conseil d'administration.

La municipalité fut amenée, par suite de hautes influences, à donner à l'Université le terrain convoité, à condition d'ériger un musée qui serait, en tout temps, ouvert gratuitement au public, et à entretenir, à ses frais, un parc public.

L'Université accepta ces conditions et le département d'archéologie consentit à assumer cette responsabilité. Quand, l'année suivante, le docteur Pepper donna sa démission de président de l'Université, M. Charlemagne Tower et Mme C. Stevenson le supplièrent d'accepter le présidence du

département d'archéologie et celle du musée. Il consentit.

L'avenir du musée était assuré. Mais il ne fut terminé qu'après la mort du docteur Pepper, survenue en 1898, et ouvert au public, en 1899, au milieu de réjouissances officielles. Tel qu'il est aujourd'hui, ce musée a coûté, y compris le terrain, 3,259,990 francs, sans compter les collections. Et ce n'est qu'un commencement. Les plans représentent un édifice cinq fois plus grand, dont le musée actuel n'est qu'une aile.

Pendant la construction de l'édifice, les expéditions scientifiques se multipliaient. L'expédition à *Nippur* n'a pas subi d'interruption. Elle a coûté, jusqu'à présent, 600,000 francs, et des milliers de tablettes, inscrites en caractères cunéiformes et rectilignes, représentant les époques anciennes de l'histoire babylonienne, attestent son succès. D'autres expéditions se sont succédé, sans relâche, au Pérou, en Floride, dans le territoire indien de l'Amérique centrale, jusqu'au *Point Barrow*, chez les Esquimaux du nord-ouest.

Des excursions scientifiques à l'île de Bornéo et aux îles Carolines, ainsi que dans l'Inde méridionale et ailleurs, développaient en même temps la section d'ethnologie. De plus, le comité s'unissait à la société anglaise : *Egypt exploration fund*, » et à M. *Flinders-Petrie*. Par l'entreprise du célèbre archéologue anglais, une superbe collection a été formée, et la

façon dont elle est installée en augmente la valeur. A partir des fouilles de *Ballas*, de *Nagada* et d'*Abydos*, — c'est-à-dire du préhistorique égyptien — jusqu'aux fouilles de *Defeneh*, de *Naukratis*, et du *Fayoum gréco-romain*, — c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'existence nationale de l'Égypte ancienne, — toute l'histoire de la vallée du Nil se déroule aux yeux du visiteur, représentée par les fouilles des quinze dernières années. La chronologie est indiquée par un tableau où les scarabées portant cartouches royaux, rangés par séries, représentent les dynasties successives. Et le Panthéon est illustré par une collection de dieux, de déesses et d'animaux sacrés, groupés en cultes locaux, qui fournissent une étude facile de la religion égyptienne selon les données les plus récentes de l'égyptologie.

Le tout est admirablement expliqué pour ceux qui veulent bien prendre la peine de lire, en passant, les détails qui accompagnent chaque objet.

La collection égyptienne a coûté des milliers et des milliers de dollars, et quinze années de travail. Elle représente l'œuvre personnelle d'une femme, de Mme C. Stevenson. De plus, cette même femme si extraordinaire, prévoyant, dès 1890, les conclusions auxquelles le monde savant devait infailliblement arriver, au sujet des relations *ethniques* des anciennes populations du littoral méditerranéen, insista, non sans rencontrer une résistance opiniâtre de la part de certains individus qui tenaient surtout

au *mirage oriental*, pour que l'on adjoignît une section méditerranéenne à la section orientale.

Cette section contient aujourd'hui des collections qui proviennent de *Chypre*, de la *Crète*, de *Carthage*, et surtout une magnifique collection étrusque qui, à partir des urnes à cabane d'Albano et des urnes cinéraires des tombes à puits du neuvième siècle avant Jésus-Christ, conduisent les visiteurs, à travers les siècles et les localités diverses, aux sarcophages sculptés des hypogées de *Civita-Musarna*, aux belles amphores grecques d'*Orvieto* et aux sculptures architecturales de *Cervetri*, de *Carneto* et de *Breneste*.

En quinze ans, sans énumérer de nombreux achats de collections, dont celle de pierres gravées qui forme la belle collection Sommerville, cette activité phénoménale a produit un musée duquel l'ambassadeur d'Allemagne disait, en public, tout récemment, qu'il égale, s'il ne surpasse déjà à bien des égards, plusieurs des grands musées de l'Europe.

En ce moment, une expédition dirigée par une femme, en Crète, à Gournia, où une ville de l'époque de Mycène a été découverte en 1900, représente, sur la terre de Minos, les intérêts du département. A l'heure actuelle, on a exhumé le palais du gouverneur provincial, un temple contenant les objets sacrés du culte populaire, une quarantaine de maisons à deux ou trois étages, construites le long de rues étroites, mais pavées et pourvues de conduits

pour l'écoulement des eaux. Nombre d'objets : bronzes, ustensiles de ménage, outillage, vases de pierre et, surtout, de superbes vases peints, ont été obtenus. Mais le plus important de la trouvaille est, sans contredit, une tablette inscrite avec le même caractère retrouvé à *Knossos* par M. *Evàns*, qui lui attribue la date de 1600 à 1700 avant Jésus-Christ.

Tout ce labeur incessant et ces déboursés expriment ce que les Américains appellent *public spirit*, c'est-à-dire ce dévouement désintéressé pour le pays, pour la localité où l'on vit, cet orgueil patriotique si grand, si noble, qui consiste à ne reculer devant aucun effort pour essayer de faire *ce qu'il y a de mieux dans le monde.*

A l'exception d'un des conservateurs qui occupe la chaire d'*assyriologie* à l'Université, et des conservateurs adjoints, tous les conservateurs servent gratuitement et augmentent souvent les collections, à leurs propres frais.

Chaque année, Mme C. Stevenson, qui est aujourd'hui la présidente du département d'archéologie, se met en campagne pour obtenir, des millionnaires de la ville qui s'intéressent au musée, les fonds nécessaires à son budget. Ces messieurs lui donnent un généreux appui et se cotisent, non seulement pour payer les frais de l'institution et de ses publications, mais ils lui prêtent le soutien moral de leur influence, de leurs conseils et de leurs noms.

Pour donner une idée de la libéralité princière et du dévouement désintéressé de ces directeurs, pour la plupart hommes d'affaires et absorbés ailleurs, Mme C. Stevenson m'a raconté qu'en 1899, à la veille de l'ouverture officielle du musée, le comité s'était rassemblé pour régler les derniers détails de la cérémonie. On lut un rapport sur les dépenses de l'installation et sur les comptes des architectes. Il y avait un déficit de 75,000 francs.

Mme Stevenson, à cette époque secrétaire du département et du musée, s'était multipliée, après la mort du président, pour suppléer, autant que possible, à la disparition de son illustre associé. Le rapport achevé, elle se leva et adressa un vigoureux appel à ses collègues, leur faisant entrevoir l'honneur qu'il y aurait pour leur comité à remettre le musée aux mains de l'Université, tout fini, bien équipé, selon les données les plus modernes, avec ses collections si admirablement installées, le tout payé et sans la plus petite dette. L'effet de ce don magnifique, qui représentait un total de *sept millions* de francs, offert par un petit groupe d'individus, ne pouvait manquer d'être amoindri par ce misérable déficit de 75,000 francs.

Elle parla cinq minutes. Quand elle eut fini, un de ces messieurs se leva, approuva ce quelle venait de dire et se déclarà prêt à payer environ un quart de la somme. Six directeurs étaient présents. En un instant, le déficit fut couvert, et, le lendemain, le

pour l'écoulement des eaux. Nombre d'objets : bronzes, ustensiles de ménage, outillage, vases de pierre et, surtout, de superbes vases peints, ont été obtenus. Mais le plus important de la trouvaille est, sans contredit, une tablette inscrite avec le même caractère retrouvé à *Knossos* par M. *Evans*, qui lui attribue la date de 1600 à 1700 avant Jésus-Christ.

Tout ce labeur incessant et ces débours és exprient ce que les Américains appellent *public spirit*, c'est-à-dire ce dévouement désintéressé pour le pays, pour la localité où l'on vit, cet orgueil patriotique si grand, si noble, qui consiste à ne reculer devant aucun effort pour essayer de faire *ce qu'il y a de mieux dans le monde*.

A l'excepti[illegible] d'un des con[illegible]ateurs qui occupe la chaire d'[illegible]*iologie* à l'[illegible]sité, et des conservateurs [illegible], tou[illegible]rvent gratuite[illegible] à leurs [illegible]

Cha[illegible] qui est aujo[illegible] d'archéo- lo[illegible] million [illegible]

Pour [illegible]

du devo[illegible]

la pi[illegible]

Mme [illegible]

veille [illegible]

[illegible]

la cérémo[illegible]

[illegible]

avait [illegible]

Mme [illegible]

département [illegible] qui

la mort [illegible]

possible [illegible] un

[illegible] coup

[illegible] s ori-

[illegible] vue est

[illegible] ge, qui

[illegible]

[illegible] ment, même

[illegible] ir pour répa-

[illegible] été écourtée,

[illegible] de résidence,

[illegible] our faire et mes

[illegible]

[illegible] ardi soir, le 5.

[illegible] au téléphone. C'est

[illegible] e est contente d'en-

comité offrait le musée et ses collections à l'Université, libres et affranchis de toute dette.

A partir de cette époque, l'entretien du musée et les expéditions scientifiques du département d'archéologie sont entièrement à la charge de ses directeurs. Depuis quinze ans, les vicissitudes de la vie ont opéré bien des changements dans leurs rangs. La mort, la ruine, l'absence ont créé des vides qu'il a fallu combler. Mais de nouveaux volontaires ont pris la place des vétérans disparus, et, jusqu'à présent, l'Université n'a jamais eu à fournir un dollar, soit pour le musée, soit pour son entretien.

Et voilà ce que peut, en Amérique, le génie d'une femme secondé par d'admirables patriotes.

Ces lignes vont voyager avec la sœur et la nièce de M. C. Tower. Elles se rendent à Berlin afin d'assister aux bals et fêtes de cour, sous les auspices de l'ambassadeur. J'espère les retrouver en France, mais, pour le moment, je ne désire pas les suivre; j'ai encore trop à faire et à voir.

J'envoie mon fidèle souvenir à tous les chers amis qui liront ces lignes.

Washington, lundi soir, 4 janvier 1904.

Me voici de nouveau dans ce cher Washington que j'aime. En y arrivant, il me semble que je retrouve un peu mon pays et mes amis. Nous avons eu deux heures de retard; j'en rabats beaucoup de

mon admiration d'autrefois pour les trains américains : ils ne valent pas mieux que les nôtres.

Cette fois-ci, je ne descends pas chez Mme Peirce; j'ai été réclamée par ma petite amie, Alice Barney, qui vient de se geler deux heures à la gare pour m'attendre. Il fait très froid, il y a du verglas; l'on risque de se casser le cou ou les jambes en marchant.

Je suis à l'abri dans une très jolie maison, bien close, bien chaude; mais dès demain il faudra courir pour voir beaucoup de monde. Je ne me hasarderai pas à aller à pied.

La maîtresse de maison, Mme Barney, est un peintre de grand talent et une femme de beaucoup de goût; aussi sa maison a-t-elle un cachet très original et très artistique. De ma chambre, la vue est très belle, très étendue, et la blanche neige, qui couvre tout, me parle de ma chère Russie.

Tout est gros vert dans mon appartement, même mon papier buvard. Je vais aller dormir pour réparer un peu ma nuit dernière qui a été écourtée, comme toujours, quand je change de résidence, puisque je n'ai pas d'autre temps pour faire et mes malles et ma correspondance.

Mardi soir, le 5.

Dès le matin, l'on m'appelle au téléphone. C'est Mme Peirce qui me dit qu'elle est contente d'en-

tendre ma voix et moi, je suis ravie aussi d'écouter la sienne.

On m'attend à la Présidence cet après-midi. Mme Roosevelt avait déjà eu la bonté de me réclamer hier pour que je la visse entourée de tous ses enfants; les deux aînés ont dû repartir au collège hier au soir, et je regrette bien de n'avoir pas été là.

J'ai déjeuné à l'ambassade de Russie où je me suis rendue en voiture, car le verglas ne diminue pas. Encore une joie de revoir le comte Cassini, sa fille, toute l'ambassade; ils me semblent de vieux amis.

L'ambassadeur d'Allemagne déjeune avec nous; sa femme, qui est Américaine, l'a chassé pour donner un déjeuner de vingt personnes, d'où les hommes sont exclus.

La voiture de Mme Peirce vient me prendre à deux heures et je me retrouve avec plaisir dans la maison hospitalière qui m'a abritée d'une façon si agréable pendant un mois. Nous sommes heureux de nous revoir comme si nous étions séparés depuis longtemps. Nous partons, à deux heures et demie, pour la *Maison Blancke*.

Le Président et Mme Roosevelt, accompagnés de leurs trois plus jeunes enfants, me reçoivent avec effusion. Si le Président a une intelligence remarquable et un caractère d'une droiture inflexible, si Mme Roosevelt est à la fois une femme exquise et une mère admirable, ils ont encore ce que j'apprécie

le plus : du cœur, trop de cœur même, m'a dit le cardinal Gibbons; aussi nous nous entendons à merveille.

Je suis si touchée de les voir me traiter avec tant d'amicale simplicité que j'ai une inspiration subite, et, avec élan, je demande à Mme Roosevelt si elle veut bien accepter la dédicace du livre qui racontera mon voyage en Amérique.

La femme du Président a la gracieuseté de me répondre que ce sera un grand honneur pour elle, et M. Th. Roosevelt, de son côté, paraît enchanté.

Donc, voilà qui est convenu, et je suis très heureuse d'avoir eu cette bonne idée.

Mme Roosevelt est d'origine française; sa famille a été chassée de France au moment de l'impardonnable faute de la révocation de l'Édit de Nantes, et ils ont donné, à leur dernier petit garçon, le nom d'une de nos villes : *Quentin*.

Nous nous quittons sans adieu; je dois les revoir après-demain.

Comme nous sortions, Mme Peirce m'a dit que jamais le Président n'assiste aux réceptions de sa femme, ce qui me fait apprécier davantage la grande faveur dont j'ai été l'objet.

De là, Mme Peirce me dépose chez l'attaché naval de Russie. Mme Boutakoff, depuis mon départ, a eu un fils, un petit Nicolas. Je reste assez longtemps près de la jeune maman, puis je me rends à l'autre extrémité de la ville, chez Mlle Bouligny, cette

créole intelligente qui a une pension très distinguée où l'on parle français du matin au soir.

J'y prends le thé, tout en causant intimement et de façon intéressante dans ce petit coin presque français.

Je ne rentre à la maison que pour dîner et je trouve, dans ma chambre, une gerbe de roses de France, qui me sont envoyées par une dame inconnue, souffrante, et qui, ne pouvant pas venir à moi, me fait saluer par des fleurs.

N'est-ce pas touchant ? J'espère que miss Héaly sera assez bien avant mon départ pour que je puisse la remercier de vive voix.

Mercredi soir.

Mes matinées sont remplies par un travail sérieux : la conférence que je dois faire, vendredi prochain, sur Mme de Staël, et qui n'est pas encore terminée. Aussi je n'accepte aucun rendez-vous avant midi.

J'ai déjeuné chez mes amis Peirce, et, de là, je me suis rendue chez la femme du ministre de l'intérieur, Mme Hitchkock. J'espérais la voir un peu tranquillement, ainsi que ses deux charmantes filles, Anna et Marguerite. J'avais fait téléphoner pour être sûre de les trouver à la maison.

Je tombe sur un jour de réception, et le premier que ces dames donnent ; me voilà bien attrapée, car je suis en petite toilette. Je me dissimule un moment,

dans un coin, pour observer, ce qui m'amuse beaucoup. On entre... on entre. Chacun reste debout et s'en va après cinq minutes de causerie. On n'a pas le temps de s'asseoir; c'est la course américaine.

Je me sauve sans dire adieu à mes petites amies et je me mets à la recherche d'une église catholique *des nègres*, dont on m'a parlé et que je ne connais pas. Je la trouve enfin. Elle est très belle et sous le vocable de saint Augustin. Comme Africain, il est le véritable patron des nègres.

Je me rends ensuite à un rendez-vous que m'a donné Mme Jusserand, et je la trouve fatiguée, souffrante, ainsi que son mari.

C'est l'époque des dîners, des réceptions officielles, des courses à outrance. Tout le monde est sur les dents. Il y en a qui ont des invitations à dîner, sans un jour de répit, pendant tout le mois de janvier. C'est effrayant. Et les thés, les bals, les soirées marchent de pair. On appelle ça s'amuser!... Ah! non, je ne voudrais pas vivre cette vie-là. Celle que je mène m'en donne une idée suffisante.

Jeudi soir, le 7.

Je rentre de la réception donnée à la *Maison Blanche* en l'honneur du corps diplomatique.

J'ai encore eu une journée bien remplie; heureusement que ma conférence pour demain est presque finie.

A onze heures et demie, ce matin, je me suis rendue chez miss Litchfield, la sœur de cette aimable Mme Turnbull, chez qui je demeure à Baltimore.

Je lui avais promis de lui faire la conférence que je dois donner à Baltimore samedi prochain.

Elle va mieux, puisque je la trouve debout en compagnie d'une amie, et qu'elle a pu déjeuner avec nous. C'est une charmante créature, douce et poétique; elle m'a donné son dernier volume paru et elle comprend toutes les finesses de notre langue qu'elle aime beaucoup. Ç'a été une vraie joie pour moi de lui faire plaisir.

A deux heures, A. Barney vient me prendre, ainsi que la jeune Marie, venue à Philadelphie, la semaine dernière, pour m'emmener à *Parcifal;* elle est à Washington, en ce moment, et nous allons ensemble à l'Université catholique de jeunes filles. Elles veulent assister à la conférence que je vais faire dans ce couvent. J'avais fait téléphoner à Mgr O'Connel, le recteur de l'Université de jeunes gens, qui se trouve non loin de là. Je l'avais prié d'avoir la bonté, si c'était possible, de venir à *Trinity college,* n'ayant pas le temps d'arriver jusqu'à lui. Il est venu et je lui ai présenté mes amies à qui il a beaucoup plu.

C'est un homme sympathique au suprême degré, intelligent et infiniment bon.

Il revenait de passer quelques jours près de sa vieille mère, âgée de quatre-vingt-deux ans, et avec

laquelle il n'avait point commencé l'année depuis trente-deux ans. Il me raconte, avec des yeux humides, le bien que lui a fait cette chère visite. « J'ai vu que j'avais encore un cœur », me dit-il.

Nous sommes revenus en ville ensemble, dans le *car*, et je l'ai fait parler de sa mère, de ses œuvres, de tout ce qui l'intéresse.

On a fait une quête dans toutes les églises catholiques du diocèse pour leur université qui renferme des professeurs éminents et qui a besoin de fonds. Ils ont récolté 30,000 dollars (150.000 fr.) en un dimanche, et ils vont être employés très utilement pour la jeunesse.

Rentrée à la maison, j'ai dû me mettre en toilette très en hâte.

A sept heures, j'étais à l'ambassade de Russie, Arbre de Noël et dîner en l'honneur du Noël russe qui est aujourd'hui; tout comme si j'étais à Pétersbourg.

Le comte Cassini, ainsi que tout le personnel de l'ambassade, est en grand uniforme à cause de la réception de White-House où nous devons être à neuf heures. Nous étions quinze à table et, à huit heures et demie, Mme Peirce m'envoyait chercher, car c'est sous ses auspices que je dois entrer à la *Maison Blanche*. M. Peirce remplit, près du corps diplomatique, les fonctions de maître des cérémonies; aussi sommes-nous entrés par la même porte que les diplomates. Nous avons été admises, Mme Peirce et

moi, dans le salon même où se tiennent le Président et Mme Roosevelt ; il est réservé aux invités de choix.

Le public arrive par d'autres entrées. Là, j'ai fait la connaissance de la fille aînée du Président, Alice Roosevelt, qui était absente avant-hier ; de la sœur de Mme Roosevelt, Mme Carrow, et de plusieurs autres membres de la famille.

Anna et Marguerite Hitchkock m'ont fait mettre au premier rang pour que je ne perde aucun détail de la cérémonie, et ont eu la gentillesse de tout m'expliquer.

A neuf heures un quart environ, la fanfare a annoncé l'arrivée du Président et de Mme Roosevelt, suivis de tous les ministres accompagnés de leurs femmes. Quatre aides de camp en uniforme les précédaient, deux appartenant à l'armée, deux autres à la marine.

Mme Roosevelt et les femmes des ministres avaient chacune un bouquet à la main et ont pris rang à côté du Président ; les ministres se tenaient derrière leurs femmes.

Quand le Président et Mme Roosevelt m'ont aperçue, ils m'ont fait, aimablement, plusieurs signes de tête que je leur ai rendus avec le plus grand plaisir.

Dès qu'ils ont été en ligne, le défilé du corps diplomatique a commencé, la Russie en tête, puisque le comte Cassini est le doyen. Je n'ai jamais vu cela

nulle part. Habituellement, c'est le chef de l'État qui parcourt les différents groupes. En Amérique, le contraire a lieu, et c'est très amusant à regarder. Chacun, hommes et femmes, passe un à un devant le Président, Mme Roosevelt et les femmes des ministres. Un aide de camp se tient à la gauche de M. Roosevelt et lui nomme ceux qui défilent avec un air impassible qui m'a beaucoup divertie.

Chinois, Japonais, Persans, offraient un joli coup d'œil dans leurs riches costumes.

J'ai défilé aussi avec Mme Peirce et les filles du ministre de l'intérieur ; le Président a pris ma main dans les deux siennes et m'a dit qu'il était tout à fait heureux de me voir là. Mme Roosevelt a eu aussi un mot aimable, ainsi que Mme Hitchkock; les autres, je ne les connais pas.

Le nouveau ministre de Panama a défilé aussi, étant très remarqué.

Nous nous sommes promenés ensuite dans la grande salle de bal où j'ai trouvé nombre de gens m'ayant déjà vue, mais je ne me rappelais d'eux que très vaguement.

Nous nous en sommes allés vers dix heures et demie; le défilé des personnes de la ville durait encore et j'ai plaint le président et Mme Roosevelt, obligés de donner des poignées de main à chacun.

Vendredi soir.

J'ai achevé aujourd'hui, *à midi*, la composition de la conférence que je devais faire à trois heures. Elle a eu lieu dans l'atelier de Mme Barney, très joliment arrangé, et, à peine cette conférence achevée, j'ai dû monter en voiture pour me rendre chez *Mme Boutakoff*. Il y avait, à cinq heures, la cérémonie de baptême de son petit Nicolas.

Le prêtre russe est venu exprès de New-York avec le consul général qui remplaçait, comme parrain, le frère de Mme Boutakoff. La comtesse Cassini représentait la reine Olga de Grèce.

C'est une chose bien étrange pour moi, qui habite Pétersbourg depuis plus de vingt ans, mais je n'avais jamais vu de baptême russe. Nous étions en petit comité; il n'y avait d'étrangers à la Russie que l'ambassadeur de France, Mme Jusserand et moi.

La cérémonie est assez longue. On a plongé le pauvre petit bébé tout entier dans l'eau, à trois reprises; il a bien crié.

Nous avons bu ensuite du champagne à sa santé, et voilà encore une journée bien remplie.

Baltimore, 10 janvier 1904.

J'ai promis de passer, cette fois-ci, trois jours dans la jolie maison de Mme Turnbull et au milieu de cette charmante famille.

Mme Blanc-Bentzon, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, de 1898, je crois, disait en parlant de la demeure de Mme L. Turnbull : « Ce joli hôtel de Park-Avenue a quelque chose du caractère d'un temple où rien de profane ni de vulgaire ne peut obtenir accès. »

C'est tout à fait vrai, et je me sens très fière, très reconnaissante de me voir aimée dans ce milieu.

Tous m'ont une fois de plus accueillie très cordialement, et je suis installée dans une chambre un peu isolée et qui forme comme un appartement privé.

J'ai quitté Washington hier, à quatre heures. Nous avons dîné, ici, peu après mon arrivée; puis, chant religieux à l'orgue, au salon de musique, et ma conférence, le soir, à l'Alliance française.

Ce matin, à huit heures et demie, réunion de famille dans la bibliothèque, comme la dernière fois, pour le chant de l'hymne, la lecture des versets de la Bible, la récitation du *Pater*.

Et ne croyez point que ces pratiques donnent quelque chose d'étroit ou de guindé à cette délicieuse famille.

Non, tous sont gais et épanouis. Ils ont le bonheur, père, mère, enfants, de ne former qu'un cœur et qu'une âme, tout en gardant chacun leur opinion, leur libre manière de l'exprimer et leur vie propre. C'est un foyer d'artistes, je vous l'ai déjà dit. Mme L. Turnbull est un écrivain distingué. Le fils aîné charme les loisirs que lui laisse son travail

en jouant du violon ou en composant de la musique. Le second fils étudie, à New-York, pour devenir architecte et joue de l'orgue d'une façon charmante.

L'aînée des filles a un très beau talent de peinture; on la nomme *Grâce*. Elle a son atelier tout en haut de la maison, une grande et jolie salle ensoleillée. Elle sculpte et dessine d'une façon remarquable. Elle a offert à sa mère, comme cadeau de Noël, une miniature de sa sœur qui est d'une ressemblance parfaite. Elle aime passionnément son art, et j'ai vu d'elle, dans son *studio* des choses charmantes, faites « d'après la vie », suivant leur expression.

La plus jeune fille apprend l'italien, s'occupe de musique; et, ce qui est surtout délicieux, c'est la tendresse et l'admiration de tous pour la femme exquise qu'est Mme L. Turnbull. Plusieurs personnes, qui l'ont connue à Rome, où elle a passé tout l'hiver dernier, m'ont dit d'elle : « C'est un ange! » Elle personnifie, comme Mme Roosevelt, avec qui je lui trouve une vague ressemblance, la douceur, la grâce, le charme, et il est impossible de l'approcher sans l'aimer.

Voilà mes hôtes actuels, et je savoure la joie de vivre un peu au milieu d'eux.

Ce matin, une des jeunes filles m'a de nouveau accompagnée à la grand'messe de la cathédrale. Tout à coup, elle me dit en me montrant un monsieur qui entre dans un banc du premier rang : « Voilà M. *Bonaparte!* »

J'avoue que j'ai eu bien des distractions pendant la messe, à cause de lui, et que je l'ai souvent regardé. Il est brun, a le type, — surtout en profil — des Bonaparte. Il est le petit-fils du roi Jérôme de Westphalie et de Mlle Patterson, très belle Américaine, bel et bien épousée, en 1803, aux États-Unis, par le frère de Napoléon Ier.

L'empereur, qui voulait des princesses dans sa famille, fit déclarer ce mariage *nul,* et Jérôme eut la faiblesse d'abandonner sa femme pour épouser la princesse Catherine de Wurtemberg, mère de la princesse Mathilde qui vient de mourir.

En réalité, ce Charles-Joseph Bonaparte que j'avais sous les yeux, à la grand'messe, est le propre neveu de la princesse Mathilde, puisque son père, Jérôme-Napoléon, et la princesse Mathilde étaient frère et sœur par le père.

La famille Turnbull est en relations avec la famille Bonaparte de Baltimore, et je n'avais qu'un désir : sortir de l'église en même temps et lui parler, par l'intermédiaire de la jeune fille; mais mes plans ont été déjoués, Charles Bonaparte étant parti par une autre porte.

Il avait été invité, ainsi que sa femme, à une petite séance musicale donnée demain, ici; mais à cette saison, quand on ne s'y prend pas très tôt, personne n'est libre : ce qui a été le cas, à mon grand regret.

Pendant le déjeuner, j'exprimais donc ma décep-

tion de quitter Baltimore sans connaître les Bonaparte. M. Turnbull, avec une extrême gentillesse, proposa tout bas à sa femme d'aller leur faire une visite. Et nous voilà partis tous les trois, en *car;* car, le dimanche, ils ne veulent pas occuper leur cocher sans une nécessité absolue.

Au moment où nous descendions du *car*, devant la jolie maison des Bonaparte, aux fenêtres de laquelle pendent encore les couronnes d'immortelles rouges de Noël, ceux-ci rentraient en voiture d'une promenade.

Pas moyen de refuser leur porte, pas moyen de dire qu'ils ne sont pas à la maison. C'était ma chance, mais j'avoue que j'ai d'abord été très mal à mon aise; je me trouvais indiscrète et je sentais très bien que M. et Mme Ch.-J. Bonaparte eussent préféré ne recevoir personne en rentrant chez eux.

Les débuts de la visite ont donc été assez gênés de part et d'autre; mais, au bout de quelques minutes, tout était dissipé, et j'ai passé là une heure et demie absolument charmante.

Charles-Joseph Bonaparte est un homme d'une intelligence hors ligne; il tient de son grand-oncle.

Je l'avais entendu dire, non seulement à Baltimore, mais dans les États-Unis, et j'ai pu m'en rendre compte moi-même.

Il a aussi l'esprit caustique; il parle le français très lentement, comme quelqu'un qui n'en a pas l'habitude, mais très correctement.

Il n'a jamais été en France.

« Je n'ai pas le temps de m'absenter, m'a-t-il dit; je travaille. Quand je ne pourrai plus rien faire d'utile, quand je serai vieux, alors j'irai peut-être en France faire quelque chose d'intéressant. »

Charles-J. Bonaparte est, en effet, m'a dit le cardinal Gibbons, un grand citoyen et un grand catholique.

Avocat de profession, il s'intéresse vivement au mouvement de la réforme civique et politique du pays. Il a toute la confiance du président Roosevelt, dont il est l'ami, et qui l'a choisi pour s'occuper de différents procès actuels, d'abord contre les employés *supérieurs* de la poste qui se sont rendus coupables de vols sérieux, puis contre la commission indienne qui a aussi volé les Indiens en leur prenant leur terrain. Le Président a donné carte blanche à Charles-J. Bonaparte pour agir comme il lui plaira et se servir de qui il veut (1).

Quand nous avons été ensemble en véritable sympathie, Mme Bonaparte m'a proposé de me montrer la chambre *relique,* le sanctuaire où sont conservés tous les souvenirs de famille. C'était ce que je désirais le plus, car j'avais entendu parler de cette pièce. En y entrant, un cri d'admiration m'a échappé.

A la place d'honneur, le buste en marbre du premier consul, du général de l'armée d'Égypte, fait en

(1) Charles-Joseph Bonaparte est actuellement ministre de la marine à Washington.

plâtre par *Corbet*, l'an VIII, au Caire. L'original est à Versailles, et c'est Iselin qui l'a reproduit en marbre, en 1859. M. Charles-J. Bonaparte croit qu'il possède la seule reproduction en marbre.

Que c'est beau !

Il y a, je trouve, beaucoup de ressemblance avec le merveilleux portrait de David.

Mme Charles-J. Bonaparte m'a offert une photographie de ce buste qui n'en donne que très peu l'idée.

Un grand tableau représente, en pied, Jérôme-Napoléon Bonaparte en capitaine des carabiniers. C'est le propre frère de Charles-Joseph Bonaparte, et sa ressemblance, *en beau*, est si frappante qu'au premier moment, je l'ai pris pour l'empereur lui-même. Il a servi, en France, pendant le second Empire, de 1854 à 1871, et il est mort il y a dix ans. Sa veuve habite Washington et a deux enfants que leurs photographies me montrent très beaux. La fille est mariée à un Danois et le fils ne l'est pas encore. Lui seul pourrait faire souche de Bonaparte en Amérique, car son oncle, de Baltimore, n'a pas d'enfants, malheureusement.

Dans la chambre ronde aux souvenirs, il y a aussi les bustes en marbre, par Canova, de Charles Bonaparte et de sa femme, Madame Mère, donnés par Joseph Bonaparte, en 1829, en Amérique, à Mme Bonaparte, belle-fille de Mme Patterson. Son mari, le propre fils du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte,



Charles Joseph Bonaparte

ressemble d'une façon frappante, coiffure comprise, à Napoléon Ier. Ah ! ils ne peuvent pas renier leur race.

J'ai examiné aussi les miniatures de plusieurs membres de la famille, celle, entre autres, de la princesse Mathilde enfant, et quantité de reliques touchantes : des cheveux du petit roi de Rome, etc.

Il y a également les portraits de l'impératrice Eugénie et de Napoléon III.

M. Charles-Joseph Bonaparte m'a tout montré, tout expliqué, avec une bonne grâce charmante, en voyant combien j'étais intéressée. Il a bien voulu me donner sa photographie signée, qu'avec sa permission, je mets dans mon livre.

Cette visite m'a procuré un vrai plaisir.

— Je ne parle français qu'avec les mendiants, m'a dit M. Bonaparte.

En effet, son nom attire chez lui les pauvres français sans ressources, et je suis sûre qu'il doit souvent les aider, car il paraît aussi bon qu'il est intelligent.

Baltimore, lundi soir.

Matinée employée à visiter la ville, que je ne connaissais guère, avec un très aimable guide, M. Turnbull.

Nous nous rendons d'abord à l'Université où je suis reçue très cordialement par le président, M. Ira Remsen, qui met à ma disposition M. Ogden, lequel a étudié le français à Paris. Il me conduit partout

avec une bonne grâce parfaite et m'explique tout ce qui peut m'intéresser.

John Hopkins, mort il y a une trentaine d'années, a donné 15 millions de francs pour fonder cette Université qui porte son nom.

Et M. et Mme Turnbull, en souvenir d'un fils chéri, mort très jeune, ont fait à l'Université une donation pour avoir, chaque année, un nouveau conférencier, choisi parmi les plus célèbres et qui traite de la poésie. Il y a sept ans, c'était M. Brunetière qui avait su — fait unique pour un Français — attirer un auditoire s'élevant presque au nombre de mille personnes.

Cette fois-ci, on attend un Italien, le comte Angelo de Gubernatis, qui va parler, en français, de la poésie italienne à l'époque de la Renaissance.

Les femmes ne font pas de conférences dans les universités.

Ce John Hopkins a donné aussi 15 millions de francs pour fonder un hôpital, à Baltimore, qu'on dit être le plus moderne et le mieux soigné, sous tous les rapports, dans les États-Unis.

Ils ont, par exemple, essayé de faire varier la température, dans la même salle, d'un lit à l'autre, suivant les besoins du malade.

C'est incroyable les dons faits en Amérique pour des fondations de toutes sortes. Ceux de l'année dernière, paraît-il, se sont élevés à 60 millions de dollars (300 millions de francs).

Ils se créent *un passé* admirable, ayant pour base la philanthrophie et la charité. Ils ont la passion d'embellir la ville où ils sont nés, l'orgueil très légitime de la voir supérieure aux autres villes.

Chaque État peut créer ce qui lui convient.

Il y a quarante-sept États en Amérique, et chacun a ses lois propres, sa législation distincte pour les écoles, pour les mariages, pour tout.

Je me suis un peu fait expliquer tout cela aujourd'hui, car je suis une ignorante. J'y reviendrai, voulant m'instruire à fond.

J'ai visité aussi ce matin la tombe du poète *Edgar Poë*, qui a si mal usé d'un très beau talent.

Baltimore est une grande et riche ville de six cent mille habitants, dont cent mille sont nègres. Il y a de belles et larges rues avec de jolis petits parcs au milieu.

Beaucoup de fabriques et, par conséquent, beaucoup d'ouvriers qui sont à l'aise, car le salaire est élevé. Il existe un quartier, d'aspect gai, où toutes les maisons sont la propriété des ouvriers; ils ont des bibliothèques pour eux, des écoles, des collèges, des hôpitaux.

Un autre quartier, le plus riche, appartient aux juifs, et la rue qui renferme les plus belles maisons de Baltimore est appelée rue des Juifs; mais, à part de très rares exceptions, la société américaine ne les fréquente pas et ils ne se voient qu'entre eux.

J'ai visité aussi l'Institut *Peobody*, où se trouve le

Conservatoire et qui a une belle bibliothèque et une intéressante galerie des beaux-arts.

Baltimore possède la plus magnifique collection privée qui existe aux États-Unis. Elle appartient à M. Walters et on y trouve, entre autres, tous les grands maîtres de la peinture française moderne : Millet, Rousseau, Corot, Delacroix, Troyon, Delaroche, Gérome, Henner, Dupré, Bonnat, Rosa Bonheur, Meissonier, etc.

Cette galerie est ouverte au public, chaque hiver, de février à mai, pour une petite somme dont le total forme environ *quinze mille francs* que M. Walters distribue aux pauvres.

Pendant cette même époque, il reçoit, à certains jours, et gratuitement, les élèves des écoles.

Au moment où les Anglais bombardaient Baltimore, *Francis Scott Key* a composé l'hymne national qui s'appelle *The star spangled Banner*, « la Bannière étoilée. »

J'avais reçu un petit mot, hier, du cardinal Gibbons, me disant qu'il m'attendrait aujourd'hui vers midi, et, pour la première fois, je l'ai vu sans témoins. J'ai été enchantée de causer toute seule avec lui, de lui poser diverses questions que j'avais à cœur de résoudre, de lui demander son avis sur quelques personnalités du clergé américain. Me voilà maintenant admirablement renseignée et convaincue, une fois de plus, que ce surnom d'*américanisme* donné aux catholiques des États-Unis est bel

et bien du *vrai*, du *pur catholicisme romain*. Ceux qui le professent sont des apôtres pleins de zèle et qui font un bien immense adapté au pays qu'ils servent, qu'ils aiment, mais en ne reconnaissant tous qu'un Chef et qu'un Pasteur : celui que le cardinal Gibbons est allé élire à Rome au mois d'août dernier.

Je ne raconte pas le détail de cette conversation si intéressante; elle est d'ordre intime et m'a laissé la plus douce impression.

Après m'avoir bénie, le cardinal m'a dit cette phrase d'adieu qui m'est un précieux encouragement : « Vous pouvez faire beaucoup de bien indirectement. »

Que Dieu m'en accorde la grâce!

J'ai retrouvé Mme L. Turnbull près de la cathédrale et nous sommes allées ensemble visiter une *centenaire*, Mme Este, grand'tante de mes amis Barney de Washington. Son arrière-grand-père, le chevalier de Brie, était au service de l'Espagne pour la Louisiane, et son grand-père, M. Meuillan, au service de la France. Son père, M. Miller, a contribué au rachat de cette même Louisiane, découverte par des Français; sous Louis XIV.

Il était donc évident que la vieille dame parlait français et, en effet, elle n'a pas oublié notre langue.

Je l'ai trouvée assise à sa table, occupée à lire et en pleine possession de ses facultés.

Malheureusement, elle est très sourde, ce qui m'a

empêchée de causer avec elle autant qu'elle paraissait le vouloir.

On a fêté ses *cent ans*, il y a trois mois, et elle ne les paraît pas. Sa fille et sa petite-fille étaient là, et il y a aussi des arrière-petits-enfants.

Mme Este mène la vie de famille, mange à table et reste au salon le soir jusqu'à neuf heures; elle aime la société.

Cet après-midi, à cinq heures, une petite réunion intime et charmante a eu lieu au salon de musique de Mme L. Turnbull, où se trouvent les bustes de Mendelsshon, de Beethoven, de Wagner, etc., parés encore des petites couronnes de feuillage de Noël. Au-dessus de l'orgue, une peinture représentant les cinq enfants et, disséminés partout, des palmiers des azalées, des plantes de toutes sortes. Ce salon de musique est en même temps une serre délicieuse.

On voit, dans la pièce qui le précède un grand tableau symbolique que Mme L. Turnbull a commandé à un Italien de Florence, *Gotti*. Il contient, placés par groupes, les hommes de génie de toutes les époques et de tous les siècles. Ils sont échelonnés sur une montagne du haut de laquelle le Christ éclaire, de ses rayons, tous les personnages que sa divinité a inspirés.

C'est une jolie idée et elle est très bien rendue.

Dans la bibliothèque, au milieu de l'intimité de la famille, là où le portrait du cher petit ange envolé

est entouré de fleurs, se trouve aussi le buste d'un homme de génie appartenant à la ville de Baltimore, *Sidney Lanier*; du poète qui a dit : « Ce temps-ci a besoin de cœur. »

Il offre un contraste frappant avec Edgar Poë, l'autre poète du Maryland.

Sidney Lanier a été fidèle, dans une vie de souffrance et de misère, à l'idéal le plus pur. Il dort son dernier sommeil dans le caveau de famille de ses amis, M. et Mme L. Turnbull. Le poète, dont la vie a été un martyre, et l'enfant qui n'a eu, ici-bas, que l'existence des chérubins, sont l'un près de l'autre, et dans la tombe et dans cette pièce intime où la famille se tient de préférence.

Je reviens à la petite réunion musicale. M. Ogden, le professeur de français qui m'a fait visiter l'Université ce matin, est un excellent musicien. Il a accompagné, au piano et à l'orgue, M. Erwin Turnbull, qui joue du violon d'une façon charmante.

Une Française d'Aix-les-Bains, Mlle Bailleux, qui est professeur à Baltimore, a chanté aussi avec infiniment de goût.

Et maintenant, ce doux séjour, plein de paix, est fini. Je suis en marche sans pouvoir faire, nulle part, une halte prolongée au delà de ce que je me suis prescrit. Le temps me pousse et m'entraîne toujours plus loin.

Demain matin, à onze heures, je prends le train pour New-York.

New-York, hôtel *Martha-Washington*,
mercredi soir, 13 janvier 1904.

Me voici installée à l'hôtel, après avoir reçu la plus cordiale hospitalité partout pendant deux mois et demi.

Ç'a été bien charmant et fort agréable, et je ne m'attendais pas à un accueil aussi parfait.

J'ai pu voir ainsi, chez eux, ceux que je suis venue étudier; j'y ai été à merveille sous tous les rapports, mais la chère liberté est mon amie depuis si longtemps que je suis ravie de la retrouver et d'en jouir.

Je suis arrivée ici hier, à trois heures, et j'ai eu la grande chance d'obtenir une chambre dans cet hôtel extraordinaire qui est toujours plein. Il est vrai qu'on me l'avait retenue depuis huit jours.

L'hôtel *Martha-Washington* est nommé ainsi en souvenir de la femme du premier président des Etats-Unis et n'abrite que *des femmes*.

Les hommes n'ont accès que dans le hall et dans les salons du premier étage; l'entrée des chambres leur est interdite. C'est la règle générale, qui peut subir des exceptions suivant les différents cas.

Martha-Washington n'existe que depuis le mois de mars dernier. Il y a des années qu'on cherchait à réunir des capitaux pour fonder un hôtel offrant *aux travailleuses* tout le confort et toute l'indépendance



HOTEL MARTHA WASHINGTON

que les maisons garnies ne leur donnent pas, tout en prenant souvent très cher. La guerre entre l'Amérique et l'Espagne a retardé cette fondation qui est admirable.

D'abord, c'est un très bel hôtel comme apparence. Il y a douze étages; l'entrée a un long et large corridor garni de plantes et de divans, puis une belle et vaste salle à manger et un grand hall rempli de fauteuils.

On trouve, au rez-de-chaussée, un service de téléphone très bien organisé, une fleuriste, une modiste, une couturière, un magasin de livres et de journaux, un pharmacien; enfin, tout ce qu'il est possible de désirer pour l'utile et l'agréable.

Il doit y avoir *six cents chambres*, je ne sais pas au juste, et cent vingt-cinq seulement sont réservées aux passagères. Les autres sont prises par des professeurs de musique, de dessin, de français, de petites rentières, etc., qui ont leur chambre au mois pour un prix variant de 12 à 20 dollars, ce qui est excessivement bon marché pour New-York.

Au premier étage, il y a la salle à manger des pensionnaires de l'hôtel qui ont trois repas par jour pour 30 francs par semaine; et c'est aussi presque pour rien, étant donné les prix exorbitants de toutes choses à New-York.

Nous autres passantes, nous payons plus cher; nos chambres varient entre 5 et 25 francs. J'en ai une de 7 fr. 50. Pour 25 francs, on a une chambre,

un salon, une salle de bains, et nous ne pouvons prendre nos repas que dans la grande salle du bas où c'est plus cher. A chaque étage, il y a plusieurs salles de bains, j'en ai une tout près de ma chambre, et je puis prendre mon bain, chaque jour, sans que le prix de mon logement soit augmenté. Le service, le bain, l'électricité, tout est compris dans mes 7 fr. 50. J'ai aussi de l'eau chaude, jour et nuit, à ma disposition.

Le soir, de six à neuf heures, la musique joue au restaurant, et rien n'est plus curieux que le hall à ce moment-là.

Les pensionnaires de l'hôtel sortent de chez elles, attirées par les premiers accords, comme les lézards le sont par le soleil.

En effet, tous les sièges sont occupés par différents types féminins bien amusants à observer.

Un monsieur, qui est venu me voir hier au soir, à huit heures, m'a dit : « Je suis Américain, j'ai plus de cinquante ans; jamais encore je n'ai rien vu de pareil. »

Les corridors de chaque étage sont vastes et entièrement recouverts de moelleux tapis rouges.

Tout est neuf et entretenu avec la plus grande propreté. Mais, si le service est bien fait, *on ne vous cire pas vos chaussures* ; et ceci est commun, paraît-il, à beaucoup d'hôtels d'Amérique.

J'ai vainement mis mes bottines à la porte hier au soir, je les ai retrouvées ce matin dans le même état.

Mais j'ai appris qu'il y a un cireur, en bas, dans un coin du hall.

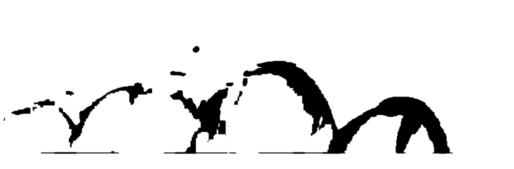
On peut s'abonner et, pour 50 sous, il vous nettoie vos chaussures six fois, ou bien c'est dix sous chaque fois.

Hier, j'étais logée au onzième étage : une jolie chambre ; mon lit arrangé en divan pour la journée, ce qui faisait comme un salon ; mais dans cette pièce passe le tuyau du calorifère, et j'ai eu toute la nuit une chaleur atroce, insoutenable. J'ai dû avoir ma fenêtre ouverte, et, cette chaleur, rien ne peut l'amoindrir. C'est bon pour les gens frileux, mais j'y aurais certainement attrapé du mal. J'ai demandé, ce matin, s'il n'y avait pas moyen de changer.

Heureusement, il venait d'y avoir une chambre de libre au cinquième étage ; je l'ai visitée. Tous les meubles étaient sortis dans le corridor ; on la faisait à fond. C'est l'usage, chaque semaine, paraît-il.

Dès qu'elle a été prête, on m'a déménagée. Je n'ai plus que mon calorifère que je puis ouvrir ou fermer à volonté et je me sens tout à fait bien. C'est le même prix qu'au onzième, et pourtant ma chambre est plus grande et elle est même très grande.

Un tapis recouvre presque entièrement le parquet ; j'ai mon lit, une commode surmontée d'une glace, une armoire à robe, (trop petite, c'est le seul défaut), une toilette, une table où j'écris, une petite étagère pendue au mur pour mettre tous mes livres, un



ressemble d'une façon frappante, coiffure comprise, à Napoléon Ier. Ah! ils ne peuvent pas renier leur race.

J'ai examiné aussi les miniatures de plusieurs membres de la famille, celle, entre autres, de la princesse Mathilde enfant, et quantité de reliques touchantes : des cheveux du petit roi de Rome, etc.

Il y a également les portraits de l'impératrice Eugénie et de Napoléon III.

M. Charles-Joseph Bonaparte m'a tout montré, tout expliqué, avec une bonne grâce charmante, en voyant combien j'étais intéressée. Il a bien voulu me donner sa photographie signée, qu'avec sa permission, je mets dans mon livre.

Cette visite m'a procuré un vrai plaisir.

— Je ne parle français qu'avec les mendiants, m'a dit M. Bonaparte.

En effet, son nom attire chez lui les pauvres français sans ressources, et je suis sûre qu'il doit souvent les aider, car il paraît aussi bon qu'il est intelligent.

Baltimore, lundi soir.

Matinée employée à visiter la ville, que je ne connaissais guère, avec un très aimable guide, M. Turnbull.

Nous nous rendons d'abord à l'Université où je suis reçue très cordialement par le président, M. Ira Remsen, qui met à ma disposition M. Ogden, lequel a étudié le français à Paris. Il me conduit partout

mères. Comme c'est faux et comme j'ai besoin de le dire! Ceux-là ne sont pas venus aux États-Unis ou n'ont pas vécu dans l'intérieur des familles et dans leur intimité, comme je viens de le faire.

J'ai vu beaucoup de mères depuis trois mois, et toutes, sans exception, adorent leurs enfants; mais elles savent les élever avec abnégation, dans la liberté, sous la responsabilité de leurs actes, pour en faire des êtres virils, des êtres de devoir ayant une individualité, une volonté; et, si elles les éloignent d'elles, c'est pour leur bien.

Sans doute, il y a des femmes pour qui la maternité est un poids, des mondaines qui rejettent toutes les charges de la vie pour ne s'occuper que de ce qui brille et de ce qui est futile; mais ces femmes-là ne sont pas une spécialité du nouveau monde. On les trouve, hélas! dans tous les pays de notre vieille Europe, et elles existaient bien avant la découverte de l'Amérique.

J'ai eu une très grande jouissance musicale aujourd'hui, et vous savez combien je les apprécie!

Le second fils de Mme *Turnbull*, qui est à l'Université de Columbia, à New-York, m'a proposé de me conduire à une église protestante presbytérienne *(brikchurch)*, où j'entendrais un organiste extraordinaire.

J'ai accepté avec empressement. C'est une église dont la clientèle est très riche; je l'ai vu par les plateaux de la quête, tout remplis de dollars.

Beaucoup d'hommes, beaucoup de jeunes gens, beaucoup de recueillement dans cette jolie église où il y a d'anciens vitraux et de belles mosaïques.

L'orgue m'a émerveillée, en effet, ainsi que le chant des chœurs.

J'ai appris ensuite, par Bayard Turnbull, que l'organiste, M. Archer Gibson, donne chaque semaine, aux chanteurs, des leçons gratuites d'harmonie, pour leur inculquer l'amour de l'art.

Après l'office, je suis montée à l'orgue. M. Archer Gibson était averti de ma venue; il nous attendait et m'a montré tout le mécanisme de son bel instrument. Il est de Baltimore et ami de la famille Turnbull.

Quand tout le monde a été sorti et l'église fermée à clef, il s'est mis à l'orgue et a joué pour moi, pendant une heure environ, du *Vidor* surtout.

Il aime extrêmement Vidor; il le compte comme le plus grand organiste du monde entier. Il l'a vu à Paris et il a rendu merveilleusement la dernière symphonie romane de Vidor. Il s'électrisait en jouant; sa physionomie exprimait le ravissement et il me disait, avec enthousiasme, aux plus beaux passages : « C'est Vidor, n'est-ce pas? »

Oh! quelle heure divine j'ai passée à l'écouter dans cette église solitaire, dépensant tout son talent, toute son âme pour me faire entendre les belles compositions de mon compatriote!

Il m'a joué aussi de ses œuvres. Il n'a que vingt-

huit ans. Quel artiste! quel avenir! et quelle modestie aussi, car il est charmant de simplicité et a une femme très sympathique.

Ce soir, j'ai retrouvé également avec plaisir la célèbre cantatrice Sembrich, que j'ai beaucoup applaudie à l'Opéra-Italien, à Saint-Pétersbourg.

Ma vie d'hôtel est exquise et je me repose un peu des fatigues de ces derniers mois. Je m'accorde des heures de liberté et de solitude qui me permettent de travailler tranquillement et qu'on ne va peut-être pas me laisser longtemps.

Le dimanche matin, les rues de New-York sont complètement désertes et silencieuses; on se croirait à la campagne. Et, en me rendant à la messe, je chantais des cantiques, comme si j'avais été au fond d'un bois. Je n'ai pas rencontré une âme.

Samedi, 23 janvier 1904.

Elles ont été de courte durée, ma tranquillité et ma solitude! Je n'ai pu écrire cette semaine et j'ai, sur ma table, environ quarante lettres à répondre.

En plus, il faut que je compose une conférence sur la Russie qu'on me demande dans un salon. J'ai posé comme condition qu'il n'y aurait pas un seul journaliste. J'aurais trop de chagrin si l'on dénaturait un mot ou une phrase sur ce pays que j'aime et duquel je n'ai que du bien à dire.

Mes conférences dans les salons marchent très

bien. Ma chambre est toute fleurie : des violettes, des roses, du lilas. On me gâte.

J'ai déjeuné mercredi chez une Mme *R. Abbé* qui a créé une œuvre splendide pour donner aux enfants des émigrants et des Américains l'amour de leur ville, de New-York.

Je l'ai priée de m'expliquer, en détail, cette organisation si patriotique et je ne puis mieux la faire connaître qu'en traduisant le discours que Mme Robert Abbé a fait elle-même au collège des professeurs, à l'Université Colombia.

« En vous parlant, dit-elle, du Club de l'Histoire de la cité, je dois peut-être commencer par vous dire que le club est, en quelque sorte, la réalisation d'un rêve. Pendant longtemps, je me suis demandé ce que je pouvais faire pour rendre les citoyens meilleurs. J'avais pensé que, sans bons citoyens, un bon gouvernement est impossible.

« Comment obtenir de bons citoyens ? Telle était la question que je me posais et qui m'absorbait. L'idée m'est venue que le moyen le plus simple et le plus logique était d'enseigner aux enfants l'histoire de la ville qu'ils habitent. Nous ne sommes ni un club de réformes, ni une organisation de charité, ni une société d'archéologie : notre travail n'a pas d'autre but que l'éducation.

« Nous essayons d'influencer l'enfant et individuellement et dans ses relations sociales ; nous avons, comme base, ce fait que le savoir crée l'intérêt et que

la connaissance de ce qui a été bon dans la ville d'hier inspire de l'amour, du dévouement pour la ville d'aujourd'hui.

« En étudiant la ville, nous commençons par la maison où le hasard a placé l'enfant. La relation de la maison à la rue, de la rue au quartier, du quartier à la ville, de la ville à l'État, de l'État à la nation est ainsi indiquée. On montre à l'enfant comment l'histoire locale se rattache à l'histoire nationale. L'enseignement se fait dans des classes qui sont organisées comme des clubs se gouvernant eux-mêmes.

« On donne aux enfants des cahiers dans lesquels ils collent des gravures dont le sujet est historique, et ils écrivent, en dessous, la description de la gravure. Quelques-uns de ces cahiers sont très curieux et remarquablement intéressants. Les enfants eux-mêmes collectionnent beaucoup de choses originales, et on les encourage à faire des esquisses et des cartes géographiques. Nous avons quelques cartes merveilleuses faites par des enfants.

« Nous essayons, par toutes les manières possibles, d'intéresser l'enfant à sa ville et de lui faire comprendre la responsabilité qu'il a à son égard; nous offrons des prix pour le meilleur devoir historique et pour la meilleure chanson sur New-York.

« Les classes s'assemblent dans des réunions de quartier où les élèves lisent les compositions et donnent quelquefois des représentations théâtrales. Ces rencontres sont parfois des plus curieuses.

« Nous faisons faire aussi, aux enfants, des excursions dans les endroits qui offrent un intérêt historique; une fois par an, on leur donne un festival.

« La saison du club finit par une exposition du travail de toutes les classes pendant l'année.

« Nous avons des classes dans toutes les parties de la ville. Il y en a dans les églises, dans les *settlement*, dans les missions, dans l'île de Randall... au Wark-House (où l'on fait travailler les gens qui n'ont pas d'ouvrage et ceux qui mendient), dans les *Home-far-boys* et dans les clubs de femmes. Il y en a aussi dans les maisons des enfants infirmes, dans la prison le *Tombs*, les écoles de vagabonds, l'école industrielle, dans quelques écoles publiques et au Collège normal.

« Quelques-uns des professeurs qui enseignent aujourd'hui ont reçu leur instruction dans le club même de l'Histoire de la cité, et — en enseignant — ils repassent le propre cours qu'ils ont fait.

« Nos gravures historiques sont maintenant en vente et on les achète dans les écoles publiques. Chaque enfant donne *un sou* à chaque leçon qu'il reçoit et il y en a *quinze cents*. Ces sous sont recueillis pour graver, sur une plaque de bronze, l'histoire du petit garçon *Andrew Mac Gowen* qui a sauvé l'armée de Washington en conduisant les Anglais du côté opposé où était le général américain qui, pendant ce temps, a pu se sauver.

« On enseigne aussi l'histoire locale dans les écoles

de grammaire ; nous pensons que c'est parce que le public s'intéresse maintenant davantage aux choses historiques.

« Les gardiens des bibliothèques disent tous qu'on demande beaucoup plus qu'autrefois de volumes sur New-York et son histoire.

« Quand nous avons commencé, il n'existait presque rien pour les professeurs ; il a fallu faire imprimer des histoires sommaires et des petits livrets d'excursions. Nous les avons appelés les papiers de la *Demi-Lune* (bateau dans lequel est venu Henri *Hudson* qui a découvert la rivière qui porte son nom).

« Nous possédons plusieurs centaines d'images pour la lanterne magique. Nos conférences avec cette lanterne sont un de nos succès les plus sérieux, et elles sont souvent demandées par des sociétés étrangères.

« Les journaux donnent aussi, maintenant, dans leurs colonnes, beaucoup plus de place pour les choses historiques. »

Mme Robert Abbé a eu l'amabilité de m'offrir la collection des gravures anciennes montrant le New-York d'antan (le *New-Amsterdam*), avec son mur hollandais pour le préserver « des loups, des Indiens et des Anglais ».

Les maisons hollandaises primitives, les hommes dont l'activité et le génie ont contribué à l'embellissement et à la gloire de la ville, les fêtes populaires,

tout se trouve dans ce recueil intéressant et qui doit saisir fortement l'imagination d'un enfant.

J'ai aussi le jeu de cartes questionnaires sur les événements qui se sont passés dans la cité, et les romances faites par les enfants sur New-York et mises en musique, et les récits imprimés des excursions annuelles du club, et tout ce qui se rapporte à cette ingénieuse fondation.

J'emporte en France tous ces précieux documents et je les ferai admirer par ceux qui comprennent le dévouement et l'action.

Ils verront comment on forme des citoyens.

Cette œuvre, fondée en 1896, a maintenant de nombreux membres à son comité et fonctionne régulièrement.

La première conférence du club historique de la cité a été faite par Théodore Roosevelt, le Président actuel des États-Unis, qui est d'origine hollandaise. Il était alors chef de la police à New-York.

Cette année, on a célébré le deux cent cinquantième anniversaire de la fondation de New-York. A cette occasion, on a donné — à l'hôtel de ville — à Mme Robert Abbé une décoration qu'aucune autre femme ne possède aux États-Unis : une médaille d'or représentant, d'un côté, l'hôtel de ville et, de l'autre, les armes de la ville de New-York.

Mme Robert Abbé est aussi devenue membre du comité du maire, qui lui a adressé les remerciements que voici :

« 11 juin 1903.

« CHÈRE MADAME ABBÉ,

« Je profite de la première occasion qui m'est offerte pour vous remercier, comme fondatrice du club de la Cité historique, de la très grande aide qu'ont reçue de vous les autorités de New-York. Pendant la célébration du deux cent cinquantième anniversaire du gouvernement de la ville, les gravures que vous avez mises à la disposition du comité et les conférences expérimentées que vous avez fournies pour l'instruction du peuple, dans l'histoire de New-York, sont d'une valeur inappréciable.

« Je dois le reconnaître : sans ce travail que le club de la Cité historique a tranquillement fait depuis quelques années, la célébration que nous venons d'avoir n'aurait pas eu le même éclat et n'aurait peut-être pas été possible.

« J'espère que ce club continuera à faire énergiquement son œuvre inspiratrice pour l'éducation. Je vous félicite de tout mon cœur pour les résultats que vous avez obtenus.

« SETH LOW,
Maire ».

Voilà comment on sait, en Amérique, récompenser et encourager les initiatives privées.

J'ai fait beaucoup de connaissances charmantes

cette semaine et je ne prévois plus du tout quand je m'en irai. Après Boston où je vais au commencement de février, il faudra que je revienne à New-York au moins pour trois semaines.

On m'écrit aussi très aimablement du Canada, pour me dire qu'on m'y attend et que j'y serai reçue chaleureusement. Deux lettres de Montréal, adressées à l'Alliance française de Boston et à Chicago, ont fini par me rejoindre.

Je suis certainement en Amérique jusqu'à la fin d'avril à peu près, et je n'ai pas de motif de me presser, puisqu'il n'y a plus possibilité, pour moi, d'aller en Russie cet hiver.

Par conséquent, écrivez-moi tous directement :

« Hôtel *Martha-Washington*, 26 East, 29 Street, New-York. »

Je vais, tout à l'heure, avec un monsieur qui les connaît très bien, visiter les quartiers excentriques où sont les juifs, les Italiens, les Allemands, les Chinois. Il paraît que c'est très curieux.

J'ai une conférence après-demain à Philadelphie, mais je rentrerai ici dans la nuit. J'ai trop besoin d'être à New-York en ce moment. Je m'y débrouille très bien. Je vous adresse un article paru sur moi, un journal de New-York ; faites-le traduire par Mme Lambert, à qui j'envoie toutes mes amitiés.

J'ai fait une conférence à l'Alliance française de Ney-York mercredi dernier.

New-York, le 23 janvier au soir.

Je recommence ma causerie dès ce soir pour ne rien oublier. Je reviens de visiter le quartier excentrique de New-York, guidée par un homme charmant, intelligent, expérimenté : M. Bénisse, un ami de Mme Bentzon.

Il connaît tout en perfection et il a pu m'expliquer ce que je désirais savoir.

Il n'existe nulle part ce qu'on trouve à New-York, c'est-à-dire une ville allemande, une ville juive et des quartiers hongrois, chinois et italiens.

J'ai marché plus de deux heures à travers cette population si différente et, naturellement, je suis loin d'avoir tout vu; il faudra retourner.

Nous avons commencé par les Allemands. Il y en a cinq cent mille à New-York, ce qui ne doit pas être très agréable à l'empereur Guillaume. Ils ont absolument leur vie propre, comme s'ils étaient en Allemagne. Tous les magasins ont des enseignes allemandes; ils ont leurs théâtres, leurs journaux, leurs églises. Beaucoup sont catholiques, et ils ont environ douze églises catholiques, dont une vaste et très belle, desservie par des rédemptoristes, a été bâtie avec l'obole des pauvres.

Quantité ont leurs petites maisons à eux et ils paraissent très heureux. On ne croise pas un Américain dans cette immense fourmilière. Les enfants

parlent anglais parce qu'ils sont nés ici et l'apprennent dans leurs écoles, mais les hommes parlent tous allemand. Quand ils émigrent et s'installent au milieu des leurs, ils gardent les habitudes de leur pays. La première génération d'enfants se marie entre eux; puis ensuite ils fusionnent et deviennent citoyens américains, pouvant occuper les premières charges du pays. Il faut sept ans pour les nationaliser.

Les Hongrois sont un peu mêlés aux Allemands, tout en ayant aussi journaux et enseignes de magasins dans leur langue.

Pas un juif n'est admis dans ce quartier; s'il en vient, les habitants de la maison déménagent aussitôt, ce qui a été jusqu'à amener des déplacements complets de quartier.

Une synagogue nous annonce que nous entrons dans la ville israélite. C'est la fin du jour du sabbat et la foule sort du temple. Ce qu'il y a d'enfants dans les rues est incroyable! Ah! la fin du monde n'est pas près de venir! Chose remarquable, ils sont tous propres et je le fais observer à mon aimable guide. On voit que l'eau ne manque pas en Amérique et qu'elle n'est pas chère. Et puis, paraît-il, quand un enfant se présente à l'école sans être propre, on le renvoie chez lui faire sa toilette.

Je passe devant plusieurs synagogues; j'achète le *Daily Juif Herald*, écrit en patois hébraïque, et je ne me lasse pas de regarder tout ce monde qui est

sur la porte à cette heure du soir et qui mord dans des pommes ou mange, en causant, des oranges et des mandarines. Les magasins de fruits sont excessivement nombreux, et les fruits pas chers, puisque chacun s'en régale.

Outre les magasins, il y a quantité de petites charrettes à bras pleines de fruits. On m'a raconté que les Italiens traînaient d'abord les petites charrettes, mais ils ont progressé. Les magasins leur appartiennent et ce sont les Grecs qui les remplacent pour ces boutiques ambulantes.

Ce qui m'a stupéfiée, c'est de trouver, au beau milieu de la ville juive, un couvent de capucins ayant une grande église. Nous y entrons. Elle est très bien entretenue, mais je me demande d'où viennent les catholiques qui la fréquentent. Le motif de ceci, c'est que les juifs ne sont établis là que depuis dix ou quinze ans et que les capucins y sont depuis beaucoup plus longtemps.

Les quartiers de New-York se déplacent beaucoup et assez vite.

Les juifs ont aussi leur théâtre dans un grand bâtiment construit par les riches Israélites de New-York et de Londres, au-dessus duquel il y a écrit : « Alliance de l'Éducation. » On donne là, également, des cours gratuits, des conférences, des classes du soir ; enfin, rien n'est négligé pour l'éducation et l'instruction de ce peuple composé surtout de Russes, de Polonais et de Roumains.

Eux aussi paraissent heureux. Ils vivent sous des lois faciles, on les laisse en paix, et la misère — s'il y en a, et il doit y en avoir, comme partout — ne s'aperçoit pas. Je me croyais en Orient au milieu d'eux. Il y a six cent mille juifs à New-York.

Le quartier chinois est un peu séparé et il est loin d'être aussi peuplé. Il faut traverser, pour l'atteindre, un grand square construit depuis peu pour donner de l'air et de l'espace à ces quartiers.

Il n'y a que quelques milliers de Chinois à New-York, mais on peut se croire à Pékin. Enseignes chinoises et vente de bibelots chinois dans beaucoup de magasins. Quelques Chinois ont leur costume national; les autres sont habillés comme nous, mais leur physionomie les révèle.

Les Italiens touchent au quartier chinois et fusionnent volontiers avec eux, mais je n'ai pas eu le temps d'aller plus loin.

Les Chinois ne sont pas en grand nombre parce que, dès qu'ils ont amassé un petit pécule, ils retournent chez eux; et beaucoup d'Italiens font la même chose.

J'avoue que je ne m'aventurerais pas seule dans ces quartiers extraordinaires.

Je suis rentrée un peu moulue, mais je trouvais tout si curieux que, s'il n'avait pas été l'heure du dîner, j'aurais volontiers prolongé ma promenade.

son mari, puisque aux déjeuners les hommes ne sont jamais là.

Après dîner, nous sommes parties toutes les deux à l'*Acorn-club* où devait avoir lieu, à huit heures et demie, la conférence.

Je voulais la faire vite et reprendre le train de dix heures pour New-York. Quand je l'ai annoncé, on m'a répondu que c'était impossible; qu'après la conférence il y avait réception et que je ne pouvais pas me dérober, d'autant moins qu'il y avait beaucoup de monde.

Alors, j'ai reculé mon départ jusqu'à minuit, étant absolument obligée d'être à New-York ce matin, pour des rendez-vous pris.

Je me suis donc prêtée de bonne grâce aux deux cents personnes à qui il a plu de me faire des compliments en prenant du thé ou des glaces, et j'ai pris le train de minuit. Impossible de venir de Philadelphie à New-York sans passer l'eau, mais le bateau que je prends habituellement ne va pas la nuit et j'ai dû monter sur un autre qui m'a mise à Cortland-Street, tout au bas de New-York, à quatre heures du matin, dans un quartier complètement inconnu. Pas de voitures à la gare.

Me voilà donc dans la rue, mon petit pupitre à conférences sous le bras et me demandant ce que j'allais devenir.

Oh! ne croyez pas que je me sois inquiétée ou que j'aie eu peur un instant!

Je riais, et je me suis mise à marcher bravement tout droit.

New-York a ceci d'admirable : rues et avenues sont d'une régularité parfaite. Après dix minutes, au moins, de cette promenade nocturne, je croise un monsieur qui, me voyant le nez en l'air pour regarder les réverbères sur lesquels les numéros des rues et des avenues sont écrits, me demande *où je vais*. Je l'ai prié de me dire *où j'étais*, et, quand il m'a eu nommé la 6[e] avenue, je me suis sentie sauvée.

Les *cars* marchent toute la nuit. J'ai attendu celui qui allait jusqu'à ma rue, et, pour rentrer à l'hôtel, toujours ouvert, je n'ai plus eu qu'environ cinq minutes de marche. J'avoue que je me suis retrouvée dans ma chambre avec un réel plaisir.

Je ne recommencerai pas pareille équipée.

Et, pendant que le *car* me ramenait à domicile, il y est monté — avec beaucoup de peine — une petite vieille de soixante-quinze à quatre-vingts ans, n'ayant à la main qu'un parapluie.

Elle m'intriguait avec son air doux et tranquille. D'où pouvait-elle venir, et où allait-elle, toute seule, à pareille heure, la pauvre femme?

J'ai déjeuné chez Mme Henry Murray et j'ai fait des visites par le plus horrible temps du monde. La connaissance d'une femme artiste et intelligente, *Mme Thursby*, qui a fondé le Conservatoire de musique de New-York, m'a été très agréable.

Elle a beaucoup connu, en France, la femme de

Jules Lacroix, belle-sœur de Balzac, et va me montrer des autographes précieux.

Elle veut une conférence dans son salon, ainsi que Mme H. Murray, Mme Robert Abbé et plusieurs autres.

Je ne pourrai pas aller au Canada avant la mi-carême.

Mercredi 28.

Déjeuner très gai au café Martin avec James Hegerman, mon ami de Pétersbourg, et un jeune ménage américain très sympathique.

A quatre heures, rendez-vous des plus intéressants avec *Mgr Ireland*, archevêque de Saint-Paul, et qui compte, en Amérique, de nombreux amis et de nombreux ennemis. Il y a deux courants très marqués à son égard.

Je désirais énormément le connaître, mes amis de France m'ayant bien recommandé de ne pas quitter l'Amérique sans approcher une des célébrités de l'épiscopat catholique.

Le cardinal Gibbons m'avait annoncé que Mgr Ireland devait passer prochainement à New-York. Alors, je lui ai écrit et il m'a répondu en me donnant rendez-vous aujourd'hui.

C'est un homme de soixante ans environ, qui a toute la chaleur, toute l'ardeur d'âme d'un Méridional.

Au bout de cinq minutes, nous sommes en conversation intime et animée.

Mgr Ireland a aimé le Père Didon, il a le culte du cardinal Rampolla, et nous avons parlé plus d'une heure sans nous arrêter un instant.

On m'avait dit qu'il n'aimait pas notre pays, confondant le mot *pays* avec le mot *gouvernement*, ce qui, certes, fait deux.

Je lui ai demandé très simplement si c'était vrai.

« J'aime éperdument la France, » m'a-t-il répondu. Et comme il voit clair sur la situation actuelle! J'aurais voulu noter plusieurs de ses phrases si justes et si éloquentes en même temps que poétiques.

De chez Mgr Ireland, je me suis rendue chez Mme Johnson, où j'ai été grondée parce que j'arrivais en retard. Elle avait fait venir plusieurs personnes pour me les faire connaître et j'en ai manqué quelques-unes. Hélas! je ne puis pas être partout à la fois.

J'ai dîné dans cette aimable famille et je dors en écrivant. Heureusement que mes nuits sont excellentes.

Jeudi soir.

C'est honteux, mais j'ai joué au bridge dans l'après-midi, moi qui blâme tant celles des Américaines qui le font sans cesse.

J'ai gagné.

Nous avons commencé d'abord par un déjeuner de quatre femmes chez Mme Hodgès.

C'est la première fois que je joue à New-York et ça m'a reposée.

Nous recommençons samedi chez une des quatre, Mme H. Murray, et il y aura un prix.

De là, je me suis rendue au Sacré-Cœur où j'ai eu la joie d'apprendre que j'y vais faire une conférence au commencement du carême, à la date que je fixerai.

Et je n'ai eu que le temps de dîner au galop. J'avais reçu un billet pour entendre un concert à cette église presbytérienne, à *Brick Church*, où il y a l'organiste si remarquable, M. Gibson, dont je vous ai déjà parlé.

Oh! les deux heures délicieuses que je viens de passer, toute seule, dans un coin! J'avais deux billets, mais j'ai préféré la solitude.

C'est ça qui fait du bien et qui repose plus que le bridge ou n'importe quelle distraction!

Ils ont joué et chanté, avec orgue et harpe, des vieilles mélodies de Noël, et j'aurais voulu retenir l'air de chacune.

C'est exquis et je fredonne tout ce dont je me souviens.

Vendredi.

Conférence ce matin, à neuf heures et demie, dans un des plus riches pensionnats de New-York, chez

miss Spence. J'avais une centaine de jeunes filles, de seize à dix-huit ans; elles ont bien écouté et j'ai vu — à leurs yeux — qu'elles avaient bien compris. J'en fais une autre lundi soir.

J'ai pu écrire beaucoup de lettres aujourd'hui pour le bateau de demain: c'est une bonne aubaine. Je ne suis pas sortie cet après-midi et j'ai reçu; maintenant il faut m'habiller pour aller dîner en ville.

Samedi soir.

J'ai reçu le prix de bridge sans l'avoir absolument gagné. C'est la maîtresse de maison qui a eu le plus de points, et, comme c'est elle qui offrait le prix et que nous avons joué ensemble la dernière partie, elle a voulu que je l'emporte : une jolie boîte à bijoux.

Comme l'autre jour, nous avons d'abord déjeuné à nous quatre. Nous recommencerons chez Mme Charles Morgan, à mon retour de Boston.

Avant le déjeuner, j'ai fait la connaissance d'une Américaine charmante, catholique et qui parle français comme une Parisienne, Mme Chauler. C'est le couvent du Sacré-Cœur qui nous a mises en rapports; elle a habité Rome plusieurs hivers et nous avons des connaissances communes, même parmi les Russes.

Je déjeunerai chez Mme Chauler à mon retour de Boston et elle m'offre de me prêter des *Revues;* ce

dont je me réjouis, car je ne lis plus rien du tout et j'espère, en revenant ici, trouver un peu de temps pour le faire.

J'ai vu avec plaisir, ce soir, Emma Calvé, que j'ai connue autrefois à Pétersbourg.

Elle débute après-demain dans *Carmen*, le soir de mon départ. Il n'y a plus un seul billet et je connais bien des personnes qui sont désolées de n'en pas avoir.

Ce matin, aussi accompagnée d'un Américain catholique, je suis allée chez les *paulistes* et j'ai parlé longuement avec l'un d'eux — papier et crayon en main — dans son cabinet d'éditeur, à l'imprimerie.

Le Père *John Barke* est jeune, intelligent, et il m'a donné tous les renseignements que je désirais.

Quand je suis arrivée, il causait avec un jeune homme qui veut être ministre protestant et qui a des doutes.

Il m'a appris qu'à New-York, il y a *deux cent quatre-vingts* églises catholiques et plus d'un million de fidèles, presque *dix-huit cent mille*, en comptant le faubourg de Brooklyn.

Un cinquième seulement de la population, à New-York, est américaine.

Les habitants des États-Unis sont divisés, au point de vue religieux, en trois catégories. La moitié, environ, ne pratique pas, sans être hostile à la religion, et l'autre moitié se partage en deux sections presque semblables, l'une composée de catholiques

et l'autre formée de protestants; mais ces derniers sont divisés en plusieurs branches dont on me cite quatre principales : les méthodistes, les baptistes, les presbytériens et les épiscopaux.

Trois causes contribuent à l'accroissement du catholicisme : la principale est l'émigration qui amène chaque année, aux États-Unis, quelques centaines de mille âmes de notre religion. Les prêtres sont maintenant en nombre suffisant pour les entretenir et les fortifier dans leurs croyances.

Il y a, deuxièmement, les naissances qui sont assez importantes.

Et, enfin, on peut compter aussi les conversions, dont le chiffre — sans être très élevé — suit une marche régulière et plutôt croissante.

Il faut avouer pourtant qu'il y a des défections et que des catholiques passent au protestantisme, mais beaucoup moins depuis que le nombre des missionnaires s'est accru.

Les paulistes viennent de recevoir soixante et une abjurations pendant ces deux dernières semaines.

Cet ordre, essentiellement américain, a eu pour fondateurs des religieux rédemptoristes qui se sont séparés de leurs frères parce qu'ils ne pouvaient faire que des conférences en allemand. Le Père Isaac Hecker, un converti, était à leur tête. Ils ont eu la permission d'en appeler au pape *Pie IX*, qui leur a non seulement permis de quitter les rédemptoristes, mais les a autorisés à fonder un autre ordre, sous le

nom de *paulistes*, ou de missionnaires pour non-catholiques.

Cette œuvre, très importante, consiste en des conférences spécialement adressées aux incroyants ou aux protestants, et qui traitent du dogme et de l'histoire de l'Église. De petites brochures sont distribuées aux assistants; chacun a le droit d'écrire ses objections et il y est répondu en toute loyauté.

La paroisse de Saint-Paul se compose de treize mille catholiques, tous pratiquants. Chaque Père a son quartier et son travail distincts.

Ce sont les *paulistes* qui ont introduit la coutume, dans le pays, de ne prêcher, à la messe, le dimanche, que pendant *cinq minutes;* et cette coutume s'est répandue presque partout.

Ils ont la plus grande école du dimanche de toute la ville de New-York, — des enfants de six à dix-sept ans, — environ *dix-huit cents*, garçons et filles.

Ils ont aussi toutes les écoles, toutes les sociétés, toutes les associations possibles : des clubs de jeunes gens, de jeunes filles. L'activité est prodigieuse, comme partout, du reste, en Amérique, quand il s'agit de faire le bien, sous n'importe quelle bannière.

Les paulistes, tout en ayant cinq ans et demi de noviciat, ne sont pas des religieux proprement dits, car ils ne prononcent pas de vœux.

Ils ont cinq maisons et, à part deux Pères anglais

et trois pères irlandais, tous sont des Américains convertis.

Lundi soir, 10 heures et demie.

Je viens expédier ces lignes avant de me mettre en route pour Boston, où je pars à minuit.

Je n'ai pas pu le faire dans la journée parce que j'ai eu ma conférence au pensionnat de miss Spence ce soir, de huit heures et demie à neuf heures et demie, avec une assistance de jeunesse plus nombreuse que la première fois.

Hier, j'ai été invitée à une matinée musicale dans une des plus belles et peut-être même dans la plus artistique maison de New-York, chez Mme H..., dont la fille est justement une des élèves de miss Spence.

Quelle maison! quel goût!

Neuf Rembrandt des plus authentiques dans la salle à manger; et je les contemplais, confortablement assise dans un grand fauteuil, en écoutant un quatuor délicieux. Il y a des Corot, des Millet, etc. Je n'ai pas eu le temps de monter jusqu'à eux, ayant à aller m'habiller pour un dîner; mais la maîtresse de ce *home,* où la distinction dans l'arrangement domine, m'a gracieusement invitée à prendre rendez-vous avec elle, quand je voudrai, pour tout regarder en détail.

J'en profiterai. Nous étions cent ou cent cinquante

à la matinée, et il y avait autant d'hommes que de femmes.

Avec quel recueillement tout ce monde écoutait! Les Américains ont la passion de la musique, et ces hommes qui travaillent toute la semaine plus que des mercenaires, sans jamais rentrer chez eux dans le jour, ces hommes occupaient leur après-midi du dimanche à accompagner leurs femmes et à écouter religieusement la musique.

On parle toujours de la femme américaine et c'est justice; mais son mari mérite aussi qu'on s'arrête un instant à l'observer. A part de rares exceptions, il est moral, vertueux, rempli d'abnégation, et ne vit que pour sa famille et son foyer.

Il y avait là le fameux *A. Carnegie*, ce milliardaire qui distribue sa fortune, de son vivant, et avec tant de libéralité, pour des œuvres philanthropiques, des instituts, des bibliothèques, etc. J'étais curieuse de faire sa connaissance, de lui parler. Il est petit, modeste, semble, lui aussi, beaucoup aimer la musique, et ne cherche pas du tout à paraître important. Sa femme a l'air beaucoup plus jeune que lui.

Au revoir. A chacun des lecteurs de ce griffonnage écrit à la vapeur, souvenir et amitiés.

Boston, 4 février 1904.

Je fais un grand effort en écrivant ce soir, car mon lit m'attire; mais je suis à Boston depuis trois

jours, et, si je néglige mes notes, j'oublierai des choses dont je désire conserver le souvenir.

Donc, j'ai pris le sleeping-dortoir lundi à minuit et je ne m'y ferai jamais. J'ai retrouvé, en arrivant, — dans la petite pension de *Mme Delafield*, — l'hospitalité charmante du mois de décembre et j'ai dû me mettre à travailler aussitôt pour achever de préparer une conférence.

L'après-midi, j'en ai fait une chez une dame que je ne connaissais pas, mais qui est des plus aimables, *Mme Lowel*. Pas d'estrade dans son salon; alors, pour que tout le monde m'entende mieux, je suis restée debout, ce qui est bien plus fatigant.

J'avais, ce même soir, un dîner pour lequel on m'avait télégraphié dimanche, à New-York; mais je me sentais tellement épuisée que j'ai prié miss Lamb, une de mes plus charmantes et de mes plus dévouées amies de Boston, de vouloir bien aller, elle-même, porter mes excuses à la famille *Bancroft*.

Me voilà donc libérée. J'ai l'aspect si minable que Mme Delafield m'offre de me faire porter mon dîner dans ma chambre. J'accepte avec empressement. Je suis au dessert quand on vient me dire que miss Lamb est revenue me demander de faire un effort, si c'est possible. Il y a, à ce dîner, plusieurs personnes invitées pour me rencontrer; je suis « l'hôte d'honneur », comme ils disent, et c'est mon cauchemar de l'être sans cesse. Vous pouvez vous représenter ma tête. Il était sept heures et demie; le dîner était

pour huit heures, et dans le voisinage, heureusement.

Je fais toilette et je pars.

Je me trouve dans un milieu luxueux et aimable, avec des personnes intelligentes. Nul, à cette table servie avec raffinement, ne remarque que je fais semblant de dîner. Je cause beaucoup, j'oublie ma fatigue et je rentre à onze heures, contente d'avoir fait plaisir.

Hier, mercredi, je suis invitée à déjeuner chez une inconnue, Mme Richardson, à qui je suis recommandée de New-York. J'arrive. Elle ne sait pas un mot de français, mais elle est si charmante, si exquise que ça ne fait rien. Je sors tout mon anglais et nous nous comprenons par les yeux. Cette délicieuse petite femme ressemble étonnamment à la comtesse Pierre de Montalivet.

Le déjeuner est celui d'un club de *quarante femmes* qui se réunissent tous les mercredis, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. C'est le tour de Mme Richardson. Le but est de travailler pour les pauvres, mais je crois que l'ouvrage est fait par les femmes de chambre et que ces dames jouent aux cartes. La chose essentielle, c'est que les pauvres ne perdent rien. Le déjeuner est servi par petites tables et je suis avec trois dames qui parlent français. C'est très agréable.

Après, quelques visites, puis je vais à une grande réception chez miss Kimball; et, là, une Américaine me raconte une bonne histoire. Elle est allée à la

bibliothèqne, il y a quelques jours, chercher un ouvrage de Marcel Prévost : *Lettres de femmes*.

Marcel Prévost, sur le catalogue, est signalé par une *étoile*, ce qui veut dire, m'a expliqué la dame, *qu'il est indécent (sic)*.

Le bibliothécaire hésite, fait des objections et semble ne lui donner le livre qu'à regret.

Elle s'installe, commence à lire, quand elle est interrompue par un des chefs qui lui demande *son âge*. Elle a trente ans, elle peut emporter Marcel Prévost chez elle; mais à une plus jeune fille on ne l'aurait pas donné. Qu'on dise, après cela, qu'il n'y a pas de moralité en Amérique!

Dimanche soir, 8 heures.

C'est mon premier moment libre. Il fait un temps horrible : pluie, dégel, *glissades* à se casser le cou; néanmoins, j'ai été dehors toute la journée.

Messe, sermon français, catéchisme, comme en décembre; et j'ai très bien compris tout ce que le Père a enseigné aux enfants. Je fais des progrès en anglais sans avoir un instant pour l'apprendre.

Accompagnée de *Mme Alexander Marius*, professeur de chant renommé qui a le plus grand zèle pour populariser, ici, notre musique française, je passe le reste de ma journée en réceptions et visites de remerciements.

J'ai des amis à Boston; du moins, il y a des per-

sonnes qui me témoignent beaucoup de sympathie, de dévouement. Je veux nommer miss Blake qui, entre autres, s'est mise en quatre pour m'être utile et agréable. Elle a pleinement réussi; elle appartient à l'Alliance française qui a un chef étrange.

Hollandais d'origine, naturalisé Anglais, marié à une femme qui ne connaît pas le français, il est — je ne sais pourquoi, étant très peu aimé, très peu populaire — le président d'une association qui demande soit un Français, soit, tout au moins, un homme dévoué aux intérêts de notre pays. J'ai rencontré M. S... dans un salon. Il parle bien notre langue, il l'enseigne à Harward; mais cela ne suffit pas, et j'entends, non seulement mes compatriotes, mais beaucoup d'Américains, se plaindre très fort de lui. C'est dommage, car l'Alliance française, à Boston, aurait besoin d'agents zélés, n'usant pas de leurs pouvoirs pour satisfaire de mesquines vengeances personnelles.

Cette ville au si grand renom intellectuel devrait, pour soutenir sa réputation, — un peu usurpée, je crois, — être plus en contact avec ce qui peut entretenir et cultiver son intelligence.

Or, on me dit que les professeurs de Harward frayent très peu avec la société — et c'est dommage. Certes, je rencontre à Boston des femmes très intelligentes, des femmes d'élite, très instruites, très avides de ce qui peut les développer; mais c'est un petit noyau de province et pas du tout le grand

centre qu'on m'avait laissé entrevoir et qui appartient au passé.

Je reviendrai sur ce sujet en parlant de Mme Julia Howe.

Ma conférence de jeudi dans le salon de Mme Perkins et celle d'hier dans l'atelier de Mme H. Whitman ont très bien marché.

Mme H. Whitman est une femme de la plus grande distinction et une artiste peintre tout à fait remarquable. La réunion dans son atelier, au milieu de très jolies choses, a été charmante et suivie d'un thé. En me ramenant à la maison, dans sa voiture, Mme H. Whitman m'a appris qu'elle est l'arrière-petite-fille du marquis de Saint-Prix, venu en Amérique avec La Fayette, et qui mourut environ un an après, s'étant marié ici.

Il y a aussi à Philadelphie les descendants et l'arrière-petit-fils même de l'amiral comte de Grasse, lieutenant-général des armées navales, de si illustre mémoire dans les annales de la France et des États-Unis. C'est lui qui commandait la flotte française pendant la guerre de l'Indépendance. Il dépensa 500,000 francs de sa propre fortune pour soutenir la cause américaine et eut la gloire de couper la retraite à lord Cornwallis, au moment décisif. Par ses manœuvres intelligentes, il protégea le débarquement des renforts envoyés à La Fayette.

L'histoire de cette famille est intéressante. Pendant la Révolution de 89, elle s'enfuit de Paris.

Sylvie-Alexandrine, la grand'mère de M. Foy de Grasse actuelle, évita la guillotine en se cachant dans un tonneau. Elle s'échappa, avec trois de ses sœurs, et s'embarqua au Havre pour Boston où elle reçut un chaleureux accueil du général Derby, du général Hamilton et d'Aaron Burr, qui s'occupèrent des filles de l'amiral et obtinrent, du Congrès, une pension pour elles. Sylvie de Grasse épousa à Charleston un riche Français, M. de Pau, qui avait établi une ligne transatlantique entre New-York et le Havre. Elle mourut à New-York, en 1855, laissant cinq filles et deux fils. Sa troisième fille, Élise, épousa M. S. Foy, de Philadelphie, le père de M. de Grasse-Foy, qui a repris le nom de sa mère.

Une sœur de M. de Grasse-Foy s'est mariée avec M. J. Livingstone, de New-York; toute la famille appartient, par ses alliances, à la société la plus aristocratique de New-York et de Philadelphie, deux villes où l'on tient tant à établir une ligne de démarcation.

La fille de Mme Livingston, que j'ai eu le plaisir de voir plusieurs fois et qui doit, à mon retour de New-York, me faire faire des connaissances, s'est mariée au comte de Laugiers-Villars. Elle redevient donc française.

Et la fille de M. de Grasse-Foy, Sylvia, est une beauté célèbre aux États-Unis.

J'ai eu tous ces détails par Mme C. Stevenson, la femme de M. de Grasse étant une cousine de son mari.

Au retour, à la pension, j'ai trouvé la plus ravissante des réunions. Les jeunes filles donnaient une réception aux jeunes gens de quatre à six heures et demie. Trente jeunes filles, environ, en toilettes claires, — beaucoup en mousseline blanche avec grands chapeaux également clairs, — et environ soixante jeunes gens.

Un orchestre s'est fait entendre, mais on n'a pas dansé.

C'était seulement pour la causerie et, le coup d'œil, en entrant, était exquis.

Elle était très animée, très en train, cette belle jeunesse; il y avait des tête-à-tête, des groupes, des discussions, des conversations intimes. Et tout cela si convenable, si peu choquant! Rien, ni dans la pose, ni dans les regards, qui sente la légèreté ou un flirt dépassant les limites permises.

Au contraire, de la bonne et saine gaieté, de la franche camaraderie, des airs *importants* de part et d'autre; mais aucune gêne, aucune gaucherie. C'est si naturel et si charmant de voir cette jeunesse fusionner en liberté qu'on se demande pourquoi il n'en est pas ainsi partout.

Une des jeunes filles a même été invitée à aller au théâtre, par un de ses petits amis, et une dame de la pension les a accompagnés tous les deux.

Et comme elles sont jolies, en général, toutes ces jeunes filles américaines!

Une grande table était chargée de gâteaux et de

bonbons de toutes sortes; les jeunes filles offraient thé ou café à leurs invités sans moustaches, et, en dehors du personnel de la pension et de moi, il n'y avait pas de personnes âgées.

Que c'est joli, la jeunesse!

Et combien la vieillesse a aussi son aspect touchant!

J'ai revu, deux fois déjà, Mme Julia Howe, cette conférencière de quatre-vingt-quatre ans, la gloire de Boston et des États-Unis. Je lui ai fait une visite jeudi et je lui ai demandé un tête-à-tête pour recueillir des détails sur sa vie. Elle me l'a donné vendredi matin, à dix heures et demie.

Elle m'attendait en robe de satin noir, avec une collerette fichu en mousseline blanche à pois.

Oh! l'adorable vieille, si douce, si modeste, si extraordinaire! Elle a l'entière plénitude de toutes ses facultés et m'a raconté la première partie de sa vie. J'ai pris des notes. Au bout d'une demi-heure, sa fille entre : « C'est assez, maman, » lui a-t-elle dit. — « Donne-moi encore cinq minutes, » répond-elle d'un air suppliant.

Non, a repris Mme Elliot; et, avec la docilité d'un petit enfant, Mme Julia Howe s'est levée et est partie.

Alors sa fille m'a expliqué, avec des yeux pleins de larmes, que, pendant une absence qu'elle vient de faire, on a organisé une réception de *deux cents* personnes, qu'on a fait défiler devant la chère petite



Julia Ward Howe.

vieille. Elle a été très fatiguée, n'a pas dormi la nuit. Elle est fragile comme un bibelot en porcelaine, et, depuis ce moment, elle est encore sous le coup de ce trouble nerveux.

« Sans cela, m'a dit Mme Elliot, elle aurait pu vous parler impunément pendant deux heures! »

Si je ne reçois pas contre-ordre, c'est-à-dire si elle va mieux, je la reverrai demain matin; et je le désire ardemment.

Ells est, pour moi, le phénomène le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, et je suis heureuse qu'elle ait bien voulu me donner sa photographie pour la mettre dans mon livre.

Elle a travaillé, sans trêve, pour l'émancipation de la femme en Amérique, et tous les résultats obtenus, on les lui doit en grande partie. C'est une courageuse qui a su maintenir son opinion à une époque où il y avait mérite à le faire. Elle gardera une grande place dans l'histoire de son pays.

Elle a été la reine des salons et on l'appelle aussi la reine des clubs. Elle en a fondé plusieurs et, il y a quinze jours, elle assistait, douce et silencieuse, au club du mardi, où l'on discute.

Une Anglaise, qui passe l'hiver à Boston, soutenait avec animation que la victoire, dans la guerre, prouve la grandeur d'âme d'une nation. Chacun disait son avis; seule, Mme Julia Howe se taisait. Enfin, on la pria d'exprimer son opinion.

Et doucement, modestement, elle déclara qu'être

victorieux peut prouver la *puissance* d'une nation, mais pas du tout sa grandeur; et elle parla des Hébreux, des Grecs, de ces petites nations englouties par de bien moins *grandes* qu'elles. En cinq minutes elle a eu tout dit, m'a raconté une des personnes du club, et, tant est grand son ascendant, que personne n'osa plus ajouter un mot et que la discussion fut close.

Je suis allée aussi, vendredi après-midi, voir les fils de Mme Charlemagne Tower, dont l'école Saint-Marx, est à une lieue d'ici, en chemin de fer. Le paysage, tout blanc, est exquis, et l'endroit élevé et très beau.

Toutes les écoles de *pensionnaires,* en Amérique, sont à la campagne, là où il y a beaucoup d'espace pour les exercices physiques. Comme c'est meilleur et plus sain! Le fils aîné de Mme Peirce, qui est aussi élève à cette école, m'attend à la gare. L'institution est dans une grande agitation. On prépare, pour le soir, le bal annuel offert par la grande classe. Vingt-sept jeunes filles, des meilleures familles, doivent arriver, toutes seules, de Boston, de Philadelphie, de New-York. Les danses ne devaient prendre fin qu'à trois heures du matin et l'on avait préparé, dans l'école même, un dortoir pour les jeunes filles.

Le réfectoire est transformé en salle de bal; on pose des guirlandes, des drapeaux, des décorations de toutes sortes. Il y a du désordre, naturellement, ce

qui ne m'a pas empêchée de visiter l'école et de l'admirer.

Lundi.

J'ai pu revoir la chère Mme Julia Howe, ce matin, pendant une heure un quart, et j'ai pris beaucoup de notes dans mon petit cahier. Quand je lui ai demandé, au bout d'une demi-heure, si elle n'était pas fatiguée et si sa fille n'allait pas venir me chasser, elle m'a donné une chiquenaude sur la main et m'a dit, en souriant, et avec des yeux pétillants de malice : « Elle ne peut pas, elle est dans son lit; nous sommes bien tranquilles. » Et elle a ajouté : « Ma fille n'a point d'enfants et je suis *sa poupards.* »

Oh! le beau, l'immortel type! et quelle joie pour moi de parler un peu d'elle et de montrer ce que les femmes, en Amérique, doivent à Mme Julia Howe!

Elle m'a bien embrassée en me quittant, va m'envoyer un de ses livres aujourd'hui; et moi, je lui ai offert les *Lettres du Père Didon.*

Mme Julia Ward-Howe est née à *New-York* en 1819. Elle n'a étudié sérieusement qu'à l'âge de seize ans, après sa sortie de l'école. Elle ne se souvient plus du tout quand elle a appris le français, qu'elle parle très bien. Son père, généreux et même prodigue, n'épargna rien pour qu'elle reçût la meilleure éducation possible, et lui donna les professeurs les plus distingués.

La galerie que M. S. Ward avait dans sa maison contenait les plus beaux tableaux de l'époque, ce qui contribua beaucoup à développer le goût artistique des enfants. Mais il était sévère pour les lectures et ne permettait pas le théâtre.

Julia Ward lisait surtout l'allemand, alors très à la mode en Amérique. Beaucoup de familles envoyaient leurs fils étudier en Allemagne et ils rapportaient le goût de la littérature et de la philosophie allemandes.

Le *Faust*, de Gœthe, parut vers cette époque. « J'espère bien que tu ne lis pas cela, » dit M. S. Ward à sa fille.

Il était religieux à l'excès, ce qui provoquait dans l'âme de Julia Ward un besoin de réaction. Mais la mort de ce père, en causant un profond chagrin à la jeune fille, amena en elle un réveil du sentiment religieux, lequel fut très vif pendant deux ans. La lecture, à ce moment, du *Paradis perdu*, de Milton, développa dans son cœur l'idée de la *miséricorde*, et cette idée domina, dès lors, tous les actes chrétiens de sa vie.

Mme Julia W. Howe est venue en France plusieurs fois, et, parmi ses meilleurs amis français, elle m'a cité *Frédéric Passy*.

Pendant l'été de 1841, elle vint s'installer aux environs de Boston, où *Longfellow*, qui lui rendait souvent visite, lui raconta les résultats de l'entreprise merveilleuse du Dr Samuel Gridley Howe au

sujet de *Laura Bridgeman*, muette, aveugle et sourde qui, la première, apprit l'emploi de la langue humaine. Longfellow conduisit Julia Ward à l'institution de ce grand philanthrope, qui devint son mari bientôt après.

Le Dr S. G. Howe avait d'abord travaillé de toutes ses forces à la libération des Grecs. Quand elle fut assurée, il revint en Amérique fonder, diriger la première institution d'aveugles connue dans ce pays. Il commença, chez son père, par l'éducation de trois petits enfants aveugles, et il attira si vite la sympathie du public que les fonds arrivèrent de tous les côtés. Charles Dickens, dans ses *Notes d'Amérique*, a raconté l'histoire de Laura Bridgeman. Ce succès, regardé alors comme un miracle, valut de grandes ovations au Dr Howe quand il se rendit en Europe après son mariage.

« Mon mari, dit Mme Julia W. Howe, ne m'associait pas à ses philanthropies : je n'étais point faite pour cela. Il préférait agir lui-même, et je m'occupais de littérature, pendant ce temps.

« J'ai publié plusieurs volumes de poésie, deux tragédies, deux volumes de voyage.

« Ce que j'ai fait de meilleur est l'*Hymne de bataille de la République*, qui est devenu, en Amérique, l'hymne national. C'est à Washington, pendant la guerre, que je l'ai composé.

« J'ai pris une part active aux grandes secousses qui ont précédé les guerres civiles. Mon mari et

moi, abolitionnistes ardents, nous avons contribué à empêcher l'esclavage de pénétrer dans le Nord.

« Je sentais, en moi, le besoin de parler; aucune femme, ici, ne l'avait encore fait, et je commençai à Washington, en petit comité. J'étais alors plutôt opposée au féminisme, parce que les femmes avaient surtout l'air de lutter contre les hommes, en ennemies, plutôt que de revendiquer leurs droits. Je faisais mon idéal du caractère masculin que je considérais comme étant le seul *vrai*. Et, en tout, je cherchais son approbation.

« Une nouvelle lumière me vint par le colonel Higginson; il s'intéressait à la transformation de l'état de la femme qui, disait-il, doit être un agent libre, partageant complètement, avec l'homme, toutes les responsabilités et tous les droits.

« Cette découverte était comme l'addition d'un nouveau continent à la carte du monde ou d'un nouveau testament aux vieilles ordonnances.

« Oh! si j'avais connu plus tôt le pouvoir, la noblesse, l'intelligence du véritable état de la femme, j'aurais sûrement vécu plus sagement et avec un meilleur but. Telles étaient alors mes réflexions; encore faut-il penser que notre grand Dieu me réservait cette nouvelle révélation comme la couronne d'une époque merveilleuse de l'émancipation et du progrès du monde.

« Cela ne me vint pas tout de suite. Dans mes efforts pour philosopher, j'arrivai enfin à la conclusion

que la femme doit être l'égale de l'homme. Comment, sans cela, serait-elle chargée de la responsabilité terrible et inévitable de la maternité?

« Pendant que mon esprit était occupé de ces questions, la guerre civile se terminait, laissant l'esclave, non seulement émancipé, mais ayant la pleine dignité du droit de citoyen. Les femmes du Nord avaient beaucoup aidé à cet affranchissement. Ne fallait-il pas leur ouvrir cette même porte de l'égalité? Je suivais, assez bien disposée, ce cours de pensée, quand une invitation me fut envoyée pour assister à une assemblée tenue en vue de fonder un club féminin à Boston.

« Cette vie de club était à peine à ses débuts quand le colonel W. Higginson me fit donner mon nom en faveur du suffrage féminin et m'entraîna à une réunion où l'on me plaça sur l'estrade presque malgré moi. J'étais face à face avec un nouvel ordre de choses. *Lucy Stone* se trouvait là; elle était, depuis longtemps, l'objet d'une de mes aversions imaginaires. Son visage doux et féminin m'attira et fit bien vite tomber tous mes préjugés. J'avais, devant moi, la vraie femme pure, noble, la femme au grand cœur, à l'âme élevée. On présenta des arguments forts, simples et convaincants. Ces champions qui avaient combattu si longuement et si vaillamment contre l'esclavage demandaient pour la femme les droits civils qui venaient d'être accordés aux nègres; rien de plus, rien de moins.

« Quand on me demanda de parler, je ne pus que dire : Je suis avec vous! »

« Jamais je n'ai eu aucune raison de regretter le serment fait ce jour-là. Et, chose étrange, les arguments que j'avais dans mon esprit contre l'affranchissement politique de la femme tournèrent, pour bien des motifs, en sa faveur. Tout ce que j'avais senti en regardant la sainteté et l'importance du rôle de la femme dans la vie privée me parut également applicable à celui qu'elle aurait dans la vie publique.

« A cette époque, les universités n'étaient pas ouvertes aux femmes. Lucy Stone, fille d'un fermier, vendait des fruits et des légumes l'été pour avoir de quoi étudier l'hiver. Elle vivait de pain et de pommes, à Oberlin, le seul collège de femmes qui existât. Elle a dit, la charmante amie, quand je suis venue à son aide, que j'étais *comme un grand rocher où elle pouvait s'ppuyer pour avoir de l'ombre dans le désert*.

« J'ai fait beaucoup de voyages avec Lucy Stone; nous avons donné des conférences au Sud, à l'Ouest, au Canada, partout où il y avait des congrès féminins. Lucy Stone parlait bien; elle était assez jolie et, par son travail, avait acquis une petite fortune. M. *Blackwell* s'en éprit. Elle ne consentit à l'épouser qu'après avoir reçu de lui la promesse formelle de conserver son nom de jeune fille. C'est à cette époque, après la guerre de 68, que fut fondé, à

Boston, ville alors si philosophe et si puritaine, le premier club de femmes.

« Ce *New England Woomen's* club était surtout composé de personnes qui étudiaient et qui pensaient. Parmi elles, il y avait une quakeresse *Marie Mitchell*, décorée par le roi de Danemark pour avoir découvert une nouvelle comète.

« Pendant les ving-cinq années qui suivirent, une masse de clubs de femmes se fondèrent.

« Lucy Stone s'occupa surtout de la position de la femme vis-à-vis de la loi.

« La femme alors, en général, ne pouvait pas posséder sa fortune, et celles qui gagnaient de l'argent n'en avaient pas l'usage.

« Un mari mourant pouvait léguer l'enfant de sa femme enceinte à qui bon lui semblait.

« Nous avons assiégé, sans répit, la législation du *Massachusetts* pour l'amélioration des droits de la femme. Maintenant, à Boston et à New-York, elle possède tout son bien. Ce qu'elle gagne lui appartient. La femme est gardienne de l'enfant au même titre que son mari et sa situation est maintenant très indépendante. Elle peut, à présent, faire un testament, et toutes les professions lui sont ouvertes.

« Je me suis aussi très vivement intéressée à l'apostolat par la femme. La religion, pour elle, est un sacerdoce, comme la maternité. »

Mme Julia Word Howe a fait beaucoup de sermons, dans les églises, sur le christianisme intrinsèque.

« Quand nous allions, pour les congrès, dans différentes villes, les ministres me disaient : « Prêchez « pour moi. »

« J'ai parlé, l'été dernier, dans une église de campagne, à *New-Port*, sur un psaume : « On me « demande où est ton Dieu. »

« Dieu, me dit-elle, comme dernier mot, est dans l'esprit humain et dans l'Église universelle. »

New-York, 10 février 1904.

Me voilà rentrée dans mon cher hôtel *Martha-Washington* où je suis si bien. Devant rester tout un mois, — jusqu'au 9 mars, — on m'a donné une autre chambre avec cabinet de toilette où je puis bien installer mes robes. Tout est en place.

J'ai quitté Boston, hier matin, par le train express. Le soir, j'étais invitée en loge pour entendre un superbe oratorio : *les Apôtres,* d'Edward Elgar, un catholique anglais de Londres.

C'était au profit de l'œuvre du *Club de la Cité historique,* dont je vous ai parlé, et qui m'intéresse tant. J'étais justement dans la loge de la présidente, Mme Robert Abbé. La grande salle *(Carnegie Hall)* était remplie d'un monde élégant et attentif. On a fait beaucoup de succès à cette œuvre, exécutée en Amérique pour la première fois et qui a pour sujet la fondation et l'extension de l'Église; toutes les paroles sont tirées de la Bible. Avec les chœurs, les

apôtres Pierre, Jean et Judas sont en scène, ainsi que la Sainte Vierge et Marie-Madeleine. C'est extrêmement beau, et écouter cette musique grave et pieuse m'a été très doux.

Les invitations arrivent en grand nombre.

L'hiver est très rigoureux. A Boston, le vent était terrible et le verglas aussi; ici, la neige tombe en abondance et les habitués de New-York disent qu'ils n'ont jamais vu pareille chose, ni semblable hiver. Je crois que c'est moi qui ai amené la neige, car on m'écrit de Pétersbourg — vers le 20 janvier — qu'ils n'en ont pas encore.

C'est un fait sans précédent, il me semble, et qui doit rendre le climat beaucoup plus mauvais.

Samedi soir.

Tous ces jours-ci ont été pris par des réceptions et des dîners sans intérêt spécial. Hier, la journée — quoique froide — était magnifique. Je suis partie en automobile, avec une amie, pour déjeuner sur le bord du fleuve Hudson, gelé en ce moment, aux Réservoirs. Nous avons traversé le superbe parc central et nous avons fait une très jolie promenade; nous espérions être seules, mais nous avons trouvé beaucoup de monde, des hommes surtout; ce qui est étonnant, car ils n'ont pas l'habitude de perdre leur temps, dans cet endroit, pendant la semaine.

M. Soufflot de Magny, qui est venu me voir à

cinq heures et demie, m'a expliqué que c'était le jour anniversaire de la naissance de *Lincoln*, — congé, par conséquent, dans toute l'Amérique. Les affaires sont suspendues, comme le dimanche ; on ne peut pas même signer un chèque. Le soir, je suis allée à l'Opéra — invitée dans une loge — pour entendre Calvé dans *Cavaliera Rusticana* où elle est superbe. On est venue me prendre et l'on m'a ramenée en automobile électrique. J'y vais presque chaque jour, ce qui me plaît.

Je suis allée voir Calvé dans sa loge ; je lui ai présenté les Américains avec qui j'étais au théâtre et nous avons entendu ensuite le ballet *Copelia*.

La salle de l'Opéra de New-York est belle, grande, et contient plus de cinq mille personnes ; mais je préfère celle de l'Opéra de Paris.

Qui le croirait ! j'ai passé une matinée délicieuse à tirer l'aiguille en chantant et en pensant aux amis lointains. A part deux ou trois téléphones, on m'a laissée tranquille.

A midi et demi, je descendais déjeuner au restaurant de l'hôtel, — enchantée de ces quelques heures si paisibles, — quand j'entends demander le n° *604*. Ici, on ne nous appelle jamais par nos noms ; il faut se risquer à n'être qu'un numéro.

Six cent quatre, c'est moi ! Une dame est là qui vient me chercher de la part d'Emma Calvé pour que nous déjeunions ensemble, chez Mme Leggett, une très charmante Américaine. Nulle part, autant

qu'aux États-Unis, le proverbe « les amis de nos amis sont nos amis » n'a son application.

L'automobile est à la porte; je mets mon chapeau et la dame m'emmène 269, Madison Avenue.

Ce n'est pas loin de chez moi. J'entre dans un beau et grand salon et je fais la connaissance de la maîtresse de la maison qui est d'une distinction parfaite, parle bien français et me reçoit avec une cordialité délicieuse.

Pendant le déjeuner, Mme Leggett me demande de faire une conférence chez elle. Calvé dit qu'elle y chantera des romances provençales, cévennoles et françaises.

Le sujet est choisi, la date est fixée, et aussitôt, en me levant de table, je rédige le programme et les billets à imprimer.

Rien ne traîne en Amérique.

Nous partons toutes à deux heures et nous allons à un théâtre anglais. Calvé a une loge. Les samedis, aux État-Unis, il y a toujours des matinées, parce que c'est le jour où les écoles ont congé.

Je ne puis entendre que le premier acte, car j'ai besoin d'aller à l'église, et, à quatre heures et demie, on doit venir me prendre à mon hôtel pour me conduire à une réception chez un des peintres importants d'ici — *M. Reid.* — Il reçoit chaque samedi, pendant le mois de février, dans un atelier charmant et arrangé avec le meilleur goût : des guirlandes de verdure, de longs et beaux chandeliers d'église où

des cierges brûlent, des lampes voilées, enfin tout est reposant pour l'œil. Le maître de la maison est un grand et bel homme qui n'a pas du tout le type américain; il doit être d'origine italienne et parle le français facilement.

Beaucoup de monde; c'est très élégant. On a chanté, joué du violon, déclamé en français et en anglais; mais je dois filer à six heures, avant la fin, car je suis invitée à un dîner de *cinq femmes*, au café Martin.

Mardi soir.

Hier, à cinq heures, rendez-vous chez Mme Leggett, avec Emma Calvé pour faire une excursion dans les quartiers excentriques où je suis déjà allée. C'est en racontant cette promenade que je leur ai donné l'idée d'y venir.

Nous avions projeté d'aller dîner en Chine, et justement nous tombons sur le premier de l'an des Chinois. Grande fête! tout est illuminé! Les magasins sont transformés en buffet; on ne vend pas. Nous sommes sept : quatre dames, dont deux ont leur mari. Un troisième monsieur nous guide. Nous entrons dans plusieurs boutiques ; partout il y a un autel dressé avec des fleurs, des fruits, des bonbons. On nous en offre et nous en acceptons. Vraiment, c'est bien la Chine. Ils nous donnent aussi leur carte de visite en chinois. Nous leur souhaitons une

bonne année. Ils sont enchantés et parlent très bien anglais. Nous montons aussi à leur temple où nous avons tiré chacun notre horoscope; et, enfin, nous allons au restaurant Oriental où d'autres Américains — ayant eu la même idée que nous — sont déjà installés. Nous nous asseyons autour d'une table de marbre; pas de nappes, bien entendu, et nos serviettes sont en papier. Je vois des Chinois manger leur riz très adroitement, avec des baguettes; nous essayons en vain de les imiter : il faut prendre des fourchettes. Et l'on nous sert une espèce de ragoût dont Calvé a fait fi, mais que nous trouvons très bon.

Après le dîner, arrosé de thé, nous nous rendons au théâtre juif. Nous entrons dans la grande salle vide et sombre où l'odeur laisse à désirer. — La représentation n'a lieu que dans une heure; le courage nous manque et Mme Leggett propose d'aller finir la soirée chez elle où nous nous trouvons très bien, après cette équiquée et où... nous nous remettons à table! Le dîner chinois avait imparfaitement apaisé notre faim.

Je fais connaissance, alors, de la fille aînée de Mme Legget, *Alberta*, une délicieuse jeune fille qui vient d'arriver de Boston et qui m'attire au premier coup d'œil.

Aujourd'hui mardi, Mme Johnson m'a emmenée à onze heures à une conférence sur *Liszt* (en anglais), suivie de l'exécution au piano des œuvres du grand

artiste. C'est dans une des salles du *Waldorff Astoria*, un des grands et chics hôtels de New-York. Il y a du monde, à cette heure, plus que dans l'après-midi.

Je n'ai pas pu rester jusqu'à la fin, parce qu'à une heure, je déjeunais chez miss Ellen *Goin*, une petite amie dans le salon de qui j'ai donné ma première conférence à New-York. L'hôtel de sa mère est dans la 5ᵉ avenue. Cette belle jeune fille m'est très dévouée, et je l'appelle mon *impresario*.

Après déjeuner, nous partons dans son auto faire des courses, des visites, et je finis ma journée en dînant au *Savoy Hôtel*.

Jeudi, 18 février.

Je suis allée recevoir les cendres hier, à la cathédrale Saint-Patrick, magnifique église de la 5ᵉ avenue, construite sur le modèle de nos beaux monuments gothiques. C'est le seul moment où j'ai pu être en paix et en solitude; le reste de la journée a été dévoré par les uns et les autres.

Je suis, partout, en quête de nouvelles sur ma pauvre Russie. Cette déclaration de guerre m'a fait un chagrin affreux et je regrette profondément de ne pas être au milieu de mes amis qui souffrent. L'empereur, l'homme de la paix, doit être si affligé !

Les Américains, en général, sont pour les Japonais. Je discute avec acharnement, je défends ceux que

j'aime et qui le méritent, je tâche d'éclairer l'opinion; la presse vient me demander des détails et sur la famille impériale et sur le pays. Je dis ce que je sais; je le dis avec tout mon cœur et toute mon âme.

On m'appelle l'apôtre des Russes, ce qui me rend fière: mais j'ai refusé d'écrire quoi que ce soit dans les journaux.

J'ai dîné ce soir chez des Américains littéraires, artistes, auteurs dramatiques, etc. Je tiens à voir tous les mondes et tous les milieux.

Vendredi soir.

Ma conférence au Sacré-Cœur est faite. C'était ce matin, à onze heures. La neige tombait en abondance et je me suis mise en *car* à dix heures. Le Sacré-Cœur est loin, le chemin très mauvais, le *car* va mal. J'étais partie tôt pour être en avance et j'arrive en retard. Ça ne fait rien, Mme Burnett me reçoit très bien quand même.

Le jeune public est rangé dans une grande salle et m'attend; derrière les jeunes filles, il y a la communauté, toutes les religieuses qui comprennent le français.

Leur vue m'intimide plus qu'aucun de mes auditeurs; mais, bah! c'est l'affaire d'un instant.

Je suis professeur avant tout et, dès que j'entre dans mon sujet, je reprends possession de moi-même.

J'explique la différence entre le génie de Corneille et celui de Racine.

Mon jeune auditoire est très attentif, et la meilleure preuve qu'il comprend, c'est que je le vois sourire aux anecdotes.

La neige a abondamment tombé toute la journée et je crois que je suis pincée par un rhume.

Samedi soir.

Ah! comme j'ai ri cet après-midi. On m'avait invitée à deux séances de club : 1° club des Auteurs. Je m'y suis rendue avec Mme Leggett : beaucoup de monde, des types étranges, un président charmant.

En somme, un assemblage curieux, mais sans rien de particulièrement intéressant.

Nous passons dans le même corps de logis et sur le même palier — c'est dans la maison du *Carnegie Hall* — au *Barnard-Club* où le défilé des présentations commence. L'une me dit : « Je suis d'origine française, alliée à la famille de Mac-Mahon. » L'autre : « Je suis la propre nièce d'*Offenbach;* sa sœur est venue en Amérique, mon père en est tombé amoureux et l'a épousée, etc., etc. » Je fais aussi la connaissance de Mme Gould et je tiens tête à toutes le mieux possible. Mais quand plusieurs dames m'arrivent, présidentes, *chacune*, de différents clubs, pour me demander quand elles pourront, elles

aussi, me recevoir à leur club, je n'y tiens plus, le fou rire me prend... Oh! quel fou rire!

Je ne pouvais que murmurer : « Jamais je n'ai rien vu de pareil! »

Mais c'est si drôle, si amusant, si curieux et, en même temps, si vraiment intéressant, que je vais accepter tout ce que je pourrai. J'ai seulement demandé que les réceptions eussent lieu, autant que possible, à onze heures du matin, parce que, l'après-midi, je ne suis presque jamais libre.

Deux réceptions sont déjà arrangées pour la semaine prochaine : *jeudi* et *samedi*, à onze heures. Je ne sais pas où ni dans quel but, mais on m'a tout écrit!

C'est égal, j'ai ri à en être malade, et ces dames, très charmantes, loin de se froisser, ont ri avec moi.

Il faudrait avoir la force d'un Hercule pour suffire à tout cela.

Le *Barnard-Club* est une association qui a pour but d'établir et de maintenir, dans la ville, l'État de New-York et ailleurs, des clubs ayant une biblio thèque, une chambre de lecture, une galerie d'art, etc.

Ce soir, il y a une représentation à l'Opéra au profit de l'hôpital français. L'ambassadeur et Mme Jusserand sont arrivés. J'ai pris un billet, mais je reste ici pour écrire quantité de lettres et me reposer un peu, car je me sens très fatiguée. Je voudrais

pouvoir rester couchée vingt-quatre heures, mais quand?

Lundi matin.

Déjeuner hier chez une des riches Américaines de New-York, *Mme Emery*, qui vient d'avoir son cinquième bébé, il y a six semaines, ce qui m'a privée de la voir autant que je l'aurais voulu. Elle est jolie, charmante, distinguée. Son très bel hôtel est rempli de nos chefs-d'œuvre français, et la dernière conférence de ma série sera chez elle.

Elle aussi est une mère dans toute l'acception du mot, et j'ai trouvé exquis de déjeuner en famille avec les enfants.

Mme Émery m'invite à aller dans sa maison de campagne, qu'on dit superbe, à Bar-Harbour, et d'y passer une partie de l'été.

Ce serait intéressant; Bar-Harbour, à dix-huit heures d'ici en chemin de fer, est le Biarritz ou le Dinard des États-Unis. Mais je pense que mon voyage se prolongerait trop.

Je suis allée, hier, de cinq à sept, entendre *Gilibert* chanter dans un salon. Je l'avais déjà rencontré à New-York, lui et sa femme.

Quelle voix et quelle diction!

J'avais près de moi un pauvre vieillard infirme et que son domestique a apporté. Quand Gilibert a chanté *Morte*, d'Erlanger, il a pleuré comme un enfant.

Il avait dit, l'année dernière : « J'espère vivre encore un an pour entendre de nouveau Gilibert. »

« — Quand j'ai su qu'il était à New-York, me raconte-t-il, j'ai été si heureux ! »

Je ne l'ai pas quitté, le cher vieux :

« — J'ai treize petits-enfants, tous catholiques. Moi aussi, je voudrais bien l'être, mais ma femme dit : *non !* Seulement, quand je vais en France, j'assiste à la *sacrée messe.* »

J'ai appelé Gilibert pour qu'il lui parlât et il a montré à l'artiste son mouchoir mouillé de larmes. Quant à moi, il tenait ma main dans les siennes et j'étais tout émue.

J'ai dîné, hier, avec le peintre Chartran, Gilibert, sa femme, Emma Calvé, Plançon et quelques Américains.

Je renonce à l'Opéra ce soir; il faut soigner mon rhume et tâcher d'éviter une extinction de voix.

Adressez votre prochaine lettre : « Poste restante, Montréal (Canada). »

New-York, 22 février 1904.

Quel délicieux après-midi j'ai passé !

C'est l'anniversaire de naissance du Grand Héros, pour lequel j'ai un culte, de Georges Washington. La ville est pavoisée du drapeau étoilé, mais il pleut.

Je déjeune chez Mme Robert Abbé, la fondatrice du *club de la Cité historique*.

C'est la grande fête annuelle, le seul jour où les enfants de tous les clubs se réunissent au bas de la ville pour qu'on leur fasse faire un voyage à l'aide du *cinématographe*.

Nous nous rendons dans les quartiers excentriques, en pleine ville juive, et nous entrons dans le grand et beau bâtiment fondé par les riches Israélites de New-York et de Londres. C'est « l'Alliance de l'éducation », où se donnent journellement des conférences populaires, des cours de toutes sortes, des représentations, etc.

Je la connais déjà, vous souvenez-vous ?

La salle de théâtre est grande. Environ mille enfants sont venus de tous les coins de New-York, malgré le mauvais temps ; ils portent fièrement la décoration de leur club : un castor au milieu d'un nœud de ruban. Elle coûte cinq sous et j'en voudrais bien une, mais il faut faire partie du club. Mme Abbé me dit tout bas qu'elle me la procurera.

Comme tous les visages sont joyeux ! On commence par un petit discours. Mme R. Abbé propose aux enfants de donner eux-mêmes leur idée pour la fête de l'année prochaine, et les prie de lui écrire directement, en ajoutant ce qu'ils voudraient faire pour l'embellissement de leur ville s'ils avaient le pouvoir. Et quand la présidente demande s'ils ont bien compris, toutes les petites mains se lèvent pour l'attester.

Mme Robert Abbé est acclamée, et *sifflée*, puisque, en Amérique, c'est la manière de témoigner son admiration.

On fait l'appel de tous les clubs qui se lèvent à mesure qu'on les nomme, et j'en vois un presque exclusivement composé d'Italiens.

Enfin, les chants patriotiques se font entendre. Toutes les voix fraîches et jeunes chantent à l'unisson : New-York! New-York! accompagnées par la musique de leur club. Puis la nuit se fait, on devient très attentif, et nous partons pour Naples et Pompéi. Un monsieur, très amusant et qui a l'habitude de ces boniments, explique tout de la façon la plus attrayante, la plus à la portée des enfants.

Le bateau quitte New-York; une jeune fille, à bord, agite le drapeau américain. Et nous assistons même à une tempête.

Nous voyons les cuisiniers éplucher des pommes de terre, les bébés courir sur le pont avec leurs cheveux agités par le vent. Je m'amuse autant que les enfants, et j'ai revu Naples et Pompéi comme lorsque j'y suis allée, tant les projections sont bonnes.

Cette fête m'en a fait refuser une autre, dans un des grands hôtels d'ici, où les filles des anciens généraux célèbrent la Révolution.

J'ai préféré assister à la joie des enfants pauvres.

Mercredi soir.

Ma conférence chez Mme Leggett a eu lieu cet après-midi, et Calvé y a chanté.

L'assistance était très belle, très élégante. Parmi mes auditeurs, deux prêtres, dont la présence m'a été très douce : le curé de Saint-Vincent-de-Paul de New-York et le Père Dufayet, un dominicain, ami du Père Didon, qui prêche le carême ici. Je l'avais déjà rencontré à Jérusalem, sans l'avoir revu depuis.

La plus jeune fille de Mme Leggett, âgée de sept ans, qui a nom France et dont la tête blonde rappelle celle des chérubins, est venue apporter sur l'estrade une belle gerbe de fleurs à Calvé et à moi. Les intimes sont restés ensuite à prendre le thé, et Calvé a donné une amusante leçon de chant à la petite France qui retenait tout avec une remarquable justesse.

Je n'ai eu qu'un instant à l'hôtel pour m'habiller. On est venu me chercher à l'heure du dîner et j'ai fini ma soirée au théâtre (un genre de Folies-Bergère) où j'ai vu des danses, une Loïe Fuller extraordinaire et surtout des animaux dressés : des chiens et des chats que j'aurais voulu caresser tant ils étaient drôles. Mais le meilleur de tout, ça va être mon lit.

Jeudi soir.

La réception arrangée pour ce matin, onze heures, a été à l'école de dessin où j'ai été excessivement intéressée. Cette école, uniquement pour les femmes, a été fondée, il y a douze ans, avec quatre chambres et, après les trois premiers mois, il a été nécessaire d'avoir toute la maison.

Il n'y a, paraît-il, *rien* de pareil en Amérique, ni même en Europe. (*J'écris ce que l'on m'a dit.*)

C'est la charité qui a fondé cette œuvre et qui l'entretient. Les élèves ne payent qu'une somme très modique et, pour l'avoir, cette somme, il y en a qui *s'assurent* sur leur propre vie. On leur prête, sur cette assurance, assez pour payer annuellement et leur petite pension et la somme qu'exige cette assurance.

Il faut vraiment être Américain pour avoir des idées pareilles et pour les réaliser.

On me dit aussi qu'il y a des pianistes qui s'assurent sur leurs doigts.

Il y a *trois cents* élèves dans cette école de dessin et d'architecture. La fondatrice, Mme Hopkins, est là, pour me recevoir, avec plusieurs autres dames, et elle m'a montré les travaux qui sont très remarquables. On y fait des dessins pour la soie, des tapisseries, des papiers peints, d'admirables couvertures de livres. Il y a de merveilleux dessins faits

sur soie japonaise et que l'on envoie au Japon où ils sont vendus comme production du pays.

Pas de règlements dans cette école. On avance d'après son savoir. Les professeurs sont en rapport actif avec les fabriques où ils sont employés.

Quand les élèves ont obtenu leur diplôme, elles sont immédiatement placées ; on les retient même à l'avance.

« Nous avons plus de positions à prendre, me dit Mme Hopkins, que d'élèves qui finissent, et plus d'élèves qui veulent venir qu'on n'en peut recevoir. »

On cherche à réaliser des fonds pour donner plus d'extension à l'œuvre.

C'est aussi Mme Hopkins qui a créé, dans le même bâtiment, l'école d'architecture et la profession d'architecte pour les femmes, en Amérique.

Chaque élève, sans exception, après avoir reçu son diplôme, est placée chez un architecte et reçoit les mêmes appointements que l'homme. « C'est le commencement de la décadence des hommes, » me dit un monsieur qui se trouve là.

Un exemple prouvera ce que ces jeunes filles peuvent parfois gagner.

Un riche Américain, M. Yerkes, qui fait, en ce moment, le nouveau métropolitain à Londres, a une collection de tapis merveilleuse, unique. On va chercher à me la faire voir.

M. Yerkes a employé *quatre* élèves de l'école de

dessin, pendant quatre ans, pour copier les dessins de ses tapis, et il a payé chaque jeune fille *trois mille dollars* par an (15,000 francs).

Il a réuni tous ses dessins en un superbe volume qu'il a édité en onze exemplaires de luxe, et il les a envoyés aux musées de Londres, du Louvre, en Chine, aux Indes, en Russie, aux grandes Universités.

J'ai regardé, avec grand plaisir, travailler les jeunes filles; il y en a de bien jolies, avec ce teint éblouissant, particulier aux Américaines. Mais vous auriez bien ri si vous aviez pu me voir!

J'avais, comme partout, du papier, un crayon; je prenais des notes, et six ou sept personnes, autour de moi, me dictaient à la fois. Elles me tiraient par la main, par le bras, par la robe, pour que j'écoute l'une plutôt que l'autre. Il faut une tête solide, je vous en réponds, pour se débrouiller au milieu de tout cela. Je suis sûre que j'ai oublié pas mal de choses valant la peine d'être notées; heureusement, on m'a remis un petit bouquin contenant l'historique de l'école. Partout on m'offre des brochures, et je vais en rapporter, des documents!

Je me suis sauvée, à une heure moins un quart, pour aller à un déjeuner où je devais rencontrer un Russe, le prince Troubetzkoï, dont le frère est un sculpteur très renommé à Pétersbourg. Lui, est peintre; il est jeune et charmant, très russe sans jamais avoir habité la Russie. Il est marié à une

jolie Américaine et je tâcherai d'avoir le temps de visiter son atelier. C'est ça la difficulté; chacun m'offre de me montrer ses œuvres, ce qui m'attire, mais les journées sont trop courtes pour tout voir.

E. Calvé était aussi invitée à ce déjeuner et, après, elle m'a fait visiter les grands et riches magasins de New-York, pas faits pour ma bourse, mais curieux à connaître. De bibelots américains proprement dits, il n'en existe guère, et ceux qui veulent rapporter des souvenirs doivent se rabattre sur du chinois ou du japonais, ce qui n'a aucune couleur locale, est embarrassant à transporter et attire l'attention de la douane.

J'ai fini la journée à l'Alliance française où il y avait une fête peu intéressante; mais j'avais de jeunes amies, américaines et françaises, qui déclamaient, et je tenais à les applaudir.

Vendredi soir.

Je rentre d'un dîner chez Mme Leggett, accepté à contre-cœur parce qu'il y avait des invités et qu'il fallait faire toilette; eh bien, j'aurais eu tort de ne pas m'y rendre, car la soirée a été exquise.

Après le dîner, Calvé, sans accompagnement, de son propre élan, nous a tenus sous le charme pendant une heure environ; elle nous a chanté de vieilles chansons françaises : du Béranger, du Pierre Dupont.

Je sais par cœur presque toutes ces romances-là et je les lui rappelais à mesure.

Ce matin, j'ai voulu travailler chez moi avec une jeune Américaine, mais j'ai été interrompue à chaque instant par ce maudit téléphone, si commode et si insupportable!

Ma conférence de l'après-midi chez Mme Charles Morgan, où j'en ai déjà fait une, a fait pleurer une partie de mon auditoire. Elle a pour sujet *les Femmes victimes de la Révolution*. C'est la huitième fois que je la donne en Amérique.

Samedi, 9 heures et demie du soir.

Si je ne me trompe, la journée qui vient de s'écouler est la plus dure, jusqu'à présent, de tout mon séjour aux États-Unis.

D'abord, dès le matin, une lettre de mes amis Peirce, de Washington, m'annonce leur passage à New-York et leur embarquement, pour Naples, à onze heures du matin.

Je n'ai eu que le temps de courir à leur hôtel pour causer avec eux quelques instants.

M. Peirce a une mission du Président en Orient, et sa femme l'accompagne.

Je suis triste de les voir quitter l'Amérique où ils m'ont fait venir; il me semble qu'une protection va me manquer. Et je n'ai pas même le loisir de les

accompagner jusqu'au bateau; il y a une *réception*, arrangée pour moi, à onze heures.

C'est au club des *Modèles*, cette fois-ci, fondé en 1898 par *miss Hélène Sargent*. Aucune personne n'en peut faire partie sans être artiste ou parente d'artiste; la position sociale n'y fait rien.

En deux semaines, pour fonder, elles ont pu réunir 2,600 dollars (13,000 francs).

Le but est d'élever la profession des modèles, et de leur enseigner le respect d'eux-mêmes et des autres en les faisant respecter par les autres.

Il n'y a que des jeunes filles, bien entendu. On leur fait une classe pour leur enseigner le drame et la façon de poser, puis on leur apprend à faire de petits ouvrages lucratifs, pouvant suppléer à leur profession de modèle.

Tous les mercredis soir, il y a un cours de littérature; un autre soir, l'étude de la forme grecque, et un troisième, l'histoire des artistes.

On leur donne, de temps en temps, de petites fêtes où elles déclament, jouent la comédie, etc.

Pour cinquante centimes par jour, les modèles louent au club les robes dont elles ont besoin pour poser; ces robes sont offertes par les femmes du monde qui ne s'en servent plus et on les arrange suivant les besoins de l'époque et de la situation.

Quand les peintres veulent des modèles de confiance, ils s'adressent là, décrivent ce qu'ils veulent comme femme, comme forme et comme période his-

torique. On fait faire les costumes qui sont toujours loués au même prix, cinquante centimes par jour.

Les modèles qui le veulent peuvent prendre leurs repas au club pour treize ou quinze sous.

J'ai vu le menu aujourd'hui et, si je n'avais pas été invitée à déjeuner en ville, je serais restée là.

Voici ce menu :

27 FÉVRIER

1° Soupe aux tomates.
2° Poulets à la crème.
3° Sandwichs de viande rôtie.
4° Haricots.
5° Compote de pêches.

N'est-ce pas que c'est bon marché? Le club s'enrichit avec une telle rapidité que, d'un appartement, ils espèrent avoir bientôt une maison pour que les pauvres filles sans asile, sans *home*, puissent y avoir une chambre.

Pendant que nous visitons, il y a dans la bibliothèque plusieurs modèles qui lisent en attendant le déjeuner. Au moment de partir, je reconnais une petite Française d'environ dix-huit ans, très gentille. Je lui parle, je l'embrasse et je vais lui envoyer deux billets pour mes dernières conférences.

Eh bien! de tous les clubs que j'ai déjà vus, aucun ne m'a autant émue que celui de *l'Art des femmes*. Et les dames qui s'en occupent sont des plus sympathiques; elles adorent leurs jeunes filles à qui elles font un bien sérieux.

Il est une heure et je déjeune chez Mme Émery, dans cette ravissante maison remplie de nos chefs-d'œuvre.

J'ai fait inviter Calvé qui est dans l'admiration et prend des plans pour la maison qu'elle veut faire construire à Nice.

De ce déjeuner, je me rends à une réception qui n'est pas donnée pour moi, mais pour le gouverneur de l'État de New-York et pour sa femme, M. et Mme *Odelle*.

C'est au *Club des Artistes*. On ne me laisse pas respirer, ni regarder autour de moi : des présentations sans fin. Il y a un monde fou, je suis ahurie et je demande à m'esquiver aussitôt que j'ai fait la connaissance du gouverneur et de sa femme.

Pourtant, j'ai vu une Américaine exquise, à cheveux blancs, Mme Parker, si distinguée, si grande dame, que j'aurais voulu pouvoir causer plus longtemps avec elle. Elle m'invite à une petite fête musicale, chez elle, vendredi. Je tâcherai d'y aller.

Vous croyez que c'est fini et que je n'ai plus qu'à aller me reposer à l'hôtel? Ah! bien, oui!... On m'attend à l'exposition d'architecture, un genre de vernissage.

Pas moyen de me dérober.

Là aussi un monde fou, et les présentations recommencent. Une dame me dit : « J'entends parler de vous de tous les côtés. » Une autre : « Je suis peintre et je voudrais vous faire une petite réception dans

mon atelier. » Une troisième, Mme Gould : « Venez, que je vous montre les œuvres de mon fils... » Et c'est tout ce que j'ai vu de l'exposition !

J'ai les pieds en compote, la tête fendue ; je supplie qu'on me laisse assise dans un coin, que l'on ne me présente plus personne, mais il n'y a pas moyen de l'obtenir. On en amène toujours ; le flot ne s'arrête pas.

Enfin, je remonte en voiture, plus morte que vive, avec Mme Bourne qui a été pour moi, tous ces jours-ci, l'amabilité même. Elle m'emmène dîner chez elle, en intimité, heureusement. Son mari, très bon musicien, me repose un peu en me jouant de jolies choses, et j'obtiens la permission de partir une demi-heure après dîner.

Quel soulagement d'être seule !

Vous ne connaissiez pas l'Amérique, chère amie ; ni moi non plus, et je m'en souviendrai... de New-York surtout.

Comment ne pas devenir nerveux avec une pareille vie !

J'ai trouvé, en rentrant, une charmante lettre de sir Wilfrid Laurier, le premier ministre du Canada, à qui mon ami, Albert Sorel, m'a recommandée.

Il m'assure de son meilleur accueil à Ottawa et me dit que lady Laurier m'offre d'avance ses services.

On ne peut pas être plus aimable.

Lundi soir.

J'ai passé deux jours un peu plus tranquilles ; sans cela, la machine aurait *craqué*.

Je suis retournée hier, après-midi, entendre une musique ravissante dans cette splendide maison de Mme H... qui a neuf Rembrandt ; et, comme j'étais moins pressée que la dernière fois, j'ai pu visiter les galeries du haut où toute notre école de grands maîtres est représentée en profusion ; il y a aussi de superbes collections de poteries de toutes sortes.

Le soir, concert à l'Opéra. Calvé et Plançon ont chanté, entre autres, le duo du *Crucifix*, de Faure. J'ai donc vécu en pleine harmonie, occupant mes rares moments de loisir à écrire un article sur la Russie. Je ne le voulais pas, mais un journaliste américain me harcèle depuis plusieurs jours. Je le donne, enfin, à la condition qu'il ne paraisse pas en mon nom.

Grand déjeuner de femmes, comme toujours, chez Mme Thursby, aujourd'hui. J'y rencontre une charmante russe mariée à un Américain.

A cinq heures, j'ai conduit Calvé dans cette maison-musée de Mme H..., à qui j'avais demandé hier la permission. Elle a admiré, comme moi, cette demeure exquise où le goût le plus pur préside comme arrangement à un art qu'on pourrait appeler l'*art américain*, et qui est réalisé par Thiphaine, dans l'atelier de qui j'ai vu de bien belles choses.

Enfin, pour finir la journée, dîner intime chez Mme Leggett, qui avait prié son mari d'aller dîner dehors. Nous n'étions que dix et le but proposé était de lire des lettres du Père Didon, ce que j'ai fait avec émotion pendant une heure et demie.

Jeudi soir.

Je viens de prendre un peu de congé ces jours-ci; c'était urgent, d'abord pour soigner un gros rhume, puis pour répondre à un courrier énorme.

Aussi, mardi, après ma conférence, je me suis libérée du dîner que j'avais pour le soir. Hier, j'ai fait la même chose : j'ai refusé également l'Opéra et un dîner au restaurant. Aujourd'hui, je recommence à défaire ce qui était arrangé et je viens de passer trois soirées bien reposantes. J'ai beaucoup écrit, j'ai lu un peu, j'ai même tiré l'aiguille. Oh! la bonne chose d'être un peu seule et à moi-même!

J'ai déjeuné en ville, reçu et fait des visites; mais ce n'est rien. Je viens de rentrer avec une jolie brassée de fleurs, et la pensée que je ne vais plus sortir me met en allégresse. Il fait un temps affreux : le vent souffle, la pluie tombe à torrents. Je savoure le bien-être de ma chambre.

On est venu tantôt me demander des leçons de diction à n'importe quel prix, mais où trouver le temps? Je pars dans quelques jours.

Vendredi soir, 7 heures.

Ce matin, à dix heures et demie, on me remet une carte de visite. C'est une dame qui m'avait écrit au nom de Charles-Joseph Bonaparte, de Baltimore, pour me demander un rendez-vous. Elle est gentille, timide, me montre une lettre que le secrétaire du prince Victor-Napoléon vient de lui écrire, et me dit qu'elle est l'arrière-petite-fille de Napoléon Ier. Je la crois folle, je la regarde avec méfiance, et elle me raconte — en anglais, car elle ne parle pas français — que Napoléon Ier a eu un fils deux ans avant d'épouser Joséphine, un fils qu'il n'a jamais vu et dont il n'a probablement pas connu l'existence.

Elle ne *sait pas* le nom de son arrière-grand'mère qui est venue, dit-elle, se réfugier en Amérique avec son enfant. Elle dit qu'il y a un papier l'attestant. Est-ce vrai? Si cette femme a existé, je m'étonne qu'ayant eu un fils, elle n'ait pas sollicité pour lui quand Napoléon a été empereur.

D'un autre côté, cette petite femme me dit cela très tranquillement, en ajoutant qu'elle l'a appris par son père, il y a seulement deux mois; qu'elle est mariée depuis quinze jours et qu'elle est si heureuse!

Je regrette de n'avoir pas le temps d'aller jusque chez elle pour voir son intérieur. Elle veut entendre parler des Bonaparte; je lui raconte ce que j'en sais, et je suis obligée de la congédier parce qu'il est

midi et que je dois m'habiller pour un déjeuner.

A trois heures, j'ai une conférence où le *petit modèle* est venu, si contente d'entendre du français!

Je l'ai placée au premier rang.

Après, je suis encore invitée à une réception. Je me fais un peu tirer l'oreille pour m'y rendre. Eh bien! c'eût été dommage de n'y pas aller.

C'est au coin de la 5e avenue et de la 56e rue.

L'entrée de la maison a une tente. Je suis reçue et annoncée par un laquais en culottes courtes. La rampe de l'escalier, les suspensions, les murs, tout est décoré de guirlandes de verdure et de fleurs.

Où je suis? Avec les présidentes d'une quantité de clubs et avec toutes les dames graduées des universités et collèges, avec les savantes de l'Amérique.

On me place à l'entrée, près de la présidente du club des Collèges de femmes, qui me présente tout le monde: « Docteur un tel!... Avocat un tel, etc., etc. » Je serre la main... à combien!... Il en a défilé des centaines; et quelle élégance, quelles toilettes!

Il y a des savantes très riches. C'est quelque chose d'absolument spécial que cette réunion, et je m'amuse..

Enfin, une *Mme Brown* entre. Les présidentes qui m'entouraient se précipitent, l'enveloppent dans un rond en m'y entraînant. Nous dansons autour d'elle pendant que la musique joue, car il y a un orchestre caché dans la verdure.

Tout en dansant, comme les autres, je ne comprends pas bien et je demande des explications.

Mme Brown est la présidente des *trente-quatre (sic)* clubs de femmes de l'État de New-York!!

Je ne puis m'empêcher de poser cette question : « Quand donc est-elle chez elle? »

Le thé est magnifiquement servi; il y a de tout en profusion. Je prends du punch, j'accepte des roses, et je fais signe — vers six heures — à la personne qui m'a amenée.

Nous partons sans que je me souvienne d'aucun nom. J'en ai trop vu. Mais que de jolies toilettes blanches, que de perles, que de bijoux!

A un moment, ma voisine me dit : *La femme des intelligences s'habille beaucoup mieux maintenant qu'autrefois*.

De là, je vais chez Mme Parker qui m'avait invitée à une réunion musicale. J'arrive quand tout est fini, mais j'ai rapporté la photographie de cette exquise femme en cheveux blancs.

Et maintenant je griffonne en attendant que l'on vienne me chercher pour un dîner.

Ces trois soirées de repos m'ont fait du bien et je recommence à trotter!

New-York, mercredi soir, 10 heures et demie,
9 mars 1904.

Ce ne sera pas une grande causerie. Je me sens très fatiguée et je pars, demain matin, pour Mont-l, à huit heures et demie.

Mais je veux résumer les souvenirs de ces quatre derniers jours au moment de quitter définitivement New-York. Je suis très contente d'aller au Canada; je suis désolée de quitter mon cher hôtel *Martha-Washington*, hôtel unique dans le monde entier; hôtel où l'on a la plus grande indépendance, tout en se sentant protégé et entouré!

Je regrette ma chambre, je regrette ce *mouvement tranquille* qui fait qu'on se côtoie sans cesse sans se mêler. Tous sont charmants ici, ceux qui sont employés aux bureaux comme ceux qui servent. Ils sont complaisants, polis et toujours prêts à obliger.

Je reviendrai encore quelques jours ici, en avril, mais mon vrai séjour est terminé. Hélas! c'est le côté triste des voyages et de la vie : tout finit!

Plusieurs familles américaines avec lesquelles je suis liée partent ces jours-ci pour l'Europe, et, en revenant à New-York, je trouverai bien des vides.

Une chose qui m'est très douce, c'est que le curé de Saint-Vincent-de-Paul m'a demandé de faire une conférence au profit des petits orphelins français. Avec quelle joie j'ai accepté! Calvé a offert d'y chanter et nous avons pris la date du 11 avril.

J'ai donné mes deux dernières conférences à New-York — hier et aujourd'hui — chez Mme Émery et chez Mme Thursby. Il faut le reconnaître, puisque c'est vrai, tout a bien marché.

On m'a bien gâtée, bien fêtée; trop même pour mon repos. Jamais ma chambre n'a été sans fleurs,

et hier, pour clore cette série mondaine, on m'a donné un dîner de femmes, chez Mme H. Murray, où j'ai fait aussi une conférence, et qui est une personne remplie de douceur et de charme. Nous étions huit à ce dîner, toutes en grandes toilettes, toutes décolletées. Nous avons joué au bridge : deux tables, et le prix m'a été offert; c'est une gentille petite pendule de voyage.

J'ai vu beaucoup de jeunes filles dans l'intimité pendant mon séjour à New-York. Je les ai bien étudiées, car en elles repose — partout — l'avenir d'un pays. C'est bien de la femme, en effet, que sort la société dans ce qu'elle a de bon ou de mauvais. C'est son influence qui prédomine toujours, surtout dans un monde où elle s'est développée, intellectuellement, beaucoup plus que l'homme.

Eh bien! je reproche aux jeunes filles américaines, en général, de se *bourrer* de trop de choses. Avides de savoir, elles laissent trop facilement de côté toute méthode et absorbent trop, pêle-mêle, tout ce qu'on leur présente. De là confusion, désordre et dépense nerveuse excessive.

J'ai été étonnée, en causant avec plusieurs qui employaient des mots savants, des expressions recherchées, de constater que la base n'est pas sûre et que la construction est édifiée sur du sable. Le temps a manqué pour établir des fondements solides. Elles font tout trop vite.

Mais ce que j'ai admiré sans réserve, dans ces

mêmes jeunes filles, c'est l'élan pour le bien. Il n'y en a pas une qui ne fasse partie de plusieurs clubs ou associations de charité et ne s'en occupe activement, payant de sa personne autant que de sa bourse. Là aussi, il y a peut-être excès, mais qui donc pourrait blâmer un excès ayant pour mobile la bonté et l'amour du prochain?

Quant au fameux *flirt* que nous blâmons tant, en Europe, eh bien! là aussi, je dois reconnaître combien ce qu'on dit chez nous est, à mon sens, exagéré et faux. La jeune fille américaine est saine, sérieuse, dévouée. Sa coquetterie n'a rien d'effronté ni de provocant, et ses allures, soi-disant libres, ne sont que de la simplicité sans pose. Rien de compassé, rien de convenu. Elle est vraie et naturelle dans ses défauts comme dans ses qualités.

Il y a des exceptions certainement, chez elles comme chez nous, comme partout; mais je crois à l'avenir d'un pays dont chacun de ses membres travaille à réaliser le progrès et *le mieux* sous toutes ses formes. La mesure manque, c'est vrai. Mais ne sait-on pas que — comme le balancier de la pendule quand il est mis en branle — « on n'atteint le but qu'après l'avoir dépassé? »

Je les aime, ces jeunes filles d'outre-mer; j'ai eu la joie de me faire l'amie de quelques-unes avec qui je resterai longtemps, j'espère, en relations suivies et tendres.

Montréal, hôtel place Viger,
12 mars 1904.

Chère amie, j'aimais le Canada avant de le connaître et je sens que je vais m'y attacher encore bien plus, maintenant que je suis dans son enceinte.

Le cher Canada! qui a été à nous, que nous n'avons pas su garder et qui, malgré l'abandon où nous l'avons laissé à l'heure des grands désastres, conserve à la France — pays de ses ancêtres — un culte mystique et religieux!

Mais procédons par ordre. J'ai quitté New-York jeudi matin, à huit heures. La fille de Mme Leggett est venue me prendre pour me conduire à la gare. C'est cette chère petite Alberta (1) qui s'est occupée de tout pour mon départ. Elle ne m'a quittée qu'après m'avoir vue installée dans un bon fauteuil du wagon de luxe et en me laissant fleurs, chocolat, provisions de route, et, par-dessus tout, le plus délicieux des souvenirs. Oh! la ravissante nature de jeune fille faite d'abnégation, d'idéal, de sentiments religieux et exquis!

Peu de monde dans ce long compartiment qui contient trente fauteuils.

Jusqu'à Abany, le train longe le fleuve Hudson,

(1) Mariée aujourd'hui à un Anglais, ma chère petite Alberta se nomme Madame G. Montagu.

gelé en ce moment, et dominé par des montagnes couvertes de neige.

Il fait un très beau temps et le soleil dore tout.

A Albany, la capitale de l'État de New-York, j'aperçois cette enseigne :

Hôtel Lasak's *for gentlemen only* (pour les hommes seulement).

Je ris et je trouve qu'aux États-Unis l'on travaille vraiment à séparer les sexes!

Après Albany, nous ne restons que deux dans le grand wagon, et mon compagnon disparaît longtemps dans le salon-fumoir. C'est donc à peu près la solitude. Nous longeons le lac Champlain, gelé aussi, et sur lequel il y a des traîneaux en forme de petites barques à voiles. C'est un parcours superbe et je suis enchantée de l'avoir fait de jour. N'ayant été couchée que quatre heures, la nuit dernière, mon admiration est entrecoupée par de petits sommeils.

Tout à coup, le train s'arrête sans motif apparent. Il n'y a pas d'amas de neige, mais nous restons là longtemps, au milieu d'un des plus beaux sites du monde, et j'assiste à un superbe coucher de soleil. Nous semblons imiter l'astre, car tout paraît dormir : la nature, le train, les voyageurs ; et la nuit nous surprend dans ce calme extraordinaire, délicieux quand on n'est pas pressé. Mais je sais que l'on m'attend à la gare, et je suis très ennuyée.

Mon voisin revient du fumoir; je l'interroge. Il y a deux heures de retard, et le motif, nous n'en savons

rien. Ah ! l'Amérique et ses trains que je croyais si rapides, si réguliers. Comme il faut en rabattre à cet égard !

Enfin, voici Montréal à neuf heures et demie du soir au lieu de sept heures trente-cinq. Le consul général de Russie, M. Struve, à qui le comte Cassini a télégraphié mon arrivée, et que j'ai connu à Pétersbourg, est à la gare avec le sénateur *Beïque*, sa femme, Mme *Dandurand*, dont le mari est aussi sénateur, et la chère Mlle *Barry*, qui a dans son journal le pseudonyme de Françoise. C'est elle qui m'écrit depuis deux mois; elle qui a tout préparé, tout arrangé avec un dévouement admirable. Aussi je l'embrasse de suite.

Je suis profondément touchée de l'accueil qui m'est fait, et, après quelques minutes de conversation, le sénateur Beïque me fait monter dans un grand traîneau (qui ressemble à nos troïkas de Russie), et nous partons pour l'hôtel Viger où mon aimable guide me laisse.

Ma chambre est retenue, et là, où je trouve plusieurs gerbes de fleurs, devinez qui m'attend encore?

Oh! je vous le donne en cent, en mille, en tout ce que vous voudrez, vous ne trouverez jamais. C'est *René P...* vous souvenez-vous? le beau-frère de Victorine F. que je vous ai fait connaître autrefois. Sa femme, mon amie, est morte il y a quinze ans; des épreuves ont fondu sur ce pauvre René et l'ont entraîné au Canada, à Montréal. Il y est

directeur et associé dans une maison d'équitation et s'est fait une jolie situation. Je suis bien contente d'apprendre qu'il réussit, car il mérite toute estime.

Il a fait venir ses quatre enfants qui commencent à se tirer d'affaire. Sa fille est avec lui, à l'hôtel; elle est très gentille et tient sa maison.

Nous nous sommes retrouvés avec une grande émotion; nous avons été étroitement liés jadis. Je n'en ai pas dormi, tant leur vue a évoqué en moi le souvenir de tout un passé mort.

Je tiens essentiellement à ce que ma première visite à Montréal soit pour Mgr l'archevêque.

Je me rends donc à l'archevêché, à neuf heures et demie du matin, hier, vendredi, après avoir visité la vaste cathédrale, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. Les chemins sont affreux; des montagnes de neige partout. Je suis terriblement cahotée et j'irai de préférence en *char* (tramway) quand je saurai me diriger.

Ici, comme aux États-Unis, les évêchés sont ouverts à tout le monde et les réceptions n'y ont rien des formalités européennes.

Mgr Paul Bruchesi me reçoit très cordialement. Il est jeune, quarante-huit ans, d'aspect distingué et aimable, sans morgue, sans pose. Je me l'étais figuré tout autrement et j'avais des raisons pour craindre un autre accueil.

Je suis très heureuse de m'être trompée et de me trouver en présence d'un homme de grande intelli-

gence et de beaucoup de finesse. Il a, ici, un pouvoir considérable que nos archevêques et évêques ne connaissent plus en France et qui rappelle, à la fois, et le moyen âge et le temps de Louis XIV. En voici un exemple. Je lis ceci, dans *la Presse* du 10 mars :

« *Lettre de Mgr Bruchesi aux journaux.*

« Mgr l'archevêque de Montréal a adressé une lettre circulaire à tous les journaux de son diocèse.

« Pour notre part, nous suivrons respectueusement la direction que Sa Grandeur nous donne.

« Monsieur le directeur,

« Le procès Bellanger va commencer bientôt à Sainte-Scolastique. Vous savez à quel point il excitera la curiosité du peuple. Mais cette curiosité est malsaine ; la satisfaire par des récits détaillés de ce qui se passera en cour d'assises serait, de la part des journalistes, une faiblesse déplorable. Une réaction s'impose à l'heure présente ; tout le monde en convient et la demande. Je m'adresse à tous nos directeurs et propriétaires de journaux français et anglais, catholiques et protestants, et je les conjure de vouloir bien s'unir pour l'opérer.

« Je compte, cher monsieur, sur votre précieux concours dans cette réforme si importante qui intéresse la moralité de nos populations et de la jeunesse en

particulier. En vous rendant au désir que je vous exprime avec autant d'amitié que de confiance, vous ferez une œuvre méritoire qui vous donnera droit à la reconnaissance publique.

« Une excellente occasion se présente pour la réforme proposée : c'est le procès sensationnel dont je vous parlais en commençant et qui va s'instruire dans quelques jours. Veuillez, je vous prie, ne publier, à propos de ce procès, que les choses nécessaires et qui peuvent être lues sans danger par tout le monde.

« Il y a, vous le savez, des milliers de jeunes gens, de jeunes filles et d'enfants qui vous lisent; c'est leur cause surtout que je plaide en vous écrivant aujourd'hui. Vous êtes père de famille et vous avez charge d'âmes; c'est à votre cœur que je m'adresse et je suis sûr d'être entendu.

« Vous voudrez donc bien donner des instructions formelles à vos reporters afin qu'ils soient aussi réservés et discrets que possible dans les comptes rendus qu'ils enverront à votre journal.

« Agréez, monsieur le directeur, l'assurance de mes bien dévoués sentiments.

« PAUL,

« **Archevêque de Montréal.** »

Je cause quelque temps avec Monseigneur, et c'est si bon d'entendre parler français comme en France!

L'archevêque a fêté, en décembre dernier, son

jubilé sacerdotal ayant sa vieille mère à ses côtés. Ce fut la seule femme admise au banquet de l'archevêché, où l'usage ne permet pas de les convier.

Cette fête, dite de famille, a été surtout la fête des pauvres et des malheureux. Mgr Bruchesi a refusé tout cadeau, et il a demandé que la somme réunie pour lui en offrir un fût destinée à *l'hôpital des incurables* qui renferme tant de détresse et tant de douleurs. L'offrande du riche et l'obole du pauvre dues aux protestants et aux catholiques, se sont élevées à 80,000 francs environ.

Cet hospice des incurables a été fondé en 1898 et s'élève sur la montagne qui l'assainit de son souffle pur et bienfaisant. « Il s'est ouvert, a écrit, dans *la Presse,* ma jeune amie canadienne Hélène Dumont (Marie Beaupré), à tout ce qu'il peut contenir de douleurs physiques; il les reçoit, d'où qu'elles viennent, sous la seule condition qu'elles soient sans espérances. Plus le malheur est profond, plus il attire les angéliques hospitalières. Leur Benjamin est un garçonnet de dix ou douze ans à qui la nature a refusé la colonne vertébrale et qui, par suite, est condamné à se traîner misérablement sur le dos avec ces mouvements serpentins et continus des invertébrés. Et ces femmes, ces saintes, soignent, dorlotent et catéchisent l'étrange horreur, douée d'une âme pourtant! Elles lui ont découvert une intelligence, un bon petit cœur : elles le font croire et prier. Il reconnaît Jésus sur les médailles, et balbutie des

choses au sujet de sa première communion; une sorte de sourire illumine sa figure à la vue de ses amis... et vraiment il ne se trouve pas malheureux. »

Cet hospice des incurables a des protestants comme des catholiques et, vous l'avez vu plus haut, les deux partis s'unissent dans leurs aumônes pour venir en aide à la souffrance sans espoir.

Cette œuvre est chère, entre tant d'autres, à Mgr Bruchesi, qui va souvent visiter l'asile de la douleur, dont il est le grand bienfaiteur.

L'archevêque est né à Montréal même et appartient à une famille vertueuse et chrétienne. Il est resté deux ans à Saint-Sulpice de Paris où il reçut la tonsure. Ensuite, il passa trois ans à Rome, au séminaire français; il y devint docteur en théologie. C'est dans la ville éternelle que le jeune séminariste fut ordonné prêtre; il désira, aussitôt après ce grand événement, quitter la vieille Europe pour se dévouer à son pays natal. Là, il remplit le ministère le plus actif sous toutes ses formes jusqu'en 1897, où il fut appelé à l'épiscopat pour remplacer Mgr Fabre comme archevêque de Montréal.

Ce jeune prélat est aimé de tous ceux qui l'approchent et ont affaire à lui. Il donne, sans compter, son temps et ses forces à qui les réclame, et multiplie, de tous côtés, les œuvres de bienfaisance et de charité.

Le Canada compte trente diocèses. L'archevêque de Montréal vient d'obtenir du Saint-Père d'en

créer un nouveau, celui de Joliette, qui sera sans doute suivi de plusieurs autres, avant peu, dans ce pays immense qui a tant d'avenir.

La nomination des évêques du Canada se fait directement par Rome, sans que le gouvernement intervienne en quoi que ce soit.

Quand il y a lieu de pourvoir un siège épiscopal d'un titulaire, les évêques de la province ecclésiastique se réunissent et choisissent *trois* candidats dont ils envoient les noms au Saint-Siège en donnant sur chacun d'eux les renseignements nécessaires et en les classant comme il convient. La congrégation de la Propagande, de qui dépend le Canada, après avoir pris connaissance des dossiers, fait une enquête supplémentaire, si elle le juge à propos, puis elle choisit l'un des candidats qu'elle soumet à l'approbation du pape.

Quand il s'agit d'une nomination à un siège archiépiscopal, tous les archevêques du pays sont invités à donner leur opinion sur les candidats proposés.

Il est à remarquer aussi que chaque évêque doit préparer une liste des trois prêtres qu'il juge les plus aptes à lui succéder. A sa mort, cette liste est remise aux évêques de la province qui l'adoptent ou la modifient à leur gré.

Quand l'évêque élu a reçu, de Rome, son bref de nomination, il n'a aucune formalité à remplir auprès du gouvernement pour prendre la direction de son diocèse.

Les évêques du Canada ont conservé toute leur influence sur les fidèles qui les écoutent et leur obéissent religieusement, soit qu'ils interdisent la lecture d'un mauvais livre ou celle d'un journal dangereux.

Cette influence se fait aussi sentir auprès des autorités publiques. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une mesure qui intéresse la religion ou la morale, ils peuvent faire des représentations et au gouvernement et au conseil municipal. Leur parole, entendue avec respect, est toujours prise en sérieuse considération.

Le clergé ne reçoit du gouvernement aucune subvention, et il vit uniquement de ce que lui donnent les fidèles. Les catholiques payent la dîme à leur curé ou, plus littéralement, la vingt-sixième partie des céréales qu'ils récoltent. Et cette disposition fait partie du Code civil, si bien qu'un paroissien refusant de payer la dîme pourrait être poursuivi devant les tribunaux.

Il faut noter cependant que, dans les villes et dans quelques campagnes où la chose est devenue nécessaire, l'évêque fait une ordonnance qui oblige les catholiques à donner annuellement à leur curé une somme proportionnelle à la valeur de leurs propriétés, ou bien *tant* par famille.

Cette ordonnance n'est pas protégée par la loi civile à l'égal de la dîme; elle est néanmoins généralement admise par les paroissiens.

Les enterrements, les mariages sont une autre

source de revenus pour les prêtres. Ces émoluments sont partagés entre le curé et la fabrique.

Toutes les églises des paroisses appartiennent à la fabrique qui est reconnue comme corporation légale par l'autorité civile. Cette fabrique a le pouvoir de posséder, de recevoir des legs, d'aliéner, etc.

Quand il faut construire une église ou un presbytère, la loi civile autorise ce qu'on appelle une *répartition* sur toutes les propriétés immobilières des catholiques de la paroisse. Et, quand toutes les procédures requises à cet effet ont été remplies, le montant à percevoir sur chaque propriété constitue, en faveur de la fabrique, une créance privilégiée, une hypothèque.

Il est à souhaiter que nous parvenions à établir en France une semblable organisation qui tire, de son indépendance vis-à-vis de l'État, sa principale force et sa grandeur.

Après ma visite à l'archevêché, je rentre à l'hôtel où Françoise me rejoint; et je lui dis ma première bonne impression sur son pasteur. Les journaux ont annoncé mon arrivée, les cartes de visite affluent, et je me rends vite compte que je vais être aussi prise qu'à New-York, avec cette différence, si délicieusement appréciable, qu'ici tout le monde parle ma langue couramment.

Je me suis adressée au portier de l'hôtel afin d'avoir un traîneau, et, quand je lui exprime ma joie de l'entendre parler français, il me dit : « Oh!

madame, ici nous sommes Canadiens, *tous Français.* »

Mais ils ont certaines expressions à eux. Ils ne vous disent pas : « montez en voiture, mais : *embarquez!* »

L'accent non plus n'est pas toujours commode à saisir chez certains Canadiens qui n'ont jamais quitté leur terre, mais ils ont vraiment gardé toute la pureté de la langue, toutes les expressions choisies, et leurs formules de politesse sont parfaites.

Pendant l'après-midi, hier, Mlle Barry *(Françoise)* a eu la gentillesse de me faire faire quelques visites chez les notables de la ville : femme du maire, femmes de sénateurs, Université Laval (pour jeunes gens), où les autorités permettent que je fasse une conférence. Ce sera la première fois qu'une femme y sera admise à ce titre.

Le soir, je dîne chez René P..., avec une vraie joie, dans l'intimité de famille, et je lui garde encore mon dîner de demain, dimanche, craignant bien de ne pouvoir lui donner plus quand je vais être prise dans l'engrenage.

Ce matin, j'ai essayé de m'orienter, de sortir un peu seule, de visiter les églises.

C'est bien à la création de *Montréal* que convient ce mot du Père Didon : « *Les origines ont un parfum divin.* » L'histoire de cette île a pour point de départ des vues entièrement surnaturelles et qui ne sont peut-être pas assez connues. Je vais les

raconter, ayant surtout en vue d'instruire ma chère jeunesse.

Jacques Cartier, que François Ier avait envoyé en Canada, parcourut, à son second voyage, la montagne voisine d'Hochelaga. Arrivé au sommet, il découvrit un pays sans limites, en admira la beauté, ainsi que le cours majestueux et la longueur du grand fleuve qui s'étendait indéfiniment sous son regard. Ravi par cette vue merveilleuse, il appela cette montagne *mont Royal*, y fit planter la croix à écusson et à fleur de lis qui portait ces mots : « Vive le roi de France ! »

En 1608, Champlain, envoyé par Henri IV, fonda Québec (j'en reparlerai). Les années passèrent ; les tentatives pour porter la foi en Acadie eurent leurs épreuves, leurs persécutions. On ne sème rien sans douleur et sans larmes.

En 1641, alors que la colonie française était réduite à une extrémité presque désespérée, un groupe d'hommes désintéressés conçut l'idée audacieuse de bâtir une ville fortifiée dans l'île de Montréal, à soixante lieues de Québec. Ils étaient convaincus qu'elle serait, tout à la fois, un rempart contre les excursions des Iroquois et une sauvegarde pour la colonie chancelante de Québec. Leur dessein était surtout de remplir la ville de fervents catholiques qui inviteraient les sauvages à se fixer près d'eux pour les former aux pratiques religieuses. Cette ville, pour être directement sous la protection

de la sainte Vierge, s'appellerait Ville-Marie, et, de ce poste avancé, les Français pourraient s'étendre dans les terres et y fonder de nouvelles colonies.

Ce projet, qui pouvait sembler fou et impraticable, réussit pleinement. Les premiers associés qui le formèrent cachèrent leur nom pour garder le secret de leurs générosités et de leurs sacrifices. Ville-Marie a été bâtie, dans l'île de Montréal, sans que le roi, le clergé, ni le peuple y fussent pour rien, et sans que les fondateurs en aient retiré le plus léger profit.

Le premier qui ait eu l'inspiration de créer Montréal est *Jérôme le Royer de la Dauversière*, receveur des finances à la Flèche. Le second, ce fut un jeune prêtre n'ayant pas vingt-huit ans, *Jacques Olier*, qui devint le fondateur de la compagnie et du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Ville-Marie a été sa première vocation, son premier attrait. Il désira ardemment aller lui-même en Canada, mais n'y parvint pas. Dieu le destinait à former les prêtres qui devaient devenir les seigneurs de Montréal. Le troisième saint personnage est le célèbre frère Claude Leglé.

M. de la Dauversière et M. Olier ne se connaissaient pas; ils se rencontrèrent pour la première fois au château de Meudon où ils étaient venus pour parler au garde des sceaux. Sans s'être jamais vus, ils s'abordèrent familièrement, se saluant par leur nom comme Paul, ermite, et saint Antoine; comme

saint Dominique et saint François. Ils s'embrassèrent avec l'effusion de deux amis qui se retrouvent après une longue absence, et s'entretinrent, dans le parc du château, pendant trois heures, des desseins qu'ils avaient formés, l'un et l'autre, pour procurer la gloire de Dieu dans l'île de Montréal.

M. Olier remit à M. de la Dauversière, en le quittant, un rouleau de cent louis qui fut la première somme donnée pour commencer « l'ouvrage de Dieu ».

Aussitôt après, sans avoir acquis un pouce de terre dans cette île, M. Olier y envoya les objets de première nécessité pour les hommes qu'il avait résolu d'expédier en Canada l'année suivante.

Pierre Chevrier, baron de Faucamp, dégoûté du monde et possédant de grands biens, se joignit à M. de la Dauversière. M. Olier, jugeant avec raison qu'ils n'étaient pas assez pour soutenir la dépense qu'exigerait une telle entreprise, y intéressa trois autres de ses amis dont il connaissait le zèle et la générosité. Tel est le noyau de l'association connue sous le nom de la société de Montréal. Le baron *de Renty*, à l'âme vraiment apostolique, en fit partie dès le début.

La première chose qui préoccupa les six membres, fut d'acquérir en propre l'île de Montréal, que la compagnie de la Nouvelle-France avait donnée à *Jean de Lauzon* sous la condition expresse d'y établir une colonie.

Ils y parvinrent enfin, après plusieurs tentatives infructueuses; le contrat de cette cession fut passé à Vienne le 7 août 1740, avec le droit de navigation sur toute l'étendue du Saint-Laurent, ainsi que celui de pêche jusqu'à deux lieues autour de Montréal.

Toute l'île était déserte depuis longtemps. A l'époque de Jacques Cartier, elle était le chef-lieu d'un grand nombre de bourgades; mais, depuis que les habitants en avaient été chassés, nul n'avait fait aucune tentative pour s'y installer. Un établissement de Français, en ce lieu, ne devait donc guère porter ombrage aux nations sauvages qui demeuraient au loin.

A cette même époque, et c'est là où la Providence est admirable dans ses desseins, Paul de Chomédy, sieur de Maisonneuve, gentilhomme champenois, exercé de longue main au métier des armes, fut amené par sa sœur, qui était religieuse, à mépriser tous les avantages que le monde lui offrait pour aller au delà des mers se dévouer aux projets des associés.

En allant à Paris, chez un avocat de ses amis, il mit la main sur une des relations du Canada que les jésuites publiaient tous les ans, et il devint le chef nécessaire à l'entreprise rêvée. Il n'y avait plus qu'à faire une levée d'hommes forts et vigoureux pour les envoyer, là-bas, au printemps de l'année suivante.

Les six associés réunirent, en secret, pour cette seule occasion, la somme de 75,000 francs. Du côté de la cour, ils obtinrent toutes les facilités désirables. Le

roi, en confirmant la cession de l'île de Montréal, faite par la compagnie de la Nouvelle-France, leur avait donné le pouvoir de nommer les gouverneurs de la future colonie et d'y avoir de l'artillerie et d'autres munitions de guerre pour se défendre. M. de Maisonneuve fut gouverneur et il se mit à la recherche d'une femme sage et intelligente, d'un courage intrépide, qui fût capable à la fois de s'occuper de toutes les choses matérielles et de servir d'infirmière aux malades et aux blessés.

La Providence lui envoya, à la Rochelle, du fond de la Champagne, l'admirable Mlle Mance qui avait trente-cinq ans.

En avril 1640, elle avait entendu parler du Canada, et un religieux récollet lui fit connaître Mme de Bullion, veuve du surintendant des finances et très riche, qui la chargea de créer, à Montréal, un hôpital semblable à celui que Mme d'Aiguillon avait fondé à Québec, en posant comme condition absolue de ne pas la nommer.

Le 14 octobre 1641, Maisonneuve arriva à Montréal avec le Père Vincent, supérieur des jésuites, et quelques autres personnes connaissant très bien le pays. Le lendemain, jour de sainte Thérèse, ils dressèrent l'acte de prise de possession et s'en retournèrent.

Le 2 février suivant, les associés, dont le nombre était monté de six à trente-cinq, consacrèrent l'île de Montréal à la Sainte-Famille, dans l'église Notre-Dame de Paris et à l'autel de la Sainte-Vierge.

Au printemps suivant, le 8 mai 1642, le gouverneur de Québec, M. de Montmagny, conduisit lui-même la petite flotte à Montréal, où elle arriva le 17 mai, après neuf jours de navigation. En apercevant l'île, ils chantèrent des cantiques d'action de grâces et Maisonneuve en prit immédiatement possession. Le lendemain, dès l'aube, la flottille remonta le fleuve en longeant le rivage. Mlle Mance a raconté qu'on ne voyait que prairies émaillées de fleurs de toutes nuances et de toutes formes. En mettant pied à terre, Maisonneuve, ainsi que la petite troupe, se jetèrent à genoux pour adorer Dieu. Comme la veille, ils chantèrent avec allégresse des psaumes et des hymnes de reconnaissance. Un autel fut immédiatement dressé; le Père Vincent entonna le *Veni Creator* et célébra la grand'messe.

Au début, l'huile manquait pour faire brûler une lampe devant le tabernacle. Elle fut remplacée par des *mouches luisantes*, mises dans un petit lustre en verre blanc, et qui donnaient la nuit la même clarté que plusieurs bougies.

Les recrues installèrent, autour de l'autel, des tentes ou des pavillons pour se camper, et commencèrent immédiatement les premiers travaux pour lesquels les associés avaient encore donné une forte somme.

Montréal était fondé, sous le nom de Ville-Marie qui est encore mentionné aujourd'hui dans les actes officiels.

Les associés de Montréal qui, en peu de temps, s'étaient fort accrus (ils étaient devenus cent), voulaient établir, à perpétuité, un clergé séculier à Ville-Marie, qui fût assez riche pour porter le poids de toutes les dépenses et assez zélé pour mener à bonne fin l'œuvre de la conversion des sauvages. Ils décidèrent donc M. Olier et les siens à prendre à eux seuls la possession morale et matérielle de l'île de Montréal. Cette résolution, prise en 1657, n'eut son résultat complet qu'en 1663. Le 9 mars, les associés signèrent le contrat qui cédait l'île au séminaire de Saint-Sulpice, en présence de Mlle Mance et avec le consentement de Maisonneuve.

Les Sulpiciens furent, à partir de cette époque, les seigneurs de Montréal.

Cette prise de possession ne se fit pas sans de grandes luttes et de cruels déboires. Enfin, en 1661, la cour elle-même invita M. de Bretonvilliers, supérieur de Saint-Sulpice, à Paris, à envoyer en Canada des prêtres français choisis par lui. Ce fut le véritable point de départ pour l'arrivée, en ce pays, d'admirables missionnaires séculiers. Ils se condamnèrent aux privations les plus dures et leur exemple, dans cette grande œuvre d'apostolat, en entraîna beaucoup d'autres.

On lisait à haute voix, au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, les lettres des confrères de Ville-Marie. Elles enflammaient les jeunes prêtres qui demandaient à partir en nombre considérable. Le pays ne pou-

vant alors nourrir ses missionnaires, M. de Bretonvilliers envoya seulement ceux qui jouissaient d'un assez fort revenu pour suffire à leurs besoins et contribuer, en même temps, à l'établissement de nouveaux colons.

C'était l'accomplissement *strict* des vues de M. Olier, qui est bien le véritable fondateur de Ville-Marie.

L'ingratitude étant presque toujours, ici-bas, la reconnaissance des plus purs dévouements, Maisonneuve, après vingt-quatre ans de services les plus désintéressés, fut rappelé en France par le gouvernement. Il ne se plaignit pas. « Il vécut petit et humble, dit la sœur Marin, comme un homme du commun. » Il ne rapporta aucune fortune du Canada d'où il ne revint qu'avec son fidèle serviteur. Il vécut à Paris, très retiré, heureux d'avoir exposé mille fois sa vie au service de Dieu et du prochain. Jamais il ne parla ni de ses victoires, ni d'aucun acte de son gouvernement; jamais il ne consentit à écrire quoi que ce soit, autant par charité chrétienne que par sublime humilité.

Mais toutes ses pensées, toutes ses affections restèrent à Ville-Marie. Il avait chez lui une petite chambre construite à la façon des cabanes du Canada pour y loger ceux qui viendraient de Montréal. Et, pendant onze ans, il mena cette vie obscure et cachée.

Aujourd'hui, la statue de Maisonneuve est sur le

square de la place d'armes, à Montréal. Elle est en bronze et le représente dans le costume français du dix-septième siècle. Sa main droite tient la bannière à fleurs de lis. La postérité lui a rendu l'hommage qui lui convient.

C'est donc en 1657 que vinrent, à Montréal, les quatre premiers Sulpiciens, parmi lesquels se trouvait M. de Quélus. Ville-Marie cesse alors d'être une mission desservie par les jésuites pour devenir une véritable paroisse. Notre-Dame-de-Bon-Secours s'élève sous les auspices de la sœur Bourgeois.

C'est au volumineux ouvrage de M. Faillon que je dois tous ces documents intéressants.

Après la cession du Canada à l'Angleterre, en 1763, les religieux ayant dû revenir en France, les Sulpiciens demeurent seuls et à Montréal même et dans le district de Montréal.

En 1837, Mgr Lartigue, prêtre de Saint-Sulpice, devient le premier évêque de Montréal.

Depuis cette époque, MM. de Saint-Sulpice, qui ont toujours poursuivi leur grande œuvre avec la plus complète abnégation et en ne cherchant que la gloire de Dieu, ne desservirent plus que la ville et la banlieue de Montréal.

De 1840 à 1850, les oblats et les jésuites sont revenus. Mais le séminaire de Saint-Sulpice conserva quand même, jusqu'en 1865, la desserte de toute la ville.

A cette époque, la vieille paroisse de Notre-Dame

est divisée en plusieurs autres. Il y a aujourd'hui quarante paroisses à Montréal.

Il reste, à Saint-Sulpice, Notre-Dame, une des plus vastes églises de toute l'Amérique, et Saint-Jacques.

De plus, Saint-Sulpice dirige toujours le séminaire de théologie, de philosophie, et l'important collège de Montréal.

Et la ville, dont M. Olier eut la vision, compte aujourd'hui — banlieue comprise — plus de trois cent cinquante mille habitants, et sa position, au confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa, est sans rivale.

J'ai visité, ce matin, cette grande église Notre-Dame qui date de 1824 et a été bâtie en face de l'emplacement de l'ancienne église. Elle a des étages de galeries comme dans les églises des pays basques; on dit qu'elle peut contenir de dix à douze mille personnes. En tout cas, malgré ses couleurs un peu voyantes à l'intérieur, elle produit une grande impression.

C'est un jeune dominicain de Paris, le Père *Delor*, qui prêche le carême en ce moment. J'irai l'entendre et je viens de lui écrire pour le prier de me donner sa messe demain matin : c'est l'anniversaire de la mort du Père Didon. Il m'a répondu un mot charmant en me disant quel culte filial il a voué au Père Didon sur lequel il va faire une conférence, ici, le mardi de Pâques. Au retour, j'ai des visites, et, à

trois heures et demie, la femme du maire, Mme Laporte, et la sœur de Mlle Barry viennent me chercher pour me conduire à la fameuse réception que Françoise a arrangée, en mon honneur, dans les salons de *la Presse*.

Comment décrire cette réception, uniquement féminine? Les mots me manquent, tant j'ai été profondément émue. Trois cents personnes, environ, sont venues. J'ai essayé de dire à chacune un mot spécial; l'atmosphère était tellement chaude et vibrante que la plupart, se trouvant très bien, ne partaient plus. C'est ainsi que la femme du maire, qui ne comptait passer là que quelques minutes, est restée deux heures.

Oh! la douce fête du cœur! J'étais entrain, électrisée par les tendres serrements de main, par tous ces noms qu'on me disait et qui sont d'origine normande, bretonne, et même méridionale. Tout à coup, on me présente la vicomtesse *de Quinemont*. La sœur de son mari, Mme Petit de Vauzelles, habite en face de chez moi, à Tours! Vous devinez si l'on va se revoir! Puis, Mme *Gouin*, la femme du ministre des travaux publics, originaire du Poitou, et qui est — probablement — de la même famille que mes amis Gouin de Tours; et, enfin, les *Taschereau* qui sont également de mon pays natal.

Pendant deux heures, je tiens tête à tout, n'épargnant ni mon cœur ni mes forces. J'ai parlé sans arrêt, donnant tout le meilleur de moi, et Françoise a été contente de la réussite.

Elle est revenue me prendre, à huit heures, pour aller au théâtre français, dans la loge du consul de Russie; et me voilà à la fin de cette journée émouvante.

Oh! ces Canadiens français, combien je les aime déjà!

Il est minuit; la messe pour le Père Didon est à sept heures et demie : je n'ai pas trop de temps pour me reposer.

Dimanche soir, 13 mars.

Je ne fais qu'un simple compte rendu et vous pourrez juger de la fatigue que je ressens :

Lever à six heures et demie; messe à sept heures et demie, après laquelle je fais, avec plaisir, la connaissance du Père Delor.

Je rentre pour déjeuner et m'habiller. A peine suis-je prête que Mme Choquet, sœur de Françoise, a la bonté de me prendre et de m'offrir un refuge dans son banc pour la grand'messe, à Notre-Dame. Sans cela, je n'aurais pas eu de place dans la vaste église. C'est un coup d'œil admirable, unique et des plus impressionnants que celui de la vieille paroisse sulpicienne. Au moins dix mille personnes pour entendre le sermon. La chaire est bien placée, la voix porte, le Père Delor a du talent et parle bien. Il a du monde autour de lui et au-dessus de lui. Les hommes sont debout, entassés dans les passages; ils

s'en vont aussitôt après le sermon. Nous restons jusqu'à la fin, et Mme Choquet a la bonté de me conduire chez Mme Dandurand où je déjeune dans l'intimité. Le sénateur est là; il est intelligent, a l'esprit libéral, et me renseigne sur beaucoup de choses. Je l'écoute avec le plus grand intérêt. Nous sommes sept à table et, à trois heures, le sénateur et sa femme m'emmènent à Villa-Maria, couvent situé sur la montagne et où leur fille est pensionnaire.

Beau temps, jolie promenade en traîneau, conversation agréable avec Mme Dandurand qui est une femme très instruite et un écrivain distingué; puis visite du pensionnat où les enfants respirent l'air le plus pur.

A quatre heures un quart, le sénateur a la bonté de me ramener à l'hôtel Viger pour que je fasse toilette. Il veut bien m'attendre et me conduit chez le sénateur Beïque, qui m'a reçue à la gare et qui est président de la Société de Saint-Jean-Baptiste, si importante au Canada.

Mme Beïque a eu l'amabilité de réunir une cinquantaine de personnes pour me les faire rencontrer. Cette fois, les messieurs ont été invités : le consul de France et le consul de Russie sont là. Le milieu est charmant, sympathique; il y a de la jeunesse, des fiancés. Je suis accueillie avec la plus grande bienveillance et mon cœur est vivement touché.

Je parle... je parle jusqu'à six heures et quart, puis le consul russe et quelques amis ont la gentil-

lesse de me déposer chez René P... où je dîne. Nous sommes *douze* à table. Je parle encore, je discute; mais la fatigue commence à m'écraser et j'ai l'autorisation de me retirer de bonne heure.

Ne trouvez-vous pas que j'ai maintenant la permission de me taire?

Montréal, 14 mars 1904.

Ma matinée a été remplie par des visites faites et reçues.

A deux heures et demie, Mme *Gérin-Lajoie* est venue me prendre pour me faire faire, en traîneau, une ravissante promenade à ce *mont Royal* découvert par Jacques Cartier. Le soleil a éclairé cette belle journée d'hiver, la neige couvre tout de son manteau blanc et le fleuve Saint-Laurent est gelé. Montréal, la belle et grande ville au cachet européen, est à mes pieds, un peu dans la brume, et j'ai le regret de ne pas pouvoir pénétrer jusqu'au cimetière situé sur les flancs de la montagne : la neige en empêche l'accès.

Mme Gérin-Lajoie m'intéresse beaucoup, chemin faisant. Mère de famille et s'occupant très étroitement de ses enfants, elle a réalisé le proverbe : « Celui qui ne perd pas de temps en a beaucoup. »

Elle a publié, il y a deux ans, un *Traité de droit usuel*, accessible aux intelligences féminines, où elle explique, avec précision et clarté, les notions de

droit concernant les personnes, les familles, les biens, d'après la constitution du pays.

Ce petit livre, que je rapporte en France, est en train de devenir un livre classique dans les collèges et les couvents; on l'enseigne aux élèves des classes supérieures et il est destiné à avoir une grande utilité.

Mardi.

Les débuts sont faits. Ma première conférence est terminée et ç'a été une joie de la faire devant un public vraiment français. Les journaux ont annoncé que Mlle Vianzone recevrait de onze à midi chaque jour. La première visite est celle du maire, accompagné d'un des échevins, M. L.-O. David auteur de plusieurs ouvrages intéressants et qu'il a eu l'amabilité de m'offrir. Les visites affluent, féminines et masculines, et se prolongent jusqu'à midi et demi; puis je fais toilette.

Grand déjeuner chez Mme Dandurand; comme aux États-Unis, il n'y a pas un homme, mais douze femmes. Chacune a, devant son couvert, un joli bouquet de roses jaunes noué par un ruban de même couleur, et je me trouve avec des personnes charmantes et distinguées.

La maîtresse de maison, très zélée pour les causes féministes et pour les œuvres de charité, a une conversation toujours intéressante.

fin, à huit heures, Françoise vient me chercher

pour me conduire au Monument national. La première conférence est à huit heures et demie.

Les journaux que je vous envoie vous diront comment tout s'est passé. Maintenant qu'ils sont rédigés en français, je vais pouvoir vous les communiquer tous.

Je suis entrée au bras de M. le maire, qui a eu l'amabilité de faire un petit discours pour me présenter au public. Quand j'ai eu fini, on m'a forcée de reparaître, pour saluer, ce que je ne fais jamais. C'était afin de m'offrir un beau bouquet de roses noué par un ruban tricolore. M. de Quinemont, sa femme et quelques autres personnes m'ont ramenée et sont restées à bavarder avec moi jusqu'à minuit.

Mercredi soir.

Journée remplie par des visites faites et reçues. Dîner en ville. Je finis la soirée en allant à une conférence du juge Mathieu sur le *Code matrimonial;* elle a lieu dans la petite salle de l'Université Laval.

Le temps est très beau, mais les chemins sont horribles. Ici, la neige s'accumule sans qu'on la retire à mesure comme à Pétersbourg; aussi y en a-t-il des montagnes dans les rues. Je me demande ce que ça va être au moment du dégel.

J'ai reçu un télégramme de *Chicago*, où Emma Calvé vient d'arriver. Elle a vu les dames à qui je suis recommandée; on m'arrange une conférence

pour mardi prochain. Je verrai donc Chicago; c'est à vingt-quatre heures d'ici, en chemin de fer. Le voyage me reposera et j'en ai besoin; oh! oui, j'en ai besoin!

Jeudi soir.

Je rentre à une heure et demie du matin et je n'ai pas sommeil. J'ai eu plus de visites que jamais, de onze heures à midi et demi. Comment faire pour rendre tout cela?

Je ne le pourrai pas et je le regrette bien.

A deux heures, conférence à l'académie Saint-Denis, tenue par des religieuses. Trois autres académies de jeunes filles se sont réunies et la nombreuse communauté est là.

La grande salle est décorée d'une façon charmante; des corbeilles de fleurs pendent; des trophées de drapeaux — celui de la France dominant — garnissent les murs.

A mon entrée, les jeunes filles jouent une marche sur quatre pianos; une autre, Mlle Martin, me déclame *très bien* une poésie de Coppée, et je fais ma conférence sur *les Femmes victimes de la Révolution*.

On applaudit, les religieuses m'entourent, et je pars très émue et très contente.

A quatre heures et demie, je suis invitée à l'Université *Mc Gill,* qui est protestante et Anglaise

et qui, par suite de dons considérables, est excessivement riche.

Il y a différents bâtiments disséminés sur un vaste terrain. On a organisé la réception dans celui qui est particulièrement destiné aux jeunes filles. Je prends du thé, des glaces; je fais connaissance de professeurs, hommes et femmes, qui m'accueillent de la façon la plus cordiale. C'est Mlle Millau qui est chargée de l'enseignement du français.

Ensuite, je dîne seule et je me repose un peu, car j'ai une rude soirée en perspective.

D'abord, une séance à l'Alliance française où le sénateur Dandurand, qui préside, me place près de lui.

J'entends une délicieuse conférence sur un écrivain canadien, *Arthur Buies*, faite par une jeune fille exquise, l'ayant connu et aimé. Les sentiments dont son cœur est rempli la rendent éloquente et je lui demande des notes pour parler, dans mon livre, de l'écrivain pour la mémoire duquel elle a un véritable culte. Elle raconte d'abord les souvenirs de son enfance, la première fois qu'elle vit le poète et où « il naquit tout de suite dans ma petite âme une espèce de culte pour ce grand monsieur très maigre, très beau, avec ses cheveux blancs ondulés et ses yeux noirs. Aussi, lorsqu'il s'installa dans le jardin, sous les arbres, je me glissai dans la verdure et, longtemps, je l'écoutai parler. Il vantait notre grande nature, il bénissait l'ombre des feuilles, il

envoyait des mots tendres à la petite rivière qui chantait en bas, et cela me parut harmonieux, berceur, ravissant. C'était une musique très douce, vibrant sur des lèvres humaines, que j'entendais pour la première fois. Dans un cadre merveilleux de poésie, Buies, ce matin-là, me révéla le sentiment du beau dans la nature. Jamais je n'avais entendu parler ainsi, et l'impression m'en est restée toute neuve, toute fraîche, comme la brise qui soufflait dans les chers arbres de chez nous. »

Pour impressionner ainsi une enfant de cinq ans, il fallait avoir des dons biens rares et bien exceptionnels.

Je laisse encore parler la charmante conférencière dans les citations mêmes de son ami et dans ses appréciations personnelles. Nous connaîtrons ainsi un Canadien de Québec poète, critique, apôtre de son cher pays, et qui doit un peu à la *mère patrie*, puisqu'il a fait ses études à Paris.

« Il eut une enfance très accidentée, très orageuse. Arthur Buies est né à la Côte-des-Neiges, en 1840, d'un père écossais et d'une mère canadienne française.

« Il fit le tour des académies et des collèges canadiens, chassé toujours, à sa plus grande joie et à la désespérance de ses tantes. Elles résolurent alors d'envoyer le jeune Arthur à son père qui habitait la Guyane anglaise, regagnée avec sa femme quelques mois après la naissance du fils. On avait laissé le

bébé, ainsi qu'une sœurette un peu plus âgée, au Canada, craignant pour eux les influences du climat, influences qui furent impitoyables pour la pauvre jeune mère. Elle mourut quelque temps après son arrivée dans ce pays.

« Donc, en partant pour la Guyane, Buies ne pensait qu'à sa mère; déjà il aimait plus la morte que le vivant, tant sa sensibilité native l'inclinait vers cette tombe maternelle d'où montait une poésie très triste. Plus tard, toujours sous l'impression navrante, il jeta son grand cri d'orphelin dans ce fameux *Desperanza* que je vais lire :

« Je suis né il y a trente ans passés et depuis lors « je suis orphelin. De ma mère, je ne connus que son « tombeau, seize ans plus tard, dans un cimetière « abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le « jour. Ce tombeau était une petite pierre déjà noire, « presque cachée sous la mousse, loin des regards, « sans doute oubliée depuis longtemps. Peut-être « seul, dans le monde, y suis-je venu pleurer et prier...

« Je fus longtemps sans pouvoir retrouver son nom « gravé dans la pierre; une inscription presque illisible disait qu'elle était morte à vingt-six ans, « mais rien ne disait qu'elle avait été pleurée.

« Le ciel était brûlant et, cependant, le sol autour « de cette pierre solitaire était humide. Sans doute « l'ange de la mort vient, de temps en temps, verser « des larmes sur les tombes inconnues et y secouer « son aile pleine de la rosée de l'éternité.

« Mon père avait emmené ma mère dans une contrée « lointaine de l'Amérique du sud, en me laissant aux « soins de quelques bons parents qui m'ont recueilli. « Ainsi, mon berceau fut désert; je n'eus pas une « caresse à cet âge même où le premier regard de « l'enfant est un sourire; je puisai le lait au sein d'une « inconnue et, depuis, j'ai grandi, isolé au milieu des « hommes, fatigué d'avance du temps que j'avais à « vivre, déclassé toujours, ne trouvant rien qui pût « m'attacher ou qui valût quelque souci, de toutes les « choses que l'homme convoite.

« J'ai rencontré cependant quelques affections, « mais un destin impitoyable les brisait à peine for-« mées.

« Mes amours ont été des orages; il n'est jamais « sorti de mon cœur que des flammes brûlantes qui « ravageaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre. « Jamais aucune lèvre n'approcha la mienne pour y « souffler l'amour saint et dévoué qui fait l'épouse et « la mère.

« En trente ans, j'ai souffert ce qu'on souffre en « soixante; j'ai vidé bien au delà de ma coupe de fiel. « A peine au milieu de la vie, je suis déjà au déclin « de ma force, de mon énergie, de mes espérances. « Pour moi, il n'y a plus de patrie, plus d'avenir! »...

« Un soir d'hiver, dans un petit salon très intime, j'entendis le cher disparu lire cette page de vie où toute la douleur de son âme s'était figée, et des sanglots lui coupaient la voix... Rien n'était plus

navrant que de voir cette tête lourde de soixante années s'incliner sur son agonie d'antan et pleurer toujours les illusions ensevelies, là, dans les pages étroites d'un petit volume. Nous étions deux pour pleurer avec lui : *elle était là*, celle « dont la lèvre « approcha la sienne pour y souffler l'amour saint et « dévoué qui fait l'épouse et la mère », celle qui était venue consoler la désespérance de l'artiste. . . .

. . . .

« Fait étrange et bien digne d'admiration ; cet écrivain d'origine et d'éducation étrangères se retrouva, en rentrant chez nous, complètement Canadien. Il n'y a pas une seule de ses œuvres qui ne soit d'inspiration nationale. Il fallait qu'il aimât bien sa patrie pour revenir à elle, alors que Paris le captivait, ce Paris où Buies aurait pu faire sa trouée, parce qu'il avait le talent, l'esprit, la bravoure, l'audace, le chevaleresque enfin chers aux cœurs français. Mais il revint vers nous parce que sa mère lui avait fait une âme canadienne et que cette âme avait la nostalgie de notre sol.

« D'ailleurs, plus tard, ce mal du pays le reprit avec violence, lors d'un voyage à San-Francisco où il avait rêvé un instant de vivre. Écoutez-le parler de sa patrie désertée; cela nous explique comment Paris ne put garder cet enfant de notre beau ciel :

« La nostalgie, c'est comme le mal d'amour. « A celui qui en est atteint, il faut la patrie absolu- « ment, de même qu'à l'amoureux il faut la femme

« qu'il aime. Tous les raisonnements sont puérils et « tous les remèdes impuissants devant cette douleur « que tout alimente et qu'une seule chose peut guérir « instantanément, la patrie ou la femme. Ah! qui « pourrait dire jamais tout ce qu'il y a dans ces deux « mots? L'un et l'autre sont un monde et chacun « d'eux suffit à remplir le cœur le plus infini dans ses « désirs. La patrie, c'est l'ensemble de tout ce qui se « rattache à l'homme depuis le berceau jusqu'à la « tombe; c'est le foyer, la famille, les amis, les douces « habitudes de chaque jour; cette multitude de petites « choses qui font comme partie de soi et qu'on ne peut « remplacer ailleurs. Dans la patrie, un arbre, un « rocher, une rivière, un bocage n'ont plus le même « sens qu'à l'étranger. Ils vous parlent, ce sont de « vieilles connaissances intimes, habituées à vos rêve- « ries et à vos confidences. Ainsi les bois qu'on a vus « dès l'enfance gardent comme un parfum de notre « âme; en eux, nous nous sentons vivre et ils prennent « de nous tous les jours quelque chose. Chaque rue de « la ville natale est pleine de souvenirs aimés; les « pierres elles-mêmes nous parlent. Il n'y a rien qui « soit indifférent et presque tout nous est cher. Les « amis sont un trésor dès longtemps acquis que les « circonstances et les orages de la vie peuvent nous « dérober parfois, mais qu'on retrouve toujours tôt ou « tard. A l'étranger, au contraire, les plus belles « choses restent muettes, sans couleur, sans expres- « sion, sans une pensée pour soi; on les regarde et on

« les admire peut-être, mais on ne les sent pas. Votre
« cœur n'est pas avec elles et on les quitte sans leur
« donner un regret, sans même songer qu'on les a
« vues. »

« La nostalgie parla si fort que, quelques pages plus loin, nous retrouvons Buies en route pour le Canada :

« Je fis les premières cent lieues sans presque
« m'apercevoir que j'étais parti; j'avais en dedans de
« moi des ailes qui m'emportaient bien plus vite que la
« vapeur. Je traversai comme une flèche les beaux
« champs de la Californie en leur donnant à peine un
« regard; je revis les Sierras-Nevada et je n'eus pas
« une émotion; je me serais trouvé n'importe où avec
« la même inconscience de ce qui m'entourait. Je ne
« pouvais regarder que devant moi, à huit jours de
« distance, la patrie qui semblait m'attendre; tout le
« reste ne me paraissait qu'un mirage. »

. . . .

« Je suis honteuse d'enchâsser si pauvrement ces citations, mais mon vieil ami, qui croyait si fermement à l'immortalité des âmes et à leur non-désintéressement des actes humains, comprend le sentiment qui m'anime : mon grand désir de rendre hommage à sa chère mémoire ! Au delà de l'infini, son sourire m'absout.

« Son amitié était toute de délicatesse et de prévenances; ce qu'il donnait était un pur morceau de son cœur. Il avait été l'ami sincère de mon père; il ne

l'oublia jamais. Il m'écrivait un jour : « Je dois au « souvenir de votre père de vous donner tout ce que « je pourrai de sollicitude et de protection. Je vous ai « à peine vue quelquefois et il me semble que je vous « connais depuis toujours...

« Les sympathies sont d'un ordre supérieur ; elles « nous viennent à notre insu, comme un aimant natu- « rel entre des intelligences ou des âmes qui se com- « prennent.

« ... Je suis très occupé cet hiver, mais toutes nos « mesures sont prises pour que les heures que je vous « donnerai soient pour moi un délassement et un rayon « de fraîche lumière sur mes travaux. Une affinité « mystérieuse s'établit entre certaines âmes, même « entre celles que sépare une grande différence d'âge. « Vous serez la fleur égayant et parfumant de son voi- « sinage le tronc déjà rugueux, mais dans lequel coule « encore une sève généreuse... »

« ... Buies a été le plus original de nos écrivains. Il avait son genre à lui, bien à lui, un esprit très personnel qu'il laissait errer un peu partout, sachant qu'il semait des sourires pour ceux qui viendraient quand il ne serait plus là.

« Dédaigneux du pastiche ou du démarquage, il a cru qu'un Canadien devait puiser l'inspiration dans l'âme de sa race, dans les splendeurs de son pays. Mais comme on sent bien qu'il admire plus notre nature grandiose que nous-mêmes ! Autant il célèbre la perfection de l'une, autant il fouette l'imperfec-

tion de l'autre. Devant un beau spectacle, Buies s'arrête ému et son panache balaye la terre respectueusement. Quand il nous regarde, il s'étonne de nous voir petits, mesquins, et il sort alors son épée pour abattre toutes ces têtes grimaçantes qui l'empêchent de voir à côté, en arrière, en avant, pour y trouver les bons. Et cette lutte d'un contre mille le fatigue, l'énerve, l'excède. Il raille alors avec des mots amers et des expressions trop rudes parfois; et puis, bientôt, il va s'attendrir, nous mettre les larmes dans les yeux; mais, au moment où elles vont couler... *crac!* un formidable éclat de rire vous coupe la sensibilité.

« C'est l'artiste qui a changé son sanglot en note gaie, par pudeur, pour ne point trop se livrer.

« Le chroniqueur, un jour, se fit apôtre. Le curé Labelle, ce grand patriote, avait pressenti la force de cette plume vigoureuse, souple et franche, mise au service de la plus belle cause : *celle de la colonisation*. Il avait bien auguré de l'enthousiasme patriotique d'Arthur Buies. Notre écrivain s'enflamma à la vue des merveilles de nos contrées à peu près inconnues, il les découvrit avec un charme saisissant.

« Ce nouveau champ d'action convenait admirablement à son talent, à son besoin d'activité; l'auteur des *Chroniques spirituelles* causa industrie, agriculture, commerce, et dans quelques volumes nous fixa des pages descriptives admirables à côté de conseils très pratiques.

. . . .

« Buies a été aimé. Son nom amène un sourire attendri sur les lèvres de ceux qui furent ses amis : c'est que le flot des souvenirs que le cher disparu rappelle, les frappe au cœur. Dans le peuple, il jouissait de toute une popularité; le peuple aime à rire et il a un culte pour celui qui l'amuse.

« Cet homme, qui avait écrit de si belles choses pour tous, laissa à une petite amie, dont il avait bien aimé le père, les dernières lignes qu'il ait tracées. Elles portent la date du 15 janvier 1901, et, le 26, il s'endormait dans la paix souhaitée, sans réaliser son rêve de vivre quelques belles années dans une maison dont il avait été l'architecte et qui s'édifiait tout au bord de la mer.

« Il aurait vécu là heureux, au milieu des siens, bercé par la musique des vagues, musique dont il aimait la *furia;* il aurait écrit ses *Mémoires*. Il est parti sans nous laisser ces documents précieux.

« Et, à l'heure de mourir, il se tourne vers moi, sentant peut-être, avec sa merveilleuse intuition de sensible, que ma tendresse et mon admiration ne laisseraient jamais sa tombe triste et seule :

« Québec, 15 janvier 1901.

« Je suis bien malade ce temps-ci, ma petite Anne-
« Marie. Depuis un mois, je n'ai pas quitté la maison.
« Ma faiblesse est très grande, les ressorts plient et
« cèdent de tous côtés. Pour pouvoir vous écrire, j'ai

« attendu d'avoir pris un peu d'aplomb et de pouvoir « au moins tenir ma plume.

« Chère petite, quand vous vieillirez, vous saurez « ce que c'est que cette énervante maladie que l'on « sent dans toutes les parties de son être et pour « laquelle il n'y a pas de définition possible...

« Singulier effet de mon état : j'aime à passer de « longues heures dans ma grande berceuse, à penser « à cette ombre que je fus pendant soixante ans et à « cette poussière que je serai bientôt. Les images de « mon passé s'obscurcissent, s'effacent, se rape- « tissent, tandis que je vois s'ouvrir devant mes yeux « d'immenses éclaircies vers un monde nouveau... »

« Jusqu'à la fin, il a souri entre deux douleurs!

« Voici close la dernière page de la vie de cet être brillant dont l'âme n'avait que des mélancolies et l'esprit que des sourires. Sa grande ombre vit toujours; elle hante fidèlement les rues de son vieux Québec et elle accomplit sa promenade familière sur la terrasse. Je suis certaine que les Québecquois revoient sans cesse leur grand Buies; il aimait trop la vieille capitale pour n'y pas revenir tous les jours.

« Mesdames et messieurs, achève la gentille *Madeleine*, tout à l'heure vous vous direz : « Cette causerie « ne valait que par son sujet. » Puis vous parlerez d'Arthur Buies, vous vanterez ses nobles mérites, et tous ces échos frapperont à mon cœur pour dire que e but rêvé est atteint.

« J'aurai déposé un bouquet sur sa tombe, un pauvre petit bouquet de violettes de deux sous; mais qu'importe! Arthur Buies savait apprécier les dons très humbles de ceux qui l'aimaient.

« MADELEINE. »

Vous trouverez comme moi, n'est-ce pas? que *le bouquet de violettes* vaut, au moins, un louis.

Après cette conférence, le programme indique des chants, puis de la déclamation. N'ayant pas le temps de rester jusqu'à la fin, je prie le sénateur Dandurand d'avoir la bonté d'intervertir l'ordre; je désire beaucoup entendre Mlle Saint-Jean qui dit ses poésies avec un grand charme et une excellente diction.

On m'a invitée, ce même soir, à l'ouverture du salon (c'est le vernissage), et, comme cette politesse me vient du monde anglais, je tiens à paraître. On me reçoit d'une façon charmante, l'on m'entoure, mais je ne puis pas rester longtemps. J'admire néanmoins les œuvres belles et très fortes du sculpteur Hébert.

Mais ma journée n'est pas finie. Je suis encore invitée chez le consul de France où je trouve les consuls de plusieurs autres puissances avec leurs femmes. Là, je me suis un peu détendue; le champagne m'a rendue gaie et je ne suis rentrée chez moi qu'à une heure et demie.

Tout cela est un peu excessif. La machine est vraiment sous une pression trop forte. Pourvu qu'elle ne se détraque pas avant la fin!

Vendredi soir.

Et je rentre à la même heure qu'hier, les bras chargés de fleurs. Je trouve quantité de lettres dont la réponse est urgente et ma nuit va encore être écourtée.

Je suis allée aujourd'hui à Saint-Sulpice, chez les *seigneurs de Montréal*, ces braves ouvriers de Dieu qui ont défendu avec acharnement et sans répit les droits des Canadiens pour leur conserver la langue française. Je suis recommandée au supérieur, M. Lecoq, un homme éminent sous tous les rapports.

A huit heures et demie, on vient me chercher afin de me conduire au théâtre où je suis invitée pour voir *le Flibustier*, de *Richepin*. La loge est garnie de bouquets de violettes reliés ensemble par un ruban. En plus, dès que j'y entre, on m'offre une gerbe de roses nouée d'un ruban de même couleur. Je suis très touchée et j'ai du plaisir à entendre cette jolie pièce, très bien interprétée par une troupe française. Il y a en logée, avec moi, le sénateur Beique, sa femme, M. et Mme de Quinemont, M. et Mme Desaulniers et Françoise. Mme Desaulniers, dont le mari est un poète canadien de réelle valeur, m'emmène ensuite souper chez elle dans l'intimité. On a récité des poésies exquises, et voilà pourquoi j'ai oublié l'heure.

Dimanche.

Je suis très contente. La conférence a eu lieu, hier, dans la grande salle de l'Université Laval qui était comble (elle contient plus de mille personnes).

C'est la première et probablement l'unique fois que j'ai un pareil auditoire.

Le matin, le président des étudiants, revêtu de ses insignes, est venu me faire une visite, accompagné du secrétaire.

Les étudiants occupaient la tribune et les mille personnes étaient en dehors d'eux.

Mgr Archambault (1), le vice-recteur de l'Université, présidait. Il y avait des prêtres de Saint-Sulpice et presque autant de messieurs que de dames. C'était tout un événement : une femme à la tribune de l'Université !

Quand Françoise est arrivée, deux minutes avant moi, le public lui a fait une ovation pour la féliciter de son succès, car c'est elle qui a tout arrangé. Enfin, je parais, saluée d'un tonnerre d'applaudissements. Le cœur me bat très fort, j'ai peur de ne pas être à la hauteur d'un pareil public. Mais, dès que je commence, je me sens en pleine possession de ma voix qui porte partout. Les personnes qui étaient aux derniers rangs m'ont dit ne pas avoir perdu une syllable. Le sujet choisi convenait à cette

(1) Aujourd'hui évêque de Joliette.

grave maison : *Histoire de l'Académie française.*

Les journaux, ici, ne paraissent pas le dimanche, et je n'aurai que demain le compte rendu.

Après cette conférence, le consul de Russie m'a emmenée dîner chez lui, en famille. Je l'avais supplié de n'inviter personne afin de pouvoir me reposer un peu, car j'ai promis d'assister à une soirée littéraire.

C'était chez une Française, Mme Sauvalle, femme exquise comme bonté et intelligence.

Il y a beaucoup de monde : des professeurs de l'Université Mc Gill, les lettrés, les instruits de la ville, puis les consuls de France et de Russie.

On a joué du piano, du violon; on a chanté, déclamé, lu des choses sérieuses et plaisantes. Ils ont une petite société littéraire, en nombre restreint, qui se réunit tous les quinze jours. On l'a étendue de beaucoup pour me la faire connaître. J'ai entendu des choses qui m'ont intéressée, surtout au point de vue du français canadien qui se conserve plus pur que chez nous et n'admet pas l'argot, etc. Il fallait remercier. Quand tout a été fini, je me suis levée et j'ai dit une ravissante petite chose de Tourguéneff racontant une fête chez l'Être suprême où les vertus féminines sont réunies et où, pour la première fois, on présente, l'une à l'autre, la *Bienfaisance* et la *Reconnaissance*. J'ai ajouté, en quelques mots émus, que ces deux vertus se retrouvent ailleurs que chez l'Être suprême, et que j'étais heureuse de les unir,

une fois de plus, en cette délicieuse soirée dont je garderai un doux souvenir.

Le consul de France m'a ramenée à l'hôtel, et à cinq heures j'étais debout pour faire mes malles, car, dans la journée, j'étais sûre de ne pas avoir une minute. Ma dépense de forces nerveuses est vraiment effroyable.

Lundi, dans le train.

Je vais expédier ces lignes en route, et j'ai la joie de vous dire que j'ai dormi neuf heures dans ce sleeping que je n'aime pas, mais que je bénis aujourd'hui. Ceci me refait et va me permettre de me fatiguer de nouveau, à Chicago.

Ce que je trouve ça drôle d'être en route pour Chicago !

Il n'y a presque personne dans le train.

Hier, j'ai encore eu une journée bien remplie. Le sénateur Beïque a eu la bonté de venir me chercher à dix heures pour me conduire à la grand'messe de Notre-Dame, à ce sermon du Père Delor où se trouvent — spectacle unique — dix mille auditeurs. Il m'a ramenée et l'on est venu me prendre peu après, — car je suis comme un bébé qu'on ne laisse pas aller seul — pour m'emmener chez M. le juge *Taschereau*, qui préside en ce moment aux assises cette affaire Béranger sur laquelle l'archevêque a demandé le silence. M. Taschereau est originaire de Tours où il

existe encore une famille de ce nom. C'est un homme très fin, très spirituel; il a connu Alphonse Karr. Ses filles sont charmantes et l'une d'elles, Lucie, a une bien jolie voix que j'ai eu grand plaisir à entendre.

Je ne rentre à l'hôtel que pour recevoir jusqu'au moment du départ. Enfin, à dix heures du soir, le train s'ébranle pour m'accorder solitude et repos. Oh! la bonne aubaine, et comme j'en ai profité!

Je suis bien heureuse de penser que je vais me taire toute la journée, car je n'arrive à Chicago qu'à onze heures du soir. Le pays que je parcours, en descendant vers le sud-ouest, n'est pas beau.

Chicago, 22 mars 1904.

Je suis arrivée avec une heure de retard, hier, dans la ville extraordinaire qui mérite vraiment d'être connue. L'on m'attendait à la gare; le tonnerre grondait, les éclairs se succédaient sans interruption, la pluie tombait à torrents : les éléments eux-mêmes se déchaînent sans mesure dans ce grand Chicago.

Ça me changeait de la neige et du froid de Montréal.

Emma Calvé m'a reçue à l'hôtel; j'ai fait honneur au souper qui m'avait été préparé.

Ma compatriote me conduisit ensuite à une chambre que je trouvai très gentille, très confortable : chaise longue, armoire à glace, etc. Mais

j'avais beau regarder partout, ouvrir les portes des cabinets pour toilettes et robes, je ne voyais pas l'indispensable : le lit où j'avais si grand besoin de m'étendre.

Calvé riait : « Cherchez, me disait-elle, trouvez le lit ! » Enfin, sans effort, rien qu'en y touchant, elle fit descendre doucement l'armoire à glace : mon lit était dedans, tout fait; un très bon lit avec sommier, matelas, etc.

J'y ai bien dormi et, ce matin, j'ai parcouru la ville des affaires qui est, peut-être, encore plus active que celle de New-York. Pas un oisif, pas un flâneur dans les rues : hommes et femmes courent à leur travail.

Les maisons sont énormes, les magasins superbes; non seulement ils rivalisent avec ceux de Paris, mais il y en a un : *Marshall Field*, qui enfonce le Bon Marché et le Louvre. Il a six mille employés. Je l'ai visité en faisant plusieurs achats.

Du reste, tout est à l'avenant dans Chicago. Cette ville est un enfant géant qui a poussé trop vite; aussi tout est-il disproportionné, rien n'est achevé. Le temps la nivellera et en fera, j'en suis certaine, quelque chose de très bien, de très beau. Pour le moment, les rues sont sales, et ceci n'est point particulier à Chicago; j'ai vu la même chose au Canada, à Boston, etc., où la neige qui tombe n'est jamais enlevée.

Dans les immenses avenues, à côté de superbes



AUDITORIUM APARTMENT BUILDING — AUDITORIUM ANNEX — AUDITORIUM HOTEL.

10 — 17

les propriétaires des ravissantes maisons qui se trouvent sur la route du lac Michigan. J'ai dû refuser, à elles et aux autres, toutes les gracieuses invitations qui m'ont été faites à mon arrivée, puisque je repars demain, et j'ai été enchantée de cette course pendant laquelle Mme C. Mac-Cormick m'a expliqué beaucoup de choses intéressantes que je désirais savoir et dont j'ai pris note.

M. Cyrus Mac-Cormick a été fait chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. Il possède aussi le Mérite agricole et a deux grandes fabriques de moissonneuses. Son père a visité notre première exposition et a été fait membre de l'Institut de France.

Je rentre juste pour me mettre en toilette, car je suis invitée à dîner dans l'hôtel avec sept ou huit personnes.

Mme Milward-Adams, qui a été des plus charmantes pour moi, m'attend ensuite dans sa loge, à l'Opéra; son mari en est le directeur. Je vous l'ai écrit, l'Opéra est dans l'*Auditorium*. C'est, m'assure-t-on, le plus grand du monde. Il contient cinq cents places de plus que la *Scala* de Milan et a la forme d'une arche de pont; ce qui, paraît-il, est très favorable pour la voix.

Beaucoup de personnes viennent me saluer dans les entr'actes et ont l'amabilité de me demander de prolonger mon séjour. Je le voudrais bien, mais je ne le puis pas. Tout mon temps, désormais, est compté et réglé.

On me présente, entre autres, M. Swift. C'est le propriétaire d'un des plus grands abattoirs de Chicago, que je désire vivement visiter.

Je m'étonne que les habitants paraissent ennuyés de voir admirer ce qui fait vivre une si grande quantité d'ouvriers. Aucun métier n'est à dédaigner quand il procure le pain, l'aisance, et fait la fortune d'un pays.

M. Swift enverra sa voiture me prendre à l'hôtel demain matin, à huit heures; une charmante jeune fille qui était à ma conférence s'offre à m'accompagner pour me conduire ensuite à l'Université où l'on me prépare une réception. Arriverai-je à tout? Je repars demain, à trois heures, pour le Niagara.

Torrento, jeudi soir.

C'est miracle, chère amie, que les journaux n'aient pas à vous apprendre ceci : « Mlle Th. V... est morte aux *chutes* du Niagara d'une *chute* terrible dans un fossé. »

Il ne le diront pas, car je suis encore tout entière, bien meurtrie, c'est vrai, ayant peut-être quelque chose de cassé à l'intérieur : l'avenir l'indiquera.

Je puis écrire, sans trop de fatigue, dans la gare, en attendant l'heure du train pour Québec. Je tiens à n'oublier aucun détail sur ces deux derniers jours.

Hier matin, le coupé de M. Swift est arrivé à l'hôtel vers huit heures. Le temps était superbe et l'im-

mense fabrique abattoir, où il y a l'industrie des cochons, des moutons et des bœufs, étant à une heure de Chicago, j'ai traversé une bonne partie de la villle.

N'en déplaise aux injustes détracteurs de cette capitale de l'ouest, j'ai beaucoup admiré ses immenses parcs, ses très belles avenues, ses boulevards sans fin, presque déserts à cette heure, car ils sont loin du centre des affaires. Le soleil empêchait la fumée des usines de tout assombrir. Chemin faisant, je suis entrée dans une église catholique (elles sont nombreuses à Chicago). A neuf heures, nous étions aux abattoirs. Cette énorme industrie fait vivre *vingt-trois mille ouvriers*. M. Swift m'a donné pour guide un de ses employés, M. W. C. Bohrmann, qui a passé trois ans à Marseille et parle le français avec un léger accent de la Canebière, ce qui est charmant. Tout m'a été montré et expliqué. Je n'ai pas voulu voir mourir le cochon, qui a des cris humains quand on le tue; le mouton, lui, ne dit rien, mais l'odeur est horrible et je suis partie immédiatement. J'ai suivi le travail du cochon depuis sa mort jusqu'à ce qu'il devienne jambon, saucisse, etc.

L'amusant, c'est qu'à Chicago l'on fabrique et le saucisson d'Arles et le jambon d'York; non pas en totalité, mais en grande partie, York et Arles ne pouvant suffire anx commandes. On expédie à Arles et à York saucisson et jambon, l'étiquette est mise dessus et les deux produits sont renvoyés en Amérique comme venant d'Arles et d'York.

Très drôle, cette tromperie et ce double voyage.

On tue, chez Swift et Cie, cinq mille cochons par jour, et les affaires, en 1903, se sont élevées à un milliard de francs.

Il y a aussi un hall immense où les bœufs qui viennent d'être tués sont pendus; on dirait une forêt.

Les bœufs destinés aux juifs sont à part et tués d'un façon différente, sous la surveillance d'un rabbin. On tue le bœuf des chrétiens d'un coup de marteau, puis on lui coupe la gorge; le sang coule en gros jets pendant une minute et demie et l'animal n'a rien senti.

Le bœuf des juifs, au contraire, garde toute sa sensibilité. Il est ficelé avec des cordes, jeté à terre, et on lui coupe la gorge sans l'avoir tué d'abord.

La plus grande propreté règne partout. Des affiches préviennent qu'on mettra immédiatement à la porte ceux qui manqueront à cette loi essentielle.

J'ai vu aussi fabriquer le savon et l'on m'en a offert une boîte du meilleur, ainsi qu'un paquet de très belles affiches que je mettrai dans mon corridor, à Tours.

Quand la visite du travail a été terminée, je suis entrée dans le bâtiment des bureaux pour remercier M. Swift, jeune homme charmant qui, malgré son immense fortune, est à ses bureaux, chaque matin, à sept heures et demie.

Le bâtiment des bureaux est neuf, a cinq étages et

est à l'épreuve du feu. Huit cents employés, hommes et femmes, s'y occupent de la vente et de la comptabilité. Au cinquième étage, se trouvent la cuisine et une énorme salle à manger qui tient presque toute la longueur et toute la largeur du bâtiment. Elle est meublée de petites tables recouvertes de nappes blanches et a l'aspect élégant d'un grand restaurant. Le chef de cuisine est Français, et nous nous serrons la main dans ce pays de l'égalité. Je regrette de ne pouvoir accepter l'invitation de M. Swift qui veut me retenir à déjeuner, mais je prends du café et des fraises à la crème.

M. Swift mange *avec* et *comme* ses employés, payant son déjeuner le même prix qu'eux : *vingt-cinq sous!* Je rapporte un menu.

Il y a aussi un coiffeur pour les employés du bureau, un fumoir, des salles de lecture avec les meilleurs ouvrages littéraires et un salon pour les dames.

On a permis, dernièrement, aux employés de souscrire pour les actions, c'est-à-dire d'avoir un intérêt dans la maison; et ils ne sont pas forcés de payer la somme entière de suite, mais peu à peu, chaque semaine.

Ils ont deux ans pour s'acquitter de tout.

En partant, je croise une bande de visiteurs. Il en vient des centaines par jour et il y a des guides spéciaux pour les conduire.

J'ai été enchantée de cette matinée; j'ai vu à

l'œuvre des ouvriers, artistes dans leur genre. Chacun a sa spécialité et la précision des coups de couteau m'a vivement intéressée. Et puis, le résultat qu'obtient le travail continu et persévérant a toujours droit à l'admiration, de quelque nature qu'il soit.

Il était onze heures et demie quand j'ai quitté la fabrique, et j'aurais déjà dû être rendue à l'Université où l'on m'attend. Je n'ai pas pu me dérober à cette réception cordiale, arrangée d'avance si aimablement. Il faut trois quarts d'heure pour s'y rendre et nous prenons un nouveau chemin.

Les bâtiments de l'Université sont splendides, d'un très grand style, et plus beaux, certainement, que tous ceux que j'ai vus aux États-Unis. La coéducation y existe, c'est-à-dire que les hommes et les femmes sont admis aux mêmes cours et aux mêmes grades.

Je vais chez les jeunes filles qui sont rangées dans le vestibule pour me recevoir. Elles chantent, à pleins poumons, lors de mon entrée, l'air de leur Université : *Chicago... go... go...* C'est un peu étrange et je ris en écoutant. Puis, je fais un petit discours en exprimant mon regret de ne pas pouvoir rester, de n'avoir pas le temps de visiter en détail, et, quand je pars, elles crient à tue-tête : « *Rah! rah! for Mlle Vianzone.* »

C'est une façon de m'honorer que je trouve originale.

Enfin, à une heure, nous sommes à l'hôtel. Je finis ma malle, je déjeune avec quelques personnes, je reçois des fleurs et, à trois heures, je suis dans le train, emportant de Chicago une impression bien meilleure que je ne m'y attendais.

Ce qui m'a frappée, là comme ailleurs, dans les États-Unis, et je l'ai déjà dit, c'est l'amour ardent et passionné que les habitants ont pour la ville qui leur donne le bien-être, la fortune; pour la ville qui grandit sous leur regard d'une façon fantastique. A leur légitime sentiment d'orgueil, ou simplement de vanité, si vous préférez, il se mêle certainement le culte le plus complet pour la cité qu'ils veulent glorieuse entre toutes. Avant peu, ils feront taire les moqueurs et forceront l'admiration de l'univers, non pas seulement de celui qui vit *de la chair et du sang*, mais de celui qui rêve et cherche partout l'idéal artistique et chrétien.

La société de Chicago est surtout fière de deux de ses créations : 1° de son Université, due, en grande partie, à la grande générosité de M. *Rockefeller;* 2° de son orchestre dont j'ai promis de parler, parce-que sa popularité est un fait palpable en ce moment.

Le gouvernement des États-Unis n'a jamais hésité à donner libéralement son argent pour les écoles communales et même pour les universités; mais les dépenses faites par l'État pour les galeries, les théâtres, les opéras n'ont pas été approuvées par le peuple. Il les a considérées comme un luxe pour les

riches plutôt que comme une nécessité pour le peuple. Par conséquent, tous les théâtres des Etats-Unis, *sans exception*, sont des entreprises privées dépendant entièrement de leurs recettes. L'Opéra à New-York, le grand orchestre de Boston, de Chicago et de plusieurs autres villes, quoique dépendant, en partie, des recettes, ne pourraient continuer sans les dons annuels faits par des bienfaiteurs généreux.

Le premier grand orchestre des États-Unis a été l'orchestre symphonique de Boston, fondé en 1880 et soutenu par le major Henry L. Higginson.

Le second grand orchestre est celui de Chicago, créé en 1890 et entretenu par quelques membres de la société de Chicago. Depuis deux ou trois ans, plusieurs associations de ce genre ont existé pour venir en aide aux orchestres de Philadelphie, de Pittsburg, de Cincinnati et de Saint-Louis.

L'orchestre de Chicago se compose de quatre-vingt-dix musiciens américains, et est dirigé par le doyen des musiciens M. Théodore Thomas. Depuis treize ans, il est à Chicago, et ses dépenses, pour les concerts, s'élèvent à 125,000 dollars par saison. Les recettes atteignent euviron, 95,000 dollars, et le reste, c'est-à-dire 30,000 dollars, est souscrit par l'association orchestrale.

Jusqu'à présent, ces concerts ont été donnés dans une grande salle de l'*Auditorium* devant deux mille cinq cents à quatre mille personnes; mais, la saison prochaine, l'orchestre occupera une salle permanente

qu'on vient de bâtir au bord du lac, en face de l'Institut des arts, ayant coûté *huit cent mille dollars*. Cette somme a été obtenue par une souscription populaire de huit mille cinq cents personnes, représentant toutes les classes de la société. On a en caisse, actuellement, la somme de 650,000 dollars. N'est-ce pas la première fois qu'une institution consacrée spécialement à l'art de la musique se crée par souscription populaire?

On ne peut parler de l'orchestre de Chicago sans dire quelques mots de son premier et de son seul chef, *Théodore Thomas*.

Il est né en Allemagne, au bord de la mer du Nord, il y a soixante-huit ans, et il paraît devant le public depuis l'âge de huit ans. Enfant, il se faisait applaudir en jouant du violon. Dès l'âge de seize ans, il devint le premier violon de l'orchestre de l'Opéra de New-York et en fut le chef à dix-neuf ans. A vingt-cinq ans, il a pris possession de son orchestre actuel, qu'il a amené à Chicago en 1891.

C'est Théodore Thomas qui, le premier en Amérique, a donné les œuvres de Richard Wagner.

On m'a raconté une des choses les plus remarquables sur cette carrière de soixante ans, une chose qui est peut-être unique dans son genre : c'est que *jamais* il n'a manqué à *un seul* des engagements pris pour paraître en public.

Espérons que la grande ville de l'Ouest conservera longtemps encore un homme aussi extraordi-

naire et qui donne à l'orchestre de Chicago une place hors pair, digne d'admiration et d'envie.

Je regrette beaucoup aussi de n'avoir pas pu visiter *Hull House*, dont on m'a tant parlé, et de n'avoir pas eu le temps de faire la connaissance de sa fondatrice, miss Jane Addams, femme supérieure s'il en fut, paraît-il, et qui fait un bien immense en vivant au milieu du peuple dont elle cherche à soulager les misères. Les résultats qu'elle obtient sont considérables et cette œuvre est certainement une des plus intéressantes et des plus admirables de Chicago.

A neuf heures, ce matin, j'ai pris le train pour *Niagara Fals*, qui, en indien, signifie tonnerre des eaux. J'y suis arrivée à midi sans avoir eu le temps de déjeuner nulle part. Il n'y a pas de restaurant dans le train. Le soleil brille et j'ai aussi beau temps qu'à Chicago. L'on m'a bien recommandé de ne pas prendre de voiture, mais de me laisser conduire par le tramway. Je suis sur la rive canadienne, la plus pittoresque; elle est beaucoup moins abîmée que la rive américaine où il y a trop d'usines et de constructions de toutes sortes. Je vois d'abord de petites chutes qui me font faire la moue : « Ne serait-ce que cela? » Le tramway continue et j'arrive à la merveille des merveilles. Je descends, je m'approche autant que je puis sans risquer de trop me mouiller, car l'eau *des chutes* m'atteint comme s'il pleuvait. Oui, je me trouve en présence de *deux chutes* : celle

de la rive canadienne qui a la forme d'un fer à cheval, et celle de la rive américaine qui s'étend, toute droite, sur un espace énorme.

L'eau tombe sans arrêt, sans interruption, avec gravité et régularité. Rien n'en arrête, rien n'en diminue, rien n'en précipite le cours. C'est éternellement le même recommencement, le même bruit, la même plainte, le même aspect. La couleur seule varie, il y a une longue bande blanche comme l'hermine, une autre grise comme la boue, une troisième verte comme l'émeraude. En ce moment, cette nappe immense coule au milieu d'énormes blocs de glace qui ne sont pas encore fondus et le contraste est saisissant.

C'est une splendeur sans pareille.

Combien je me félicite d'être seule, toute seule, en face de ce spectacle; car je ne sais ni partager, ni même exprimer mon admiration pendant que je la vis.

Je le fais plus tard, après en avoir été fortement imprégnée. Le beau pénètre l'âme bien plus profondément dans la contemplation muette et dans la solitude absolue.

Du reste, la nature a des tableaux que rien ne peut rendre ni décrire. Depuis quand cette masse d'eau roule-t-elle avec cette majesté, cette précision, cette splendeur? Le siècle qui l'a vue naître garde son secret.

Pourquoi faut-il que la main de l'homme, par ses constructions multiples et d'un goût douteux soit

venue gâter ce chef-d'œuvre auquel le cadre sauvage et inculte conviendrait si bien? Une telle profanation n'aurait pas dû être permise.

Je reste longtemps à regarder ce phénomène magique. Le soleil fait luire un arc-en-ciel au fond de l'eau, dans le fleuve même, et je n'en avais jamais vu qu'au milieu des nuages, au-dessus de ma tête. Une paix infinie se dégage de ce tumulte des eaux qui a son langage comme les flots de la mer. Rien n'impressionne autant que ce qui dure toujours, toujours, que ce qui se *meut* en dehors de la volonté humaine. On est saisi par un sentiment d'éternité qui contient en lui-même la force et l'apaisement. Ceux que la vie désenchante trouveront certainement là le repos, le calme, la vision de quelque chose de supérieur aux misères humaines.

Mais il faut me remettre en tramway, car les heures filent sans pitié et je suis à peu près à jeun.

Je me rends du côté américain (États-Unis). Il y a quantité de magasins de souvenirs. Je me laisse tenter en pensant aux amis, au cher petit monde, et je vide ma bourse. Je rapporte, au moins, une centaine de modestes bibelots, ce qui forme un paquet assez volumineux.

Quand j'ai tout terminé, il me reste une heure et demie avant de prendre le train. Je veux voir encore les chutes, ce qui n'a pas été une heureuse inspiration.

J'aperçois un magasin isolé, côté canadien, tout

en face des cataractes ; je m'y rends pour expédier des cartes postales à mes collectionneurs, tout en admirant une dernière fois.

J'arrive devant un large ravin qu'on creuse pour je ne sais quel usage ; une dizaine d'ouvriers sont là. Il y a deux planches qu'on vient de poser pour laisser passer les piétons. Elles me paraissent minces. Je demande s'il y a danger à marcher dessus. On m'assure que non et je m'avance bravement. Je mets mon pied gauche sur une planche ; elle est solide. Mon pied droit est à peine posé sur l'autre qu'elle se brise, et me voilà, avec mes paquets, au fond du ravin.

En tombant, je dis : « C'est fini ! » Je ferme les yeux et je ne pense plus à rien. Si la chute avait été mortelle, je serais partie pour l'autre monde sans m'en rendre compte, sans regrets et sans recommander mon âme à Dieu.

Les ouvriers poussent des cris et descendent dans le fossé qui a bien trois mètres de profondeur. Heureusement, leurs pioches sont un peu plus loin que l'endroit de ma chute, et je m'étends... sur de la boue. Jamais je ne l'ai trouvée aussi bienfaisante qu'aujourd'hui.

On me relève. Je n'ai rien de cassé, pas même mon parapluie ; mais les petits souvenirs, je ne sais dans quel état ils sont. Je n'ai pas encore défait le paquet.

Ma première pensée est pour remercier le bon Dieu.

Le contremaître vient à moi avec son porte-monnaie ouvert; il m'offre des dollars et sait bien les désagréments qui l'attendent si je porte plainte. Je refuse tout, bien entendu, et je me contente de lui faire laver mes effets, robe et manteau; puis je marche pour la réaction et je ris afin de rassurer les pauvres ouvriers qui paraissent consternés.

J'entre même dans le magasin; je n'oublie pas les cartes postales et, d'une main qui tremble encore de la secousse, je parviens néanmoins à en expédier quatorze. En les recevant, mes petits amis ne soupçonneront pas combien j'ai eu de mal à les écrire.

Je retourne ensuite au train, sentant planer sur moi l'admiration des ouvriers qui me trouvent courageuse; et ceci ne déplaît nullement à mon amour-propre. Ces braves gens se souviendront que les Françaises savent supporter *gaillardement* les mésaventures des voyages.

Je trouve, dans le wagon qui me ramène à Torento, le monsieur qui a voyagé avec moi de New-York à Montréal. Il est émerveillé du Canada et dit que ce pays a, au moins, autant d'avenir que les État-Unis. C'est aussi mon avis.

A la gare de Torento, où je dois rester presque deux heures, on ne parle qu'anglais et le restaurant est fermé.

Je n'ai guère faim, ayant une fièvre ardente; mais combien je serais heureuse de boire n'importe quoi! Je me rends au magasin qui est dans la gare; il y a

là une pimpante jeune fille, mais les employés préposés aux liquides sont partis. Je contemple piteusement les robinets d'où la source rafraîchissante ne jaillit plus et je me désaltère de mon mieux à l'aide d'oranges. Puis j'écris pour tromper le temps; mais je ne me sens pas très bien à l'aise et je ne suis pas sans inquiétudes pour demain.

Québec, samedi matin, 26 mars.

Petit bonhomme vit encore et, grâce à la fièvre, j'ai pu faire ma conférence. Elle m'a donné des forces, cette fièvre, et je m'applaudis de n'avoir pas suivi les conseils de dame Raison qui me poussaient au repos et de m'être vaincue, coûte que coûte.

J'ai évité, ainsi une déception aux bons et chers Québecquois, si français et qui m'ont si admirablement reçue, et je me suis accordé, à moi-même, une de ces douces joies qui font oublier toute fatigue.

J'ai traversé Montréal, hier matin, à huit heures, pour prendre le train de Québec où je suis arrivée à trois heures, sous la pluie.

Je loge hôtel Frontenac et j'ai, — de là, — une vue splendide sur la terrasse de Québec et sur le Saint-Laurent.

Ce berceau du Canada est ravissant et les habitants de cette jolie ville ont tout à fait raison d'en être fiers.

Une des premières personnes que je vois, en arri-

vant, est M. Allard, le professeur français de littérature à l'Université de Québec. Je suis très touchée de l'attention délicate qu'a eue mon compatriote en venant au-devant de moi, et immédiatement je suis avec lui en cordiale sympathie.

Là, comme à Montréal, ma première visite est pour l'archevêché. Mgr *Bégin* est à Rome et je regrette vivement l'absence d'un prélat dont tout le monde vante les hautes facultés de cœur et d'esprit.

A huit heures, le shérif, M. *Langelier*, qui est président de l'Institut canadien, vient me prendre pour me conduire à l'hôtel de ville où je donne ma conférence.

J'apprends qu'il va y avoir beaucoup de monde, qu'on a dû faire réimprimer des billets, que M. Langelier doit faire un discours de bienvenue auquel il faut répondre. On a été étonné, paraît-il, à Montréal, que je n'aie pas remercié quand le maire m'a présentée.

Vous devinez mon émoi. Je n'ai rien préparé, je ne suis pas du tout habituée aux discours en public; ce n'est pas mon genre. Je n'ai jamais été qu'un pauvre professeur de littérature.

N'importe! il faut dire quelque chose; c'est obligatoire à Québec. Je cherche dans ma tête — et c'était inutile — car de mon cœur, qui a battu au contact de ce bon public — ont jailli, sans peine, les quelques mots nécessaires.

Le journal vous racontera que tout s'est bien passé; mais que de monde! Il en arrivait... il en arrivait... et plus de places. On s'est entassé dans la salle voisine, dans le corridor; quelques personnes étaient même assises sur les marches de l'estrade.

Le lieutenant-gouverneur, *sir Jetté*, était là avec sa fille et son aide de camp. Il y avait aussi des ministres, des sénateurs, des prêtres et M. Langelier m'a demandé d'occuper sa place, près du gouverneur, pendant qu'il me présenterait au public. Oh! comme je me sentais petite, toute petite et troublée par la réponse à faire! Tout ce monde sympathique était là — non pas pour moi — l'inconnue, — mais pour témoigner à la France ses sentiments de fidèle amitié. Et puis, c'était la première fois — m'a-t-on dit, qu'une femme française venait leur faire une conférence.

L'aimable président de l'Institut canadien, après un discours beaucoup trop élogieux, m'a invitée à monter à la tribune; ce que j'ai fait au milieu d'applaudissements bien chaleureux et bien encourageants. Mon cœur battait, à se rompre, j'étais palpitante d'émotion et complètement électrisée par cette touchante manifestation; aussi est-ce d'une voix bien vibrante et d'un accent bien sincère qu'avant de m'asseoir, j'ai dit : « Je suis profondément émue de l'accueil qui m'est fait dans cette chère ville de Québec, *le cœur du Canada*, comme on me l'a dit tout à l'heure, la plus ancienne ville

française de l'Amérique et celle aussi qui a le plus souffert, le plus combattu pour garder droit de cité à ce chef-d'œuvre qui s'appelle la langue française.

« Moi, qui viens de là-bas, de votre pays d'origine, moi qui suis Française et catholique jusqu'aux dernières fibres de mon être, je me sens chez moi au milieu de vous, je sais que nos cœurs battent à l'unisson devant ces mots sacrés : patrie et religion.

« Aussi, est-ce à des frères que je demande indulgence et amitié pour leur sœur de France. »

Quand je me suis affirmée catholique, dans ce pays de foi si profonde, j'ai cru que la salle croulerait sous les applaudissements.

Oui, je me félicite d'avoir dominé fièvre et malaise pour jouir de cette ovation enthousiaste qui s'adresse à ma religion et à mon cher pays.

J'aurais voulu sourire à chacun en particulier, serrer toutes les mains.

Après la conférence, quelques personnes ont eu la bonté de m'exprimer le désir de se rendre à l'hôtel pour causer avec moi — ce qui m'eût fait grand plaisir si je l'avais pu — mais, si « le cœur suffit à tout », la force physique a des limites et j'ai dû m'excuser.

Ce matin, je me sens capable de porter le poids de la journée, qui s'annonce énorme, et de faire plaisir à tous ceux qui le désireront.

Je vous embrasse avec la tendresse d'une amie

qui, sans tenir bien fort à l'existence, est pourtant enchantée de vivre encore et de toujours aimer avec son cœur chaud et vibrant.

C'est en 1603 que le nom de *Québec* est cité pour la première fois dans un rapport de Champlain, jeune Saintongeois, qui avait accompagné Eymard de Chaste nommé, par Henri IV, lieutenant général pour la Nouvelle-France. Ils s'embarquèrent pour Tadouzac.

« Chemin faisant, dit Samuel Champlain, nous vînmes mouiller l'ancre à *Québec*, qui est un détroit de la rivière du Canada. »

En 1608 — et malgré les avis contraires de Sully — c'est le roi en personne qui envoie ce même Samuel Champlain choisir l'emplacement d'une colonie *fixe* sur les rives désertes du Saint-Laurent.

Un promontoire « couvert de noyers et de vignes sauvages » l'attira et le retint. La richesse du sol, la splendide beauté de la nature le décidèrent à se fixer dans cet admirable coin de terre appelé *Québec* par les indigènes eux-mêmes.

Champlain est réellement le fondateur de Québec. Doué de toutes les qualités nobles et généreuses, jointes à une grande et sincère piété, il eut un tort pourtant : celui de faire la guerre aux Iroquois pour défendre les autres tribus sauvages. Il irrita ainsi toutes les nations iroquoises, qui devinrent les ennemies irréconciliables de la France.

Jusqu'en 1615, on ne vit, à Québec, aucun prêtre catholique. A cette époque, en avril, quatre religieux récollets arrivèrent dans la rivière des prairies. Champlain vint à leur rencontre et la première messe fut chantée sur le bord de la rivière.

La constance de Champlain, à travers les mille difficultés de ses entreprises, lui a acquis des titres immortels à la reconnaissance des Canadiens.

La colonie se soutint, malgré les épreuves de toutes sortes, jusqu'en 1755, moment où la guerre éclata avec l'Angleterre. Les colons anglais étaient au nombre d'un million et demi environ, et les Canadiens n'avaient à leur opposer qu'à peu près soixante mille habitants français. Et, cependant, telle était l'héroïque bravoure des Canadiens qu'ils résistèrent pendant trois ans à des forces écrasantes et infligèrent à l'ennemi de sanglantes défaites.

L'armée que *Montcalm* battit à Carillon, en 1758, était cinq fois plus forte que la sienne. Mais il s'affaiblissait, sans espérer du secours, tandis que l'Angleterre, qui voulait cette conquête, n'épargnait ni les hommes, ni l'or. Pendant ce temps, la France — amère dérision — n'envoyait au Canada que *quatre mille soldats* durant toute la guerre.

La France entière fut coupable en cette triste circonstance; elle ne voyait rien et ne tenait à rien en dehors de son pays et de l'Europe. Louis XV et ses ministres, occupés de l'alliance avec l'Autriche, se moquaient pas mal de ce continent éloigné que Vol-

taire, cru sur parole, appelait « une perte de quelques arpents de neige ».

Cette indifférence de tous pour une guerre où nos admirables troupes et les milices canadiennes combattirent un contre dix est impardonnable.

M. de Bougainville étant venu réclamer des secours au nom du gouverneur, le ministre de la marine, Berryer, lui répondit : « Monsieur, quand la maison est en feu, on ne s'occupe pas des écuries. »

Le Canada fut perdu pour la France à la terrible bataille de la plaine d'Abraham où moururent les deux généraux ennemis, Wolfe et Montcalm, — deux héros, — le 13 septembre 1759.

Le marquis de Lévis succéda au marquis de Montcalm et tenta, avec une poignée d'hommes, de reprendre Québec au général anglais Murray. Les deux armées se retrouvèrent en présence dans cette même plaine d'Abraham, et l'intrépide Lévis fut vainqueur après un jour de combat. Mais, pour soutenir le siège mis devant la ville, il fallait des secours qui ne vinrent pas, et l'héroïque chevalier dut traiter avec l'ennemi, après avoir brûlé tous ses drapeaux qu'il ne voulait pas rendre.

Qu'allaient devenir la nationalité, la langue, la religion de ce peuple que nous laissions se séparer de nous sans protester et sans le moindre cri d'indignation ?

Les Canadiens semblaient avoir été abandonnés

par leurs chefs naturels, retournés en France après la disparition du drapeau blanc.

On raconte qu'un vieux colon, en voyant disparaître à l'horizon ceux qui partaient en les oubliant, se mit à pleurer. Un prêtre français s'approcha de lui et lui dit : « Pourquoi te désoles-tu? Toute la France ne s'en est point allée; regarde sur le clocher de l'église de la paroisse : la croix y reste et le prêtre aussi! »

En effet, le Canadien gardait son chef le plus dévoué et le plus puissant, et ce chef, c'était le clergé. Il inspirait toute confiance à un peuple auquel, depuis les débuts de la colonie, il rendait les plus grands services.

Il put donc facilement prendre en main la direction d'un pays que nous avions si lâchement délaissé. C'est, en grande partie, au travail acharné du clergé, à sa lutte incessante, que le Canadien français doit d'être resté catholique et de parler toujours la langue de la mère patrie.

Oui, il a été admirable, ce clergé du Canada, et il a créé une race forte, religieuse et indépendante, — une race loyale aussi, — vis-à-vis des autorités anglaises qui finirent, après des rébellions et un appel aux armes, par accorder les libertés réclamées et dues.

Aujourd'hui, le Canada est régi par une constitution ou confédération qui remonte à 1867. Elle est l'œuvre d'un homme qui fut ministre au Canada pendant plus de trente ans et auquel on accorde la

première place parmi les hommes d'État anglais de ce pays, sir *John A. Macdonald.*

Il avait la souplesse de conscience qui tourne tous les obstacles et la volonté de fer qui les brise. Il sut, à la fois, tenir en échec les catholiques par des paroles et des promesses, et être l'idole du parti antifrançais et anticatholique, auquel il accorda toujours la plus efficace des protections.

L'œuvre de cet homme politique fut digne de son talent. Il créa un État grand comme l'Europe entière, baigné par deux océans et traversé par la voie ferrée la plus étendue de l'univers.

Il y avait d'abord quatre provinces dans la confédération canadienne : celles d'Ontario, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. En ouvrant, le 7 novembre 1867, la première session du Parlement canadien, lord Monck — alors gouverneur général — avait dit à la nouvelle nation : « J'espère et je crois qu'elle étendra ses frontières de l'Atlantique au Pacifique. »

Sir John Macdonald réalisa ce programme.

En 1870, la province de *Manitoba* est créée. C'est un immense pas fait vers le Pacifique, mais les montagnes Rocheuses l'en séparaient encore.

L'année suivante, ce pas est franchi par l'adhésion de la *Colombie* à la confédération; et, enfin, en 1873, l'île du Prince-Édouard, étant aussi réunie, porte à sept le nombre des provinces et complète un territoire s'étendant, sans interruption, des bords de

l'Atlantique à ceux du Pacifique, de l'embouchure du Saint-Laurent à l'île de Vancouver.

Ce pays, restreint autrefois aux contrées limitrophes du Saint-Laurent, embrasse aujourd'hui la moitié du continent américain, et le titre même de *Dominion,* donné par les fondateurs du nouvel État, montre réellement les destinées brillantes qu'ils ont rêvées pour lui.

Libre et indépendant de la métropole, le Dominion, en somme, est actuellement une république autonome sous le protectorat bienveillant et peu onéreux de la couronne d'Angleterre.

C'est la définition qu'en donne *Ch. Gailly de Taurines* dans son très remarquable ouvrage sur la nation canadienne, et il ne serait guère possible d'en trouver une plus exacte.

La race canadienne française de la province de Québec, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral, est en pleine voie d'accroissement et de progrès. Libéraux et conservateurs, divisés sur des détails de politique et d'intérêt, demeurent unis sur les points essentiels. Les uns et les autres sont également d'ardents défenseurs de l'idée catholique et de la nationalité française. Ils conservent intactes leurs traditions, leurs mœurs, leurs institutions et leurs lois.

La majorité actuelle, m'a-t-on dit, est une majorité libérale.

Mais vienne l'apparence d'un danger national et,

aussitôt, tous les partis s'unissent. On l'a vu, en 1885, au moment de la rébellion des métis français du nord-ouest. Le gouvernement fédéral parut poursuivre, dans les révoltés, les représentants de la race française plus encore que les rebelles. Le supplice de *Louis Riel* réunit la province de Québec tout entière sous le nom de parti national. Cette fusion fut due à l'influence de M. Mercier, qui devint premier ministre et put la faire durer quelques années; ensuite, les petites passions humaines reprirent le dessus.

Le nom de M. Mercier me rappelle le souvenir d'une visite touchante faite par lui à Tourouvre (Orne), et que m'a racontée M. l'abbé Marre-Desperriers, curé doyen de Tourouvre.

Le dimanche 31 mai 1891, le premier ministre de la province de Québec, accompagné de plusieurs notabilités du Canada, arrivait à Tourouvre, pays de ses aïeux. Il avait bien voulu recevoir l'hospitalité au presbytère, sur le portail duquel on lisait cette inscription : « Honneur à notre illustre compatriote. Vive le Canada! »

Après le dîner, on se rendit à l'église, pour les vêpres. Là, en présence d'une foule immense, M. le doyen souhaita la bienvenue à M. Mercier et rappela, entre autres, ce souvenir :

« Il y a deux cent cinquante ans, cette église présenta — un jour — un spectacle bien touchant. Près de quatre-vingts familles, choisies parmi les plus méritantes, les plus énergiques et les plus chrétiennes

allaient quitter leur pays pour se rendre à une distance considérable, sur une terre étrangère.

« Ce départ était volontaire. Néanmoins, il était pénible, car ce n'est pas sans émotion que l'on dit adieu à tout ce que l'on aime ici-bas, au foyer paternel, au coin de terre témoin des jeux de l'enfance, à l'église de la paroisse, et que l'on quitte, pour toujours, un vieux père, une mère tendrement aimée, des frères, des sœurs et des amis.

« Avant de partir, je n'en puis douter, tous se sont réunis dans cette église afin de fouler une dernière fois son sol béni, afin de jurer amour et fidélité au Dieu de leur première communion, afin de consacrer à Marie — l'Étoile de la Mer — leur longue et périlleuse traversée.

« Après tant d'années, il me semble encore les voir prosternés sur les pavés du temple ; il me semble encore entendre les sanglots et les prières éplorées des mères qui ne devaient plus revoir leurs enfants ; il me semble encore entendre les derniers conseils du prêtre qui avait dirigé leur jeunesse.

« Dominant son émotion, le vieux prêtre a dû leur faire promettre, leur faire jurer d'être toujours fidèles à *Dieu* et à la *France*.

« L'Étoile de la Mer les préserva du naufrage et ils s'installèrent heureusement sur la terre qui les attendait.

« Les Canadiens n'ont ni oublié leur vieille patrie, ni déserté la foi catholique.

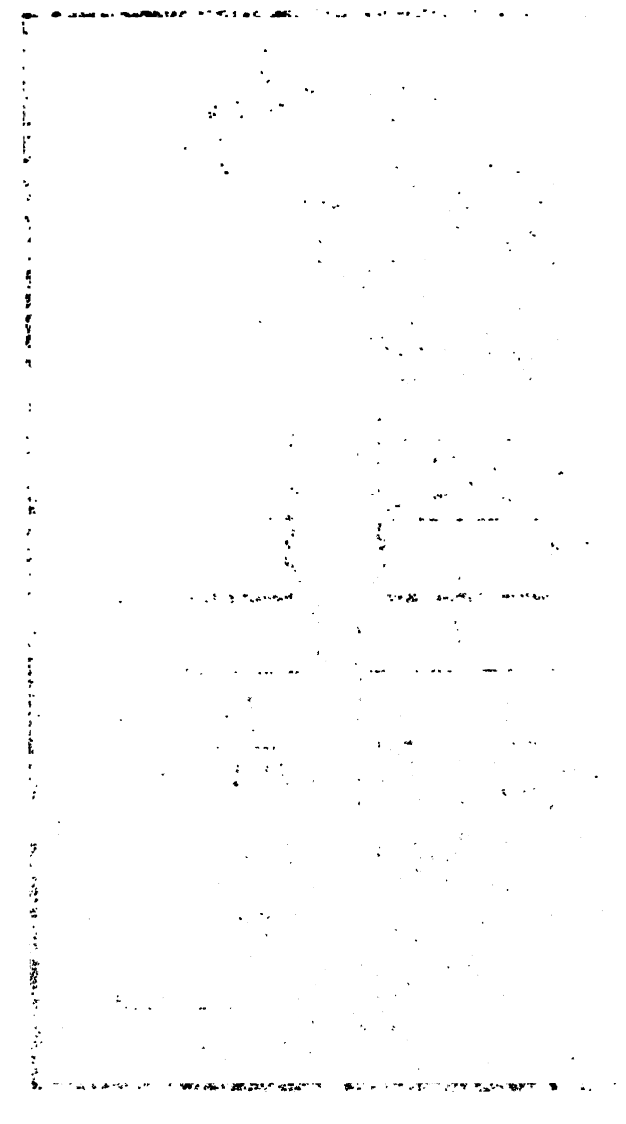
« Ils saluent notre drapeau comme le leur. On garde aussi nos refrains familiers, et c'est avec la même chansonnette que la femme canadienne et la femme française endorment leurs petits enfants.

« Parmi ceux qui partaient, il y a deux cent cinquante ans, on distinguait un jeune homme d'une vingtaine d'années et qui, déjà, était capitaine aux armées du roi. Il s'appelait *Julien Mercier*. Son père, François Mercier, et sa mère, Roberte Couvillon, étaient de simples cultivateurs qui avaient donné à leurs enfants une éducation fortement chrétienne.

« Peu de temps après son arrivée au Canada, Julien épousait, à Québec, Marie Poulain, venue de la France, elle aussi.

« Un rejeton de cette famille, un homme au grand cœur, à l'âme fière et ardente, à la parole vibrante de patriotisme, aux allures simples et françaises, aux idées larges, généreuses, libérales et profondément chrétiennes, s'est trouvé à la tête de son pays. Élu député par le suffrage de ses concitoyens, il est devenu premier ministre de la province si catholique et si française de Québec.

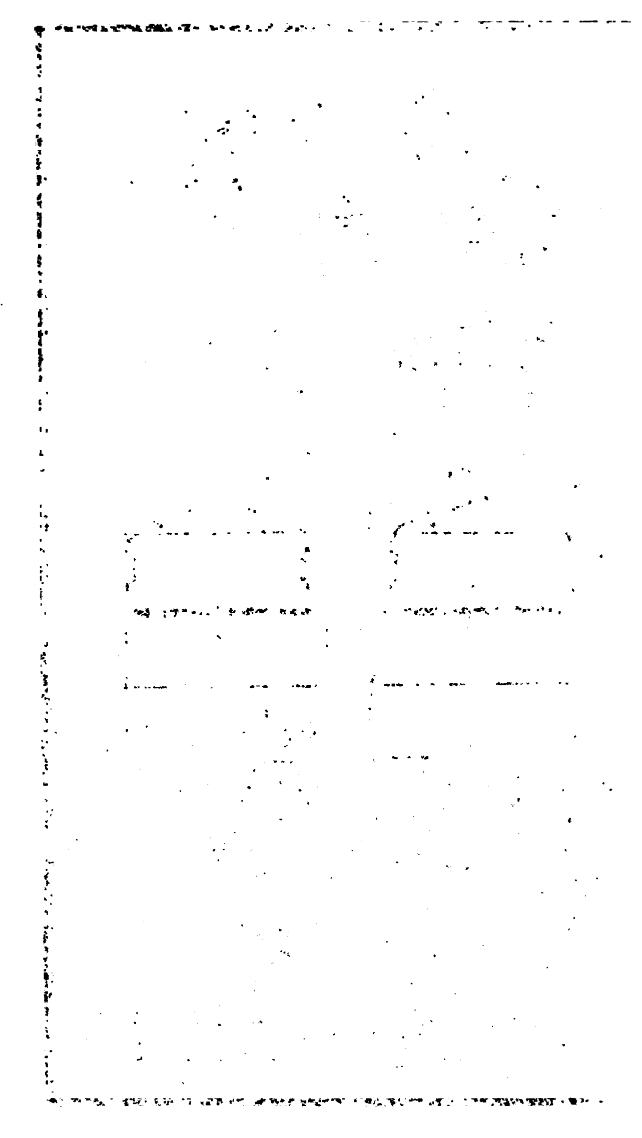
» Resté fidèle à la foi de ses aïeux, l'honorable M. Mercier a voulu faire un pèlerinage à leur berceau. Il a voulu fouler la terre qu'ils avaient foulée pendant leur enfance et parcourir les villages où ils avaient vécu. Il a surtout été attiré par le désir de visiter notre vieille église et de prier là où ils avaient



« N'... jamais — leur dit le curé — ni Dieu, ni la Fran...



« Monsieur le curé, nous n'avons oublié ni Dieu, ni l



...ais — lean dit le curé — ni Dieu, ni la ...



« Monsieur le curé, nous n'avons oublié ni Dieu, ni la France.



« N'oubliez jamais — leur dit le curé — ni Dieu, ni la France. »



« Monsieur le curé, nous n'avons oublié ni Dieu, ni la France. »



« N'oubliez jamais — leur dit le curé — ni Dieu, ni la France



« Monsieur le curé, nous n'avons oublié ni Dieu, ni la France. »

prié; car, pour le chrétien, l'église est le résumé de toutes les affections et de tous les souvenirs, etc. »

Les vêpres terminées et après le chant de l'*Ave Maris Stella,* qui devra se dire chaque année à la même date, en souvenir de cette visite, M. Mercier répondit avec émotion sur la place de l'église, où une estrade avait été dressée, et parla à la foule immense réunie autour de lui avec le plus vibrant patriotisme.

Puis il se rendit au cimetière, devant la fosse commune qui renferme les ossements de l'ancien cimetière et, par conséquent, ceux de ses aïeux.

Rentré au presbytère, il y reçut les notabilités de Tourouvre, et fut surtout heureux de rencontrer ceux qui portent son nom et qui doivent appartenir à sa famille.

Pour conserver la mémoire du passage de M. Mercier, auquel tous les habitants firent une véritable ovation, on a placé deux vitraux dans l'église de Tourouvre. Le vitrail du départ porte la légende suivante : « Vers l'an 1650, Julien Mercier et quatre-vingts familles de Tourouvre partent pour le Canada. Le curé leur dit : *N'oubliez jamais ni Dieu ni la France.*

Sur l'autre vitrail, il y a la date du 31 mai 1891, puis : « Henri Mercier, premier ministre de Québec, vient prier dans l'église de Tourouvre et dit : *Monsieur le curé, nous n'avons oublié ni Dieu ni la France.*

Québec, dimanche matin, 6 heures.

De nouveau, me voilà prête à partir, à quitter cette jolie ville où je me crois en France et que je n'ai pas assez vue; mais le temps inexorable me pousse toujours en avant.

Hier matin, le shérif, M. Langelier, a bien voulu venir me prendre à neuf heures et demie et me sacrifier son temps. C'est un homme plein de cœur et de qui j'emporte le meilleur souvenir. Il m'a conduite, d'abord, chez les Pères Oblats. Le supérieur, le Révérend Père Tourangeau, venu la veille à ma conférence, m'avait invitée à visiter sa magnifique église de Saint-Sauveur. Il l'a fait illuminer pour que je puisse l'admirer sous ses plus beaux aspects, et l'excellent organiste, M. Bernier, qui se trouvait là, m'a joué de superbes morceaux de Vidor et d'artistes canadiens.

Je me suis rendue ensuite au Parlement, qui est très imposant et dont les membres sont à peu près exclusivement composés de Canadiens français; l'élément anglais y est très faible. L'étiquette et la procédure parlementaire ont beau être empruntées à l'Angleterre, toutes les discussions, en général, ont lieu en français.

Je vais, de là, chez Mme Langelier, la femme du shérif, puis j'entre à la cathédrale, à la chapelle séminaire, et je suis ramenée à l'hôtel pour

y déjeuner au galop. A peine avais-je fini que Mlle M. Angers qui, déjà la veille, s'était trouvée à la gare pour me souhaiter la bienvenue, est venue gentiment se mettre à ma disposition pour me conduire au couvent des ursulines.

Mlle Marie Angers descend, par sa mère, à la dixième génération, de Louis Hébert, dont la femme, Marie Rollet, est la première Française venue au Canada en l'année 1619. Elle est aussi parente du cardinal Taschereau, le premier Canadien qui ait été revêtu de la pourpre romaine, et elle a le charme modeste et attachant des âmes qui vivent de dévouement, d'abnégation, et qui ne sont heureuses qu'en s'occupant d'autrui. Avec sa petite amie, Mlle Beaudouin, qui dans la presse s'appelle *Gilberte,* elle s'est ingéniée à m'entourer de soins discrets, d'attentions délicates qui touchent et émeuvent.

Le couvent des ursulines de Québec a été fondé, en 1639, par une religieuse de Tours, Mère Marie de l'Incarnation, et par Mme de la Pelleterie. A cette époque, la petite colonie comptait à peine deux cent cinquante Français et était entourée de peuplades sauvages, que les ursulines catéchisèrent et convertirent. Dans la chapelle, il y a le tombeau de Montcalm, et son crâne, sous un globe de verre, se trouve dans la sacristie.

En traîneau, avec Mme Tessier, la femme du sénateur, et en compagnie de Mlle Angers et de Gilberte, je suis allée chez Mme Jetté, la femme du

avec lui pour la réception officielle du lendemain. Et le 14, à onze heures et demie du matin, les braves marins de la mère patrie pénétrèrent dans Québec au milieu d'acclamations frénétiques. C'était à qui s'emparerait d'eux, à qui les logerait, à qui les fêterait! Et eux, les bons loups de mer, ils étaient tout étourdis, tout impressionnés de retrouver, si loin de la France, *des gens de chez eux,* parlant leur langue comme eux, et s'abritant sous la même religion qu'eux.

Oui, ce fut un moment d'indicible émotion dont aucun récit ne peut donner l'idée exacte.

Quant au commandant de Belvèze, il est surtout effrayé par cette grande manifestation et il écrit à son gouvernement : « Sir Edmond Head m'a reçu, non comme un simple capitaine de la marine impériale, mais comme le représentant de l'alliée de l'Angleterre ; toutes les troupes étaient sous les armes, toutes les autorités civiles et militaires réunies dans le salon du gouverneur : la population tout entière faisait cortège à la voiture qui nous transportait au palais. »

Il ne s'attendait pas à une pareille ovation qui se continua de Québec à Toronto et le mit souvent à la torture, en l'obligeant de répondre aux discours et aux adresses, ce qui n'était pas son affaire.

Il craignait aussi que l'enthousiasme fou excité par la réapparition du pavillon de la France n'inquiétât le gouvernement anglais.

Il n'en fut rien, heureusement ; les autorités mon-

trèrent beaucoup de tact et M. de Belvèze surmonta toutes les difficultés de sa position délicate.

Le 18 juillet, les marins français furent invités à prendre part à la pose de la première pierre du monument. Le commandant de *la Capricieuse* ordonna à un détachement de soldats de figurer dans les rangs de l'immense procession qui se rendait par le chemin de Sainte-Foy aux plaines d'Abraham. Oh! qu'ils furent acclamés, sur tout le parcours, les marins de la corvette française! Ils étaient mêlés aux soldats anglais et allaient assister à l'évocation d'un passé où les deux nations avaient été également héroïques sous les ordres de deux chefs valeureux : le chevalier *de Lévis* et le général *Murray*.

Le gouverneur général, sir Edmond Head, présida cette imposante cérémonie, qui réunissait les drapeaux de l'Angleterre et de la France.

Le monument ne fut terminé que pour le 24 juin 1861, et, le 19 octobre 1863, il y eut l'inauguration de la statue qui devait le couronner et que le prince Jérôme-Napoléon avait offerte, après une visite au Canada (1).

Nous rappelions tous ces souvenirs, arrêtés devant le monument des Braves, le cœur ému, les yeux remplis de larmes, lorsque le cocher qui nous conduisait, descendant de son siège, me dit : « Madame, je suis un

(1) Je suis heureuse de remercier ici M. Chouinard à qui je dois tous ces précieux documents.

avec lui pour la réception officielle du lendemain. Et le 14, à onze heures et demie du matin, les braves marins de la mère patrie pénétrèrent dans Québec au milieu d'acclamations frénétiques. C'était à qui s'emparerait d'eux, à qui les logerait, à qui les fêterait! Et eux, les bons loups de mer, ils étaient tout étourdis, tout impressionnés de retrouver, si loin de la France, *des gens de chez eux,* parlant leur langue comme eux, et s'abritant sous la même religion qu'eux.

Oui, ce fut un moment d'indicible émotion dont aucun récit ne peut donner l'idée exacte.

Quant au commandant de Belvèze, il est surtout effrayé par cette grande manifestation et il écrit à son gouvernement : « Sir Edmond Head m'a reçu, non comme un simple capitaine de la marine impériale, mais comme le représentant de l'alliée de l'Angleterre; toutes les troupes étaient sous les armes, toutes les autorités civiles et militaires réunies dans le salon du gouverneur : la population tout entière faisait cortège à la voiture qui nous transportait au palais. »

Il ne s'attendait pas à une pareille ovation qui se continua de Québec à Toronto et le mit souvent à la torture, en l'obligeant de répondre aux discours et aux adresses, ce qui n'était pas son affaire.

Il craignait aussi que l'enthousiasme fou excité par la réapparition du pavillon de la France n'inquiétât le gouvernement anglais.

Il n'en fut rien, heureusement; les autorités mon-

trèrent beaucoup de tact et M. de Belvèze surmonta toutes les difficultés de sa position délicate.

Le 18 juillet, les marins français furent invités à prendre part à la pose de la première pierre du monument. Le commandant de *la Capricieuse* ordonna à un détachement de soldats de figurer dans les rangs de l'immense procession qui se rendait par le chemin de Sainte-Foy aux plaines d'Abraham. Oh! qu'ils furent acclamés, sur tout le parcours, les marins de la corvette française! Ils étaient mêlés aux soldats anglais et allaient assister à l'évocation d'un passé où les deux nations avaient été également héroïques sous les ordres de deux chefs valeureux : le chevalier *de Lévis* et le général *Murray*.

Le gouverneur général, sir Edmond Head, présida cette imposante cérémonie, qui réunissait les drapeaux de l'Angleterre et de la France.

Le monument ne fut terminé que pour le 24 juin 1861, et, le 19 octobre 1863, il y eut l'inauguration de la statue qui devait le couronner et que le prince Jérôme-Napoléon avait offerte, après une visite au Canada (1).

Nous rappelions tous ces souvenirs, arrêtés devant le monument des Braves, le cœur ému, les yeux remplis de larmes, lorsque le cocher qui nous conduisait, descendant de son siège, me dit : « Madame, je suis un

(1) Je suis heureuse de remercier ici M. Chouinard à qui je dois tous ces précieux documents.

petit-fils de la France (il est d'origine normande). Je m'appelle Bertrand, comme le frère de Napoléon Ier, et c'est moi qui ai posé le voile sur la statue du monument des Braves au moment de son inauguration. » Il se rappelait aussi de l'arrivée de la *Capricieuse,* de l'enthousiasme indescriptible de toute la population, auquel, quoique enfant, il avait participé.

Vous devinez avec quelle chaleur j'ai serré la main au vaillant cocher « petit-fils de la France ».

Et maintenant notre drapeau tricolore figure, à toutes les fêtes canadiennes, à côté du drapeau anglais.

Il y a aussi, sur la merveilleuse terrasse de Québec, un autre monument élevé, en 1827, par lord Dolhousie, et qui est consacré à la mémoire de Wolf et de Montcalm, du vainqueur et du vaincu, unis dans la gloire comme ils le furent dans la mort.

Montréal, lundi 28.

A sept heures, hier matin, avec mes fidèles et aimables guides, Mlle Marie Angers et petite Gilberte, puis M. Allard et M. Larue, beau-frère de Mlle Angers, j'ai pris le train pour Sainte-Anne de Beaupré, pèlerinage célèbre en Canada et situé à une heure de Québec. Une tradition populaire fait remonter l'origine de cette dévotion presque au début de la colonie : des marins bretons, surpris par une tempête

en naviguant sur le Saint-Laurent, firent vœu à la vénérée patronne de leur pays, sainte Anne, de lui élever un sanctuaire à l'endroit où ils débarqueraient.

La route est ravissante, les villages portent tous des noms français; on passe devant la *chute de Montmorency* — un petit Niagara — encore gelée en ce moment. Nous longeons le magnifique fleuve Saint-Laurent. Il fait beau. C'est le dimanche des Rameaux et je reçois une jolie palme en arrivant. Nous déjeunons en attendant la messe, qui est à neuf heures; une grand'messe comme chez nous, comme dans nos campagnes. Vraiment, je puis me croire le jouet d'une hallucination ; suis-je vraiment aussi loin de mon pays, de l'autre côté de l'Océan?

Tous ces braves gens prononcent le latin à la française. J'ai chanté le *credo* avec eux, à pleins poumons. A l'offertoire, ils me font entendre un cantique français, et il est superflu de vous dire mon émotion. Je suis une vibrante, vous le savez depuis longtemps, et je crois même que cette faculté de vibrer s'est doublée en moi au Canada. Je ne sais pas quand je vieillirai, mais, pour le moment, mes impressions sont encore dans toute leur fraîcheur.

Nous avons repris le train d'onze heures pour Québec, et je n'ai eu que le temps de gagner l'autre gare, car je partais à midi et quart pour Montréal.

Quelques personnes ont bien voulu se déranger pour me serrer encore une fois la main, et, parmi elles, je revois avec plaisir M. Langelier, et le savant

M. A.-B. Routhier, qui a la bonté de m'offrir un de ses ouvrages.

A sept heures du soir j'étais à Montréal. Mon hôtel Viger est dans la gare même; c'est très commode.

Françoise est venue passer un petit moment avec moi. Nous partons ensemble, à quatre heures, pour Ottawa, chez sir *Wilfrid Laurier*, le premier ministre. J'ai demandé instamment que mon passage à Montréal fût caché, mais des indiscrétions ont été commises et plusieurs personnes viennent de forcer ma porte.

Pauvre moi! Jamais je n'aurais cru qu'on se l'arracherait autant.

Ottawa, mercredi matin.

Je suis dans l'enchantement; je voudrais retenir les heures : ce séjour est trop court, il va finir trop vite.

Quel homme que sir Wilfrid Laurier, le premier ministre du Canada! Quel cœur, quelle intelligence, quelle valeur, et surtout quelle modestie et quelle simplicité!

Lady Laurier nous attend à la gare avec le président de l'Institut canadien, où je dois donner une conférence. La femme du premier ministre est très sympathique. C'est la femme la meilleure, la plus accueillante; l'épouse dévouée qui soigne avec amour un mari dont la santé est délicate et qu'elle admire



Wilfrid Laurier

avec tout le monde. Elle a du tact, du bon sens, du cœur, et j'ai été, de suite, très à mon aise avec elle. On m'avait tant parlé de sir Wilfrid, qui est adoré, non seulement par les Canadiens français, mais aussi par beaucoup d'Anglais, que j'avais hâte de le voir.

Nous arrivons à leur résidence, très jolie, très confortable. Le ministre est là, à l'entrée. Il me reçoit simplement, cordialement et, de suite, je suis conquise par un extérieur des plus charmants. Sir Wilfrid a l'allure d'un Anglais très correct et très gentleman; sa physionomie est d'une finesse extrême. Il a soixante ans, vient d'être malade depuis deux ans, mais on le trouve beaucoup mieux. Cet homme supérieur réunit toutes les distinctions : la distinction physique, la distinction morale et la distinction intellectuelle.

Nous nous mettons aussitôt à table. Je dîne en costume de voyage. Il est sept heures et sir Wilfrid doit aller au Parlement. Il y a séance et nous nous y rendrons aussi.

La causerie est facile et intéressante avec cet homme libéral qui a fait tant de bien à son pays par ses convictions inébranlables.

Il part avant nous, car je dois m'habiller, ce qui ne nous amène au Parlement qu'à neuf heures... juste pour voir la couronne qui domine le faîte du monument s'éteindre tout à coup.

La séance est suspendue. On raconte une anecdote amusante à propos de ces réunions du soir : beau-

coup de maris prétextaient les affaires du Parlement pour disparaître des soirées entières; les femmes ont réclamé, et à cause d'elles, dit-on, chaque fois qu'il y a séance, la couronne royale qui domine l'édifice est éclairée et l'on éteint dès que c'est fini.

Ottawa est une ville anglaise, très jolie, ayant énormément d'espace; mais son Parlement fédéral surtout est admirable. C'est un des plus beaux qu'on puisse voir. Il est situé sur une immense place et nous entrons malgré la fin de la séance.

Nous allons faire une visite au président de la Chambre qui est Canadien français, au président du Sénat qui est Anglais; nous visitons la magnifique bibliothèque du Parlement, nous rejoignons sir Wilfrid et nous partons sans lui, parce qu'il a un comité de ministres.

Il nous rejoint, à la maison, peu après, et j'ai la joie de causer avec lui presque jusqu'à minuit. C'est délicieux de l'entendre exprimer son opinion avec toutes les qualités d'un causeur et d'un homme d'esprit. Les Canadiens français peuvent être fiers d'avoir une pareille personnalité à leur tête. Et sa meilleure, sa plus exquise qualité, c'est la bonté. On me raconte que les enfants eux-mêmes l'adorent, tellement il sait les attirer et les charmer.

Lady Laurier s'est donné la peine de me conduire, hier matin, à dix heures et demie, chez le délégué apostolique, Mgr Sbaretti, qui demeure un peu hors la ville, ce qui me fait visiter Ottawa; puis chez les

dominicains qui ont manifesté le désir de ma visite. Nous déjeunons chez le président du Sénat où je suis très cordialement accueillie. Nous sommes quatorze à table. Sir Wilfrid est en face de moi et nous pouvons causer. Je lui trouve plus d'un point de ressemblance avec l'un de mes meilleurs amis, M. Méline.

Nous allons ensuite à la séance du Parlement. Ce qui me plaît, c'est qu'elle commence toujours par la prière à laquelle le public n'est pas admis. Je regrette de ne pas entendre parler sir Wilfrid Laurier qui, paraît-il, est orateur de premier ordre, soit en français, soit en anglais. Il parle les deux langues également bien, mais il est Canadien français et défend surtout les intérêts de la province de Québec.

A quatre heures et demie, il faut rentrer faire toilette. Lady Laurier a eu la délicatesse d'organiser, chez elle, une réception pour me faire connaître la société canadienne française d'Ottawa; réception des plus charmantes, des plus cordiales, et où, chose rare, m'assure-t-on, on ne parle pas du tout anglais. Sir Wilfrid a l'amabilité de venir à cette réception, de parler à chacun avec cette simplicité affable qui lui gagne les cœurs. Quand tout est fini, nous restons en intimité jusqu'au dîner.

Après, c'est ma conférence. Je m'y rends avec sir Wilfrid et Françoise; lady Laurier part en avant. Je suis reçue par le président de l'Institut canadien qui me fait un discours; mais, cette fois-ci, je ne réponds rien.

C'est le chef de la cour suprême, M. Taschereau, qui est le président d'honneur.

Revenue à la résidence de sir Wilfrid Laurier, je prolonge tant que je puis ce dernier soir de causerie. J'ai tant de choses à demander, à apprendre, et tout m'inspire un si vif intérêt !

Jeudi saint, Montréal.

M'y voilà revenue pour finir tranquillement la semaine sainte. Je me réinstalle à l'hôtel Vigier pour dix jours.

Hier matin, lady Laurier a bien voulu m'accompagner chez l'archevêque d'Ottawa, et nous avons visité, ensuite, plusieurs communautés.

L'après-midi, je suis retournée au Parlement pour revoir une dernière fois sir Wilfrid. Quand le premier ministre m'a aperçue, il a quitté son siège, est monté à la galerie, s'est assis près de moi et m'a expliqué, avec une complaisance exquise, tout ce que je désirais savoir.

Et je lui ai dit adieu avec le sentiment que je laissais derrière moi une vision lumineuse et douce.

Le mot *vision* convient bien à ce séjour rapide d'Ottawa, chez des êtres aimables, dont l'atmosphère est faite de bonté et d'abnégation. Ils ne vivent pas un instant pour eux et s'occupent sans cesse des intérêts et des besoins d'autrui.

Les reverrai-je ? Sir Wilfrid ne paraît guère désirer

repasser l'eau où les fatigues des réceptions officielles lui gâtent tout le plaisir du voyage.

Et moi, les événements de ma vie me ramèneront-ils dans ce Canada où je trouve partout un si bienveillant accueil?

Je projette de revenir, mais qui sait?

En tout cas, j'ai éprouvé une vraie tristesse en quittant Ottawa, et je garde une reconnaissance attendrie aux chers hôtes si remarquables qui ont bien voulu m'ouvrir leur hospitalière demeure.

Vous allez sourire en lisant ces lignes et dire que je suis toujours la même enthousiaste et que je vois seulement le beau côté des choses?

Eh oui! je suis enthousiaste et c'est tant mieux pour moi. Cette tendance de ma nature m'aura donné, en ce monde, de grandes et profondes joies? Qui sait? elle m'aura peut-être aussi permis d'en procurer aux autres.

Aucune déception ne m'empêchera jamais de rester optimiste. Et ceci ne veut pas dire que je ne les sente point, les déceptions. Il n'y a pas eu que des roses dans mon séjour en Amérique, tant au Canada qu'aux États-Unis; je pourrais vous dire que j'ai eu plus d'un déboire, que j'ai rencontré des personnes qui n'ont pas été à la hauteur de ce que j'attendais, de ce que j'espérais d'elles; mais pourquoi le faire?

Autant que possible, il faut laisser dans l'ombre les choses laides de la vie et ne mettre en évidence

que les douces, les bonnes, les réconfortantes; celles qui dilatent le cœur.

Je suis arrivée à Montréal à dix heures et demie du soir et, ce matin, à huit heures, j'étais à la cathédrale où j'ai assisté à tout l'office et au lavement des pieds.

Je me repose cet après-midi en écrivant, et j'espère vivre un peu en paix et en recueillement ces trois jours-ci.

Vendredi saint, au soir.

Je rentre de la cathédrale où l'on a chanté *les Sept paroles du Christ,* de Th. Dubois, pendant que le supérieur du grand séminaire de Saint-Sulpice, M. Lecoq, — qui est Français, — les interprétait avec toute l'éloquence d'un cœur débordant d'amour de Dieu. C'était très beau; mais, dans la journée, j'ai assisté à une cérémonie bien autrement émouvante.

Mgr Bruchesi a bien voulu me permettre de me trouver en même temps que lui dans les prisons de Montréal. Il s'y rend deux fois par an : le 6 janvier, pour souhaiter une bonne année aux prisonniers, et le vendredi saint, à trois heures, pour leur faire adorer la Croix.

J'avais été annoncée au gouverneur de la prison, M. Vallée, et à sa femme; ils m'ont très aimablement accueillie. L'archevêque est arrivé peu après et nous nous sommes rendus aussitôt à la chapelle.

Il y avait là deux cents prisonniers, — les femmes sont ailleurs. Chacun avait été libre de venir ou de s'abstenir, mais presque tous y étaient. Ils chantaient à pleine voix, en français : *Au sang qu'un Dieu va répandre*.

Monseigneur s'est assis devant l'autel et leur a adressé quelques paroles bien touchantes commençant ainsi : « Je viens à vous comme à des amis et à des frères. »

Après avoir parlé en français, Sa Grandeur s'est exprimée en anglais, puis chaque homme est venu s'agenouiller pour baiser la vraie Croix. C'était très impressionnant de les voir ainsi recueillis dans leur costume de prisonnier, et j'y ai été de ma petite larme.

Pendant cette adoration de la Croix, ils ont chanté le *Stabat Mater*.

J'ai visité ensuite la prison, l'endroit où les condamnés à mort passent leur dernière nuit et où la messe leur est dite. Au Canada, on les pend; la guillotine n'existe pas.

De là, nous nous sommes rendus à la prison des femmes, située tout près de là, et nous avons assisté à une semblable cérémonie qui ne m'a pas impressionnée au même degré. Pourtant, une religieuse m'a dit que le passage de l'archevêque est toujours marqué par une ou plusieurs conversions, tant elles sont remuées par les paroles du bon prélat.

On ne dirait vraiment pas une prison, tant le régime y est doux, tant on y respire de paix et d'édi-

fiante soumission. On y sent l'atmosphère chrétienne avec son influence bénie.

Cette prison est confiée par le gouvernement aux religieuses du Bon Pasteur, venues de France il y a plus de cinquante ans, et dont la maison mère est à Angers.

Samedi saint.

Aujourd'hui, dans l'après-midi, réception à l'hôpital Notre-Dame. La présidente de l'œuvre, Mme Thibaudeau, m'avait invitée avant mon départ pour Chicago, et j'avais fixé ce jour pour lequel on avait envoyé des cartes à toutes les dames patronnesses.

Cet hôpital a été fondé, il y a vingt-cinq ans, par les professeurs de l'Université Laval. Les élèves de la faculté de médecine viennent y étudier et son organisation médicale est admirable. C'est une œuvre de charité dans laquelle la religion et la société se donnent la main. Les sœurs grises, qui ont la garde de l'hôpital, m'ont tout fait visiter. J'ai parlé à chaque malade et j'avais le cœur serré devant toutes ces souffrances soignées chaque année — par milliers — avec un si complet dévouement. Notre-Dame est en train de former des élèves gardes-malades laïques et essaye, par tous les moyens possibles, de s'étendre, de se développer pour faire toujours plus de bien.

Après la visite, j'ai rejoint ces dames dans la salle de réception; l'une d'elles, charmante, avait son costume d'ambulancière et m'a offert, au nom de

toutes, une superbe gerbe d'œillets blancs et roses. J'ai remercié. Je m'habitue maintenant aux petits discours; ils me deviennent faciles, puisqu'il ne s'agit que d'exprimer des sentiments. Mme Thibaudeau, la présidente, étant malade, c'est Mme Loranger, la femme du juge, qui a eu la bonté de venir me chercher et de m'introduire. Elle s'est mise généreusement à ma disposition pour toutes mes autres réceptions, et j'en profiterai avec plaisir, parce qu'elle m'est très sympathique.

J'ai espéré — mais en vain — finir ma soirée dans le repos. L'on m'a dérangée sans cesse, et je vais maintenant essayer de rattraper le temps perdu.

Soir de Pâques.

J'ai assisté à la grand'messe à la cathédrale avec René P... et sa fille; ensuite, déjeuner chez eux et causerie intime.

A quatre heures, Mme Loranger m'a prise pour me conduire au salut chez les aveugles, qui ont merveilleusement chanté. J'ai vu travailler les fillettes; on m'a offert un de leurs ouvrages en perles, et elles m'ont écrit quelques lignes de bienvenue. Elles sont gaies, heureuses, malgré leur infirmité.

Quelle belle œuvre que celle-là!

Et j'ai fini la soirée en allant dîner chez le sénateur et *Mme Dandurand.*

Lundi de Pâques au soir.

Je reviens de chez les Iroquois et j'ai été baptisée par eux et je ne m'appelle plus Thérèse, mais... *Teioriwanen*, ce qui veut dire la même chose.

Tâchez de prononcer ce nom si vous pouvez ; moi, je n'y arrive pas encore.

En tout cas, je me suis mise en route ce matin, ayant rendez-vous à la gare avec une dame qui devait me piloter.

Nous devions nous rencontrer à neuf heures moins dix. J'attends. Personne ! Et je ne savais pas le nom de la station où j'allais. A neuf heures moins deux, je me décide ; aidée d'un aimable employé du chemin de fer, je me précipite dans le train, sans billet, et je réponds au contrôleur qui me le demande : « Je vais chez les Iroquois ! »

Il n'a pas trop l'air de comprendre ; heureusement, il y a là des personnes qui expliquent et je reçois mon billet pour *Adirondack*. Ce n'est qu'à une demi-heure de Montréal et les Iroquois habitent tout près, à *Canghnawaya*, un petit village situé sur le bord du Saint-Laurent et qui doit être bien joli l'été ; mais pour le moment, les chemins sont impraticables et m'y rendre à pied est impossible.

A la gare, les employés ne me comprennent pas.

— Est-ce que personne ne parle français.

— Si, *moué*, dit un énorme et lourd gaillard qui a une bonne figure.

— Vous êtes Iroquois ? lui ai-je demandé.

— *Oué*.

— Alors vous allez peut-être pouvoir me conduire à leur village, chez le missionnaire, le Père Granger ?

— Le Père Granger ! c'est mon Père à ***moué***, ça. Viens !

Et il m'emmène à une voiturette en bois, une espèce de traîneau sans siège surmonté de longs bâtons. Je me couche bravement là-dedans et je tiens fortement les bâtons pour ne pas chavirer.

— Où que tu vas, tu dis? répète-t-il.

Je le lui raconte de nouveau en le tutoyant aussi, et nous voilà partis. Pendant une demi-heure, j'ai été ballottée à droite, ballottée à gauche et j'ai bien craint — un moment — de ne pas arriver tout entière à destination.

Enfin, nous y sommes. J'aperçois le clocher argenté de l'église et je sonne au presbytère.

Le Père Granger m'ouvre lui-même. Ce missionnaire est un Père jésuite à la figure fine et intelligente.

Il me reçoit avec affabilité et me fait d'abord visiter l'église.

Elle a un superbe autel en bois doré donné aux Iroquois sous Louis XIV et peut-être par le roi lui-même.

Nous allons ensuite chez les habitants. C'est le lundi de Pâques et je m'attendais à les trouver en

fête ; mais non : ils ont recommencé leur travail.

La première maison où j'entre est occupée par des gens qui sont en train de faire de la pâtisserie. Ils sont nombreux, il y a des bébés, de jolies jeunes filles, un mélange de Canadiens français et d'Iroquois. Surpris ainsi dès le matin, ils ne témoignent ni étonnement ni ennui, et me reçoivent très bien tout en étant, les hommes, en bras de chemises, les femmes, dans la tenue négligée du matin. Ils font le travail des objets en perles et j'en achète. Le Père Granger leur demande de me chanter quelque chose. Il y a un petit harmonium dans un coin de la chambre. Une des femmes s'y place et j'entends le *Magnificat* et le *Tantum ergo*, en iroquois, chantés par de très belles voix. Il leur est permis, à l'église, de remplacer le latin par l'iroquois. La réserve est de 2.000 habitants, tous catholiques fervents, à l'exception de sept à peu près. Et encore, l'un des sept est-il venu ces jours-ci trouver le Père Granger en lui disant : « Je veux me faire catholique. »

Pendant les chants, la porte s'ouvre, le public s'accroît et les voix sont plus nombreuses pour me faire un vrai plaisir. Enfin, il arrive un superbe gaillard qui ne parle pas du tout français. Il va mettre son costume indien l'après-midi et va me servir de parrain, car on va me baptiser comme on l'a fait, l'année dernière, pour Botrel et sa femme. Le Père leur raconte que je suis une personne *qui fait des discours ;* il leur parle et leur prêche en iro-

quois, et l'on sent combien il est aimé par toute cette population.

Quelques-uns, hommes et femmes, m'ont chanté aussi, en français, le bel air des *Rameaux*, de Faure.

Nous visitons plusieurs autres maisons, pauvres et aisées. On me dit qu'il est arrivé un photographe dans le village. Je suis à sa recherche, car je veux être prise avec mon parrain et ma marraine.

A midi, nous revenons chez le Père Granger, qui veut bien m'inviter à dîner, et nous étions à peine à table qu'arrive Mlle Barry, sœur de Françoise, la personne qui avait manqué le train de neuf heures. Puis j'ai le regret de voir partir le Père Granger. Il n'assistera pas à mon baptême; on est venu le chercher pour un pauvre garçon qui est mourant, dans les bois, où il est gelé.

A deux heures, je retourne dans l'hospitalière maison du matin. Tous ceux du village qui ont pu être prévenus sont là. Mon parrain est très beau dans son costume indien. La marraine et lui se placent de chaque côté de leur *filleule* et les autres font cercle. Ils prononcent des mots que je ne comprends pas et poussent des cris qu'il faut que je répète : je les répète! Mon parrain me prend par la main et me fait danser : je danse. On me demande de chanter, j'entonne le cantique : *Unis au concert des anges*. Ils savent l'air et m'accompagnent le refrain.

Enfin, après plusieurs tours et signes au milieu de

la chambre, je reçois le nom de *Teioriwanen* et je suis baptisée en iroquois.

Le photographe est là. Nous sortons devant la maison et nous sommes fixés. Ce sera affreux, mais quand même j'aurai du plaisir à avoir ce souvenir.

Le parrain exécute ensuite plusieurs danses indiennes en chantant comme un sauvage qu'il est. C'est très typique, très curieux, et il y a des airs iroquois superbes. Les hommes, les femmes, tout le monde chante; et quand je pars, enchantée de ma visite, j'apprends le nom de la famille où j'ai été baptisée : *de la Fresnaie*, un nom de Touraine.

Pour monter dans la voiture qui doit m'emmener à la gare, il faut une chaise. C'est tout le contraire du traîneau qui m'a amenée.

Enfin, à quatre heures, je prends le train et j'arrive à temps, à Montréal, pour recevoir plusieurs visites et passer la soirée chez sir Lacoste.

En rentrant, je trouve *le Canada* contenant un article de Paul Boyer, daté de Québec. Je ne puis résister au désir de vous transcrire quelques passages de cet article; vous y verrez la tendresse mystique et religieuse qu'ont gardée, pour notre pauvre France, nos frères d'outre-mer.

« Elle a vibré bien doucement, l'âme de notre vieux Québec, cette semaine, quand Mlle V..., une sœur de là-bas, est venue nous dire, dans sa langue d'une souplesse si légère et si chaude qu'on la croirait venue du rivage des Hellènes, combien la France est

belle et combien elle nous aime encore malgré ses égarements et ses fautes. Ah! c'est que cette loque rouge qui sert de drapeau aux oppresseurs du Christ n'est pas le drapeau de la France, celui que l'on baise à genoux et que l'on presse en pleurant sur son sein. Mlle V... nous l'a bien dit, et son grand cœur de catholique convaincue et fière de ses principes comme de sa foi nous a montré que cette France d'autrefois, messagère immortelle qui allait porter la lumière aux limites du globe, et dont le langage béni faisait frissonner la forêt remplie de mystère, que cette France-là vit encore et qu'elle saura toujours emporter dans un vol surhumain le vrai, le bien, le beau, en jetant à l'horizon du siècle qui vient de naître l'immense lueur de son génie transcendant.

« Nous avons été heureux de recevoir Mlle V..., parce qu'elle personnifiait toutes nos aspirations et toutes nos espérances, et parce que nous savions que son âme comprendrait ce que souffre le Canada français au spectacle des déchirements qui blessent si cruellement aujourd'hui notre vieille terre ancestrale, etc., etc. »

Celui qui a écrit ces lignes ne montre-t-il pas à quel point lui et ses pareils sont restés Français, mais Français de noble race, Français dignes de leurs ancêtres, dignes de la grande France de saint Louis, de la France qui a été, qui est, qui restera, *en dépit de tout*, la fille aînée de l'Église?

New-York, lundi matin, 11 avril.

Un long intervalle, chère amie, dans mes causeries. Ma vie a été si insensée pendant la fin de mon séjour à Montréal que je n'ai pu écrire. Il ne m'a été possible que de noter les faits.

Le mardi de Pâques, on est venu me prendre, à trois heures, pour me conduire à une réception en mon honneur. C'était au corps indépendant forestier, une des nombreuses sociétés de secours mutuels qui existent en Amérique.

Je m'attendais à une réception ordinaire, comme j'en ai déjà eu tant; j'arrive, je vois la salle remplie et tout le monde assis.

Je suis invitée à monter sur l'estrade. La présidente me lit une longue adresse toute remplie de louanges, écrite sur parchemin enluminé. On me présente ensuite un superbe bouquet; la salle est décorée de drapeaux russes et français.

Qu'ai-je à faire? Me lever, remercier, exprimer l'émotion que je ressens pour toutes ces attentions si flatteuses dont je suis l'objet.

Ensuite, on tient séance pour que je puisse me rendre compte du genre de l'association.

Mais il est quatre heures et je dois partir. J'ai une conférence dans un couvent, à quatre heures et demie, au mont Sainte-Marie. Ça été charmant. Le pensionnat et les religieuses sont au complet, puis quelques privilégiées.

Mgr l'archevêque avait consenti à honorer cette petite séance de sa présence.

La conférence a pour sujet *la Différence entre le génie de Corneille et celui de Racine.*

Elle a plu, sans doute, puisque je suis priée de la répéter dans les autres couvents où je dois aller.

Les enfants, qui chantent très bien, me font entendre ensuite de jolies choses, et je pars, à six heures, bien contente.

Je n'ai que le temps de dîner. Il y a, dans la grande salle du Monument national, une conférence sur le *Père Didon* faite par le Révérend Père *Delor*, le prédicateur du Carême.

La salle est bondée et je suis très émue, très satisfaite, aussi, du conférencier qui a traité ce sujet délicat de façon sobre, digne et pieuse.

On me reconduit ensuite et chacun reste près de moi jusqu'à minuit.

Mercredi, je continue à m'ébranler. On m'attend, le matin, chez les sourdes-muettes qui ont un établissement splendide, fondé par les sœurs de la Providence. Elles ont là plus de trois cents enfants de la province de Québec qu'elles enseignent avec les méthodes les plus récentes, arrivant, dans leur admirable dévouement, à des résultats incomparables.

L'homme qui a consacré sa vie à cette œuvre et qui en restera le bienfaiteur insigne est M. l'abbé *Trépanier*. C'est une des institutions les plus sympathiques à la société de Montréal, et les dames

patronnesses sont venues en grand nombre pour me la faire visiter.

Après, grand déjeuner de seize personnes chez la femme d'un sénateur anglais qui est exquise, Mme Drummond. J'aurais voulu avoir le temps de m'entretenir davantage avec elle, mais je suis obligée de partir en sortant de table. J'ai une conférence à l'École normale, tenue par les religieuses de la congrégation de Notre-Dame. Toute la communauté, tout le noviciat est là (quelques centaines de religieuses). J'ai été frappée du caractère de distinction et de noble simplicité qui promet tant pour le bien que ces jeunes filles sont appelées à faire.

Après dîner, je vais à une soirée au mont Sainte-Marie, où j'ai eu une conférence hier. On y joue du Mendelssohn et les enfants récitent un petit dialogue établissant la différence entre Mozart et Mendelssohn; citant du Brunetière, du Camille Bellaigue, etc. C'est charmant, et combien instructif pour la jeunesse!

Jeudi matin, je pars de chez moi à six heures et demie pour aller à Villa-Maria — ce couvent dans la montagne — assister à la première communion et à la confirmation.

Je suis avec Mme Dandurand, et cette cérémonie si touchante, pendant laquelle j'entends chanter les cantiques de mon enfance, me remue beaucoup.

Je rends ensuite visite aux enfants qui me demandent de leur lire des scènes d'*Athalie*, je le fais,

puis je vais voir une pauvre infirme qui désire me connaître et je rentre à l'hôtel pour recevoir jusqu'à midi et demi.

Après le déjeuner, on vient me chercher pour me mener aux environs, au couvent de Saint-Henri, dirigé par les sœurs de Sainte-Anne. Comme partout, les enfants m'offrent des fleurs, me disent un compliment et me récitent des vers d'une façon tout à fait simple et charmante. Elles font honneur à Mme Houde, leur professeur de diction.

Ces religieuses de Sainte-Anne ont leur maison mère à Lachine, tout près de Montréal. Fondée depuis plus d'un demi-siècle, cette congrégation possède aujourd'hui un grand nombre d'établissements au Canada et aux États-Unis. Depuis quelques années, elles ont même accepté des missions dans les lointaines et froides régions de l'Alaska. Il est bien vrai de dire que le Canada est missionnaire comme la France.

Je pars à trois heures, car je suis attendue à quatre à l'Hôtel-Dieu, couvent fondé par Mlle Mance, et qui date de l'origine de la colonie.

Les religieuses s'appellent les hospitalières de Saint-Joseph et sont venues de la Flèche.

Elles ont constamment à demeure et soignent gratuitement tout le long de l'année *(à cœur d'année*, disent-elles joliment) plus de deux cents pauvres malades à la fois. Et cependant, elles ne reçoivent rien, ni du gouvernement, ni de la ville.

Comment donc s'opère ce prodige, et d'où viennent les secours?

1° Les religieuses sont propriétaires de maisons, de magasins qu'elles louent. Elles ont des rentes, car, au Canada, prêtres, religieux et religieuses ont tous les droits des citoyens; et ces rentes, ces revenus sont tous consacrés au soulagement des malades. Que dis-je? ces biens même s'appellent à l'Hôtel-Dieu *les biens des pauvres*. C'est admirable et quels avantages précieux, on le voit, procure — et au gouvernement et au peuple tout entier — l'intelligence vraie de la liberté!

2° L'hôpital a des chambres magnifiques réservées aux malades qui désirent s'y faire traiter et peuvent payer pension : autre source de revenus, mais toujours au profit des pauvres.

Nos hommes politiques devraient bien passer ici.

J'ai vu la charte de l'hôpital qui remonte au temps de Louis XIV. Un registre garde le nom des soldats français soignés pendant la guerre. J'y relève ceux de Chassignoles, capitaine de bataillon; du chevalier de Rènepont, de Montplaisir, de la Tulipe, de la Violette, de la Rose, de Beauséjour.

Tout m'intéresse, mais je dois rentrer à l'hôtel; le vicomte de Quinemont m'y attend pour m'emmener chez lui où il y a une petite réception très amicale.

Je parle avec tout le monde, je dîne, et nous partons pour le théâtre. Je me dissimule le plus possible dans le fond de la loge, car j'ai une furieuse envie de

dormir. Après le spectacle, on m'invite encore, mais je réclame ma liberté et je rentre enfin. Est-ce que ça ne vous donne pas le vertige de me suivre?

Vendredi, réception à la Crèche, le matin. C'est une œuvre ajoutée depuis quelques années à l'œuvre si belle et si méritoire de la Miséricorde.

Il y a là de nombreux petits enfants dans des berceaux blancs et roses; et quels soins on a de tous ces chers bébés!

Les dames du monde s'intéressent beaucoup à cette charité, comme à celle qui concerne les aveugles, les sourdes-muettes, et ont recours à tous les moyens possibles pour la rendre prospère. La maison était devenue trop petite. On voulait un refuge au grand air, loin de la ville, mais l'argent faisait défaut. L'archevêque, m'a-t-on dit, est venu au-devant des désirs des pauvres religieuses et leur a donné — pour en faire une crèche — sa propre maison de campagne au Sault-au-Récollet.

Vivement intéressée par tout ce que je vois, il faut me hâter cependant. J'ai promis d'être à l'hôtel à onze heures et demie pour les visites qui sont nombreuses. Je déjeune au galop et je pars pour Saint-Laurent, aux environs. J'ai une conférence chez les sœurs de Sainte-Croix, qui ont la complaisance de m'envoyer chercher par une de leurs élèves. J'admire leur magnifique établissement qui renferme plus de deux cents pensionnaires. A la ville, dans plusieurs paroisses, ainsi qu'aux États-Unis, elles pos-

sèdent aussi des maisons très florissantes. J'ai été charmée de leur sympathique accueil.

Et je reviens à Montréal juste pour m'habiller et aller dîner chez le juge Loranger. J'ai demandé l'intimité, ce qui ne nous empêche pas d'être quinze, tant la famille est nombreuse.

Au Canada, la moyenne des enfants est neuf et dix. Beaucoup en ont quinze, dix-huit, vingt. Le pays a de l'avenir.

Samedi, les visites se succèdent, sans interruption, toute la matinée. Impossible de faire ma malle. Une députation du corps forestier, conduite par la présidente, vient me remercier d'être venue à la gracieuse et charmante réception de mardi dernier.

L'après-midi, conférence dans le couvent des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, à *Hochelaga*. Délicieuse séance comme dans tous les autres couvents que j'ai visités, et la gentille enfant qui me récite le compliment, petite Berthe, est la nièce de l'archevêque de Montréal.

Cette communauté est une des plus importantes du Canada. Son influence se fait sentir jusque dans l'ouest, sur les bords du Pacifique et de la Californie. Elle est de fondation canadienne et compte plus de mille religieuses.

L'éducation qu'elle donne aux jeunes filles est tout à fait remarquable.

Je dîne à mon hôtel avec M. Struve, le consul de Russie, qui me conduit à ma conférence d'adieu,

après laquelle, pour remercier d'un accueil si extraordinaire, je dis ces quelques mots qui reproduisent faiblement l'émotion de mon âme : « Je vous quitte demain et, dans l'impossibilité où je suis d'exprimer à chacun en particulier ma reconnaissance pour un accueil que j'étais si loin d'attendre, même en espérant de douces choses, je viens vous prier d'agréer, ici, l'expression profonde de cette reconnaissance.

« Depuis un mois que je suis au milieu de vous, je n'ai trouvé, parmi les Canadiens, que de la sympathie, du dévouement et de l'affection. J'ai besoin d'en rendre le premier hommage à qui de droit, à « Françoise (1). C'est elle qui a préparé les voies, c'est elle qui, avant mon arrivée vous a accoutumés à mon nom, à ma venue; c'est elle qui m'a prise par la main quand j'ai mis le pied sur cette chère terre du Canada où je devais, en partant, laisser tant de moi-même! Aidez-moi à la remercier et redites-lui, quand je ne serai plus là, combien je lui garde de gratitude pour m'avoir appris à vous connaître et à vous apprécier.

« Je ne suis ni une *intellectuelle,* ni une *féministe*, mais j'ai le cœur ouvert, il me semble, à tous les sentiments profonds et voilà pourquoi j'emporte une impression qui ne s'effacera pas.

« Vous avez fait battre ce cœur bien souvent et bien fort, vous m'avez conduite dans tous les milieux

(1) Mlle Barry, directrice du *Journal de Françoise.*

chers aux Canadiens, vous m'avez montré vos œuvres admirables de charité et de bienfaisance.

« J'essayerai, après m'être recueillie, d'en fixer le souvenir par la plume et de les révéler à la France; mais je sais d'avance que je ne pourrai jamais exprimer tout ce que je sens, tout ce que j'ai dans l'âme.

« Vous vous le direz en me lisant et vous suppléerez à ce que je n'aurai pas su traduire. Vous le savez, les choses profondes restent en nous et n'ont pas de mots pour se révéler.

« Je veux, en partant, emporter l'espérance que le bon Dieu me ramènera parmi vous. En attendant ce jour heureux, et de tout mon cœur ému, je dis à ceux qui sont ici comme à ceux qui sont absents : merci, au revoir! »

La journée n'est pas finie. Il y a réception intime et très cordiale, pour les adieux, chez le sénateur Béïque. Je ne rentre qu'après minuit, et, au lieu de dormir, je fais mes malles, puisque je n'aurai pas d'autre temps libre.

Dimanche matin, à huit heures et demie, madame Loranger, qui m'a consacré son temps avec une si grande affabilité, vient encore me prendre pour me conduire chez les *sœurs grises* où je n'avais pas encore pu aller. Elles ont un magnifique établissement pour les vieillards, les orphelins, les bébés aussi. Il y a plus de mille personnes dans ce couvent si hospitalier fondé par une admirable Canadienne, la vénérable Mme d'Yonville.

On a placé dans le haut de la chapelle, pour ma compagne et pour moi, deux beaux prie-Dieu. Nous nous y mettons; nous assistons à la messe, au sermon. Je visite l'immense maison, où tant de bien se fait; la communauté se réunit dans une salle et je leur dis combien elles sont heureuses de vivre sous un régime pacifique et protecteur.

Je rentre à l'hôtel pour recevoir, sans arrêt, jusqu'à quatre heures.

Ma dernière visite, à ce moment, est pour madame Barry, la mère de « Françoise ». Une de ses filles me fait visiter l'église Saint-Louis et je n'ai plus que le temps de fermer mes malles.

Au milieu de la bagarre, de la précipitation de ce départ, où je n'ai pas un instant à moi, j'ai perdu mon billet de chemin de fer pour New-York, et il faut en prendre un autre. Je l'ai retrouvé en arrivant à *Martha-Washington* et l'on va me le rembourser, chose qu'on ne ferait pas en France.

A la gare, beaucoup de monde. Je pars pour cette conférence de charité, à New-York, annoncée le lendemain, avec Calvé; mais je n'ai pas rempli tous mes engagements à Montréal et visité tout ce que je désire voir. Le séjour *officiel* est fini, mais je veux revenir trois jours, sans le dire. Je pourrai loger au couvent du mont Sainte-Marie, dont j'ai déjà parlé, et ce sera pour moi un doux repos.

Après avoir lu ce qui a rempli ma semaine, vous comprendrez, chère amie, pourquoi je n'ai pu écrire.

New-York, lundi soir, 10 avril.

Désagréable surprise. Calvé est malade et ne peut pas chanter ce soir. Oh! si j'avais su! On a remis à jeudi la conférence, sans me consulter, ce qui me rend très perplexe; car, jeudi, j'ai une autre conférence, près d'ici, à *Newark*. J'ai essayé de me libérer; on ne l'a pas permis et il va falloir combiner pour faire les deux le même soir, ce qui n'est pas commode.

Je ne sais qui a dit mon retour à New-York, l'annonce de la conférence, sans doute; les invitations pleuvent. Je les refuse, sauf celles qui sont intimes. Il y a déjà beaucoup de personnes parties pour l'Europe.

Le 11, mardi.

J'ai déjeuné chez ma gracieuse petite amie, Mildred Barnes. Il faisait beau; nous nous sommes promenées en voiture dans le parc et elle m'a conduite à mes courses d'adieu, au Sacré-Cœur, entre autres.

J'ai retrouvé avec plaisir l'hôtel *Martha-Washington* que j'aime plus que tous les autres, mais je regrette le Canada.

Vers cinq heures, le temps étant beau, je me suis mise en tramway pour aller visiter le pont fantastique de Brooklyn, qui est un prolongement de New-

York. Ce pont monumental a 2 kilomètres de long, 26 mètres de large, et s'élève à environ 40 mètres au-dessus du fleuve. Il livre ainsi passage à tous les bateaux et a, parallèlement, deux lignes de chemins de fer, deux lignes de tramways électriques, deux chemins pour les voitures et un troisième pour les piétons. On dit que les trains et les tramways le parcourent douze cents fois chaque jour. C'est incroyable pour qui n'a pas vu, de ses yeux, cet effrayant mouvement. J'étais contente d'être là toute seule, de regarder sans parler.

C'est insensé la foule qui se trouve, à Brooklyn, de cinq heures et demie à sept heures ! C'est un Niagara humain qui roule sans cesse et sans arrêt. Je n'ai pas vu, là, des milliers de personnes, mais des *centaines de milliers* et je contemplais, ébahie, cette masse de travailleurs retournant au logis, chacun un petit paquet à la main, — car la vie est moins chère à Brooklyn, — ne se bousculant pas trop, malgré les rangs pressés. J'ai fait comme eux ; j'ai grimpé, à leur suite, les escaliers ; j'ai enfilé les couloirs jusqu'au train où je suis entrée sans qu'il fût possible de s'asseoir, et serrée — en tous sens — par ces gens qu'un intérêt anime, et qu'une idée ou une affection fait vivre. Le train file comme l'éclair et vous dépose au galop pour repartir immédiatement.

Je le répète, quand on n'a pas pris part à ce *vertige*, on ne peut pas se l'imaginer. En m'enfilant dans ce dédale de couloirs et d'escaliers, je me suis perdue.

Quelle intensité de vie et de travail dans cette Amérique, et surtout dans ce New-York! C'est si différent de nos badauds de Paris, des gens du boulevard. J'étais si ahurie par ce spectacle unique et fantastique que j'ai oublié l'heure et que je suis arrivée en retard à un dîner qui, heureusement, n'était pas de cérémonie.

Jeudi 14, midi.

J'ai une immense tristesse. Le prince Troubetzkoï, qui est, à New-York, un peintre de talent, vient de m'annoncer la terrible, l'épouvantable catastrophe : la mort du chef de la flotte russe, de l'amiral Makaroff. Je le connaissais personnellement, j'ai dîné plusieurs fois avec lui; mais je pense surtout à la douleur de l'Empereur, à celle du pays pour qui cette mort est une si grande perte.

Autre déception, bien pâle à côté de ce malheur irréparable : Calvé m'a fait appeler, tout à l'heure, pour me dire qu'elle ne chantera pas ce soir. Elle est dans son lit et a mal à la gorge. Elle voulait remettre la soirée à la semaine prochaine. Ça, *non*. Lundi dernier, si j'avais été prévenue à temps du changement, je ne l'aurais pas laissé faire.

L'important, c'est que je puisse suffire à mes deux conférences. Mais il est arrivé une chose admirable.

Hier au soir, *M. Frick*, le roi de l'acier, jouait au whist avec *M. Knoëdler*, qui s'occupe de cette soirée

avec un grand dévouement et a exprimé ses regrets, ses craintes de perdre l'argent des billets déjà versé pour la crèche.

M. Frick a aussitôt signé un chèque, le lui a remis en disant simplement : « Pour vos petits orphelins ! »

Il est de *2,000* dollars, plus de 10,000 francs. Le montant des billets s'élève aux deux tiers et demi de cette somme, ce qui va faire une jolie recette, s'ils ne sont pas rendus.

On va chercher des chanteurs et des instrumentistes pour occuper le public en m'attendant. Je pars, à six heures, pour *Newark* avec une angoisse inexprimable, car je dois prendre et chemin de fer et bateau ; le plus petit retard peut tout perdre.

Vendredi, 15 avril.

Il n'y en a pas eu ; le programme a été accompli à la lettre, mais quelle soirée !

Je suis arrivée à la gare une heure d'avance, contrairement à toutes mes habitudes. J'ai pris le train à six heures cinquante-cinq. La voiture de Mme Charles Bradley m'attendait à la gare, ainsi qu'une de mes compatriotes, Mlle Juliette Quillout. Je suis conduite dans une immense maison où il y a une salle superbe. Une grande soirée était organisée avec chant, musique, et puis ma conférence. On s'est récrié quand j'ai annoncé mon départ pour le train de neuf heures vingt. J'ai montré le papier de mon enga-

gement, indiquant que ma conférence devait avoir lieu à huit heures. Je n'étais pas tenue à davantage.

J'ai vu des personnes charmantes, Mme Charles Bradley — entre autres — qui était la généreuse organisatrice de la soirée. Elle m'a offert un beau bouquet et a eu l'intelligence de comprendre que je me trouvais dans une situation inextricable et que rien ne pouvait me faire changer mon programme.

J'ai commencé un peu avant huit heures et demie, devant un très bel auditoire.

J'ai fini un peu avant neuf heures un quart. Beaucoup de personnes voulaient me parler ; pas le temps, à mon grand regret. Mlle Juliette Quillout, avec la plus grande amabilité, m'a aidée à regagner la voiture au galop. Je suis arrivée à la gare en même temps que mon train. Quelle chance ! deux minutes plus tard tout était perdu. Vous devinez si j'étais en fièvre et à quel point mon cœur battait! Un monsieur m'attendait, à New-York, à la station de Cortland street, au bas de la ville, avec une voiture qui m'a déposée au pied d'un chemin de fer élevé (*elevated*). En descendant de ce train, une autre voiture m'a prise pour me déposer au Waldorff-Astoria, l'un des plus grands et des plus élégants hôtels de New-York.

La salle de ma conférence est au *dixième*. Il y a, dans l'hôtel, je ne sais combien d'ascenseurs. Heureusement, le monsieur me guide très bien et me voilà dans la place.

On m'attendait avec une grande anxiété et je n'ai pas à vous dire comment j'ai été reçue.

Sans perdre une minute, j'ai jeté chapeau, manteau, et me voilà sur l'estrade où les applaudissements m'ont donné le temps de me remettre.

« Mesdames et messieurs, ai-je dit, pardon si je suis en retard (il était dix heures un quart); mais j'ai dû prendre chemin de fer, bateau, voiture, *elevated* pour arriver jusqu'à vous. »

On a ri, on a encore applaudi, puis j'ai fait ma conférence. Chose extraordinaire, j'étais plus en voix que jamais; pas de fatigue, pas d'altération... rien.

Et j'ai rempli mon devoir pendant une bonne heure; j'ai reçu ensuite plusieurs gerbes de fleurs, et ma plus douce joie a été d'apprendre que pas un billet n'a été rendu et qu'on en a même vendu encore quelques-uns au dernier moment.

Chers petits orphelins français, vous pourrez passer l'été à la campagne! J'ai respiré avec allégresse quand tout a été fini. A ce moment, un monsieur et une dame se sont approchés de l'estrade où j'étais, tenant en main une carte postale de *Paul Déroulède* qui leur écrivait : « Mon amie, Thérèse Vianzone, est à New-York; trouvez-la. » Ils n'avaient pas pu mettre la main sur moi jusqu'à l'annonce de cette conférence. Je suis tellement touchée de cette attention du cher exilé et M. et Mme Paul Durand me paraissent si sympathiques que je promets de dîner chez eux aujourd'hui. Je leur demande seule-

ment la stricte intimité et du maigre, parce que c'est vendredi. Ils me répondent qu'ils sont catholiques et font maigre aussi le vendredi.

Tout est donc très bien.

Je finis cette soirée émouvante au café Martin où M. Knœdler m'a emmenée avec quelques amis, car je n'avais eu ni le temps, ni l'envie de dîner.

Samedi.

M. Paul Durand est le représentant, ici, de la cristallerie de Baccarat. Ils sont très aimables, sa femme et lui, et j'ai passé avec eux une très bonne soirée. Ils sont venus me prendre, ils m'ont ramenée, et nous avons écrit ensemble au pauvre grand proscrit, *Paul Déroulède*.

J'ai fait, hier et aujourd'hui, des visites d'adieu dans l'automobile de ma jeune amie Mildred Barnes; puis, à quatre heures, j'ai visité les petits orphelins français pour qui j'ai fait la fameuse conférence. Ils sont nombreux, très bien tenus par les sœurs de Sainte-Croix, et ils m'ont récité un compliment de reconnaissance, les bons petits!

Je quitte New-York demain définitivement. J'avais projeté de retourner à Baltimore et à Washington pour dire adieu et revoir surtout, comme c'était convenu, et comme je le désirais, le Président et Mme Roosevelt. Mais je suis exténuée. Il faut terminer cette vie à outrance et me reposer trois ou

quatre jours, si c'est possible, avant de m'embarquer. Je ne puis le faire qu'au Canada, après la conférence que je dois encore donner à Boston, lundi prochain.

Montréal, mardi 19 avril.

M'y voilà revenue depuis ce matin avec une joie immense. Je suis heureuse de pouvoir passer quelques jours dans cette maison, non seulement à raison de la cordiale hospitalité que j'y trouve, mais parce que, vivant au milieu même des enfants et en compagnie des bonnes religieuses, je pourrai me rendre un compte exact de l'éducation donnée dans les pensionnats canadiens. Car tous, dans ce pays, s'inspirent des mêmes traditions et suivent — à peu près — des méthodes identiques.

Ma dernière journée, à New-York, a été très remplie. M. Knœdler est venu me prendre en automobile pour m'emmener déjeuner aux Réservoirs — sur le bord de l'Hudson — avec quelques organisateurs de la soirée de jeudi dernier, et j'ai visité ensuite un autre très bel établissement d'enfants français, tenu également par les sœurs de Sainte-Croix. J'ai assisté à leur salut, et, à dix heures du soir, j'étais dans le train pour me rendre à Boston, où je suis arrivée, hier matin, à sept heures et demie, avec tous mes bagages, puisque c'est d'ici que je dois m'embarquer pour Naples.

Je rapporte en France toute une bibliothèque, au

moins soixante volumes, qui m'ont été offerts tant aux États-Unis qu'au Canada.

J'ai fait ma dernière conférence à Boston l'après-midi, et, à sept heures et demie, je me suis remise en sleeping pour arriver à Montréal ce matin à huit heures trente. J'étais toute joyeuse, à la gare, en reconnaissant deux des grandes élèves, venues au-devant de moi. Je vais cacher mon séjour, autant que possible, afin de prendre un peu de repos et de visiter tranquillement ce que j'ai encore à voir.

J'espère que rien n'arrivera à la connaissance des journaux; je n'ai averti que Françoise, en la priant de garder le secret.

Cet après-midi, sous la neige, je suis allée au Sacré-Cœur. L'aumônier, M. l'abbé Dupuis, a connu le Père Didon et l'a aimé.

Jeudi soir.

La visite la plus intéressante sera peut-être la journée que je viens de passer aux aliénés, à Longue-Pointe, aux environs de Montréal. J'étais accompagnée par Mme *Bruchesi*, la belle-sœur de l'archevêque. La voiture de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu est venue nous prendre, à huit heures et demie du matin, par le temps le plus désagréable qui puisse se produire : une neige mouillée tombait en abondance et a duré toute la journée.

La Longue-Pointe est à une heure et demie environ de Montréal et tout l'hospice est un énorme vil-

lage faisant vivre plus de *deux mille* personnes. La supérieure, Mère *Marie-Octave*, est une femme tout à fait remarquable. Comme elle nous a reçues aimablement!

Pour faire le tour intérieur du grand bâtiment principal, il faut *vingt minutes*. C'est perdre beaucoup de temps, ce qu'on n'aime pas en Amérique. Alors, on a inauguré un service de tramways. Les longs couloirs ont deux rails, et les petits tramways charmants, pouvant contenir une vingtaine de personnes, circulent sans cesse.

Après avoir salué les sœurs des bureaux, les sœurs des téléphones, dans leur service respectif admirablement tenu; après avoir entendu dire à l'autre bout de la maison, au moyen de l'appareil : La visite que nous attendions est arrivée; après avoir admiré, sur un immense cadran, un appareil électrique réglant, *à la fois*, les quatre-vingt-quatorze pendules de la maison qui, ainsi, disent partout la même heure; après tout cela, nous sommes montées dans les petits tramways pour faire le tour.

Il y a un corridor de 1,000 pieds de longueur (environ 330 mètres), un autre de 814. Ce bâtiment est tout neuf, il date de trois ans; l'autre a été détruit par un terrible incendie.

Il n'y a peut-être, et même il n'y a *sûrement* pas de pays où l'on prenne plus de précautions contre l'incendie qu'en Amérique, et il n'y a nulle part de feux aussi grandioses, aussi redoutables.

Il faut, au moins, deux pleines journées pour visiter l'établissement en entier et je n'avais que quelques heures.

Tout se fait dans l'hôpital, absolument tout : le vin, les confitures, le pain. Il y a un abattoir et on y tue les bêtes destinées à la nourriture. Pas un meuble—et beaucoup sont luxueux et jolis, très jolis même — qui ne soit fabriqué dans la maison et par les malades eux-mêmes. On fait les brosses à dents, les brosses à habit, les balais; enfin tout. Quelle ruche, quelle industrie, quel ordre, quelle propreté! Chaque religieuse a son département bien à elle, et le tient avec un soin de ministre... *vigilant*.

Il y a aussi tout ce qu'il faut pour faire la bière et les instruments nécessaires à la mettre en bouteille.

La pharmacie est superbe, et comme tout y est à sa place! Chaque bocal a la lettre du rayon où il est posé.

Il y a *quarante* grandes salles pour les pauvres aliénés : vingt du côté des femmes, vingt du côté des hommes. Et quelle propreté, quel confort! Lavabos, salle de bains, rien ne manque.

Les salles sont très grandes, très élevées, très claires. Partout des oiseaux, des fleurs, des poissons rouges, des plantes à profusion; et comme le dit une pauvre malade qui tire l'aiguille : « Nous travaillons pour les messieurs pendant qu'ils nous font nos meubles. »

On leur donne parfois des concerts, des bals — il leur faut de la gaieté — mais on ne réunit jamais les deux sexes. Chacun danse entre soi.

Des portes de fer se trouvent entre chaque pavillon de malades pour les isoler en cas d'incendie.

Il y a également des fers électriques pour repasser. Tout est combiné de façon à pouvoir être manié par les malades sans leur nuire.

Outre la grande pharmacie, chaque salle en a aussi une spéciale qui est tenue avec un soin méticuleux.

On dépense, en moyenne, près de 2,000 francs par jour, uniquement pour les provisions de bouche, qui coûtent moins cher qu'ailleurs, néanmoins, étant préparées dans le couvent. On les nourrit très bien, les malades. J'ai vu de grandes tartines bien beurrées; ils ont de la viande chaque jour et toujours du dessert.

Pour un seul repas de Pâques, il faut cinq cents douzaines d'œufs.

La cuisine est au deuxième étage. C'est la plus vaste, la plus belle pièce de toute la maison. Sa hauteur est comme celle d'une église. Il y a une ventilation continuelle qui fait que l'on n'a jamais chaud. Deux petits tramways, l'un du côté des hommes, l'autre du côté des femmes, transportent la cuisine partout, à la porte du réfectoire de chaque salle. C'est admirable.

La boulangerie est à côté de la cuisine. On emploie

de quinze à dix-huit sacs de farine par jour pour trois cent cinquante pains de sept livres et demie. Il y a aussi une machine pour couper le pain avec une dextérité qui m'amuse beaucoup; il y a une chambre spéciale pour beurrer les tartines.

Tous les corps de métiers existent au couvent et ont des ouvriers spéciaux; les malades aident et, en général, ils aiment à travailler.

Je ne pouvais pas me lasser de regarder ce fonctionnement merveilleux, qui paraît aller tout seul, tant chaque chose se fait régulièrement, systématiquement.

La visite des malades m'a remué profondément le cœur. Chez les femmes, quelques-unes se sont accrochées à moi. Je les ai embrassées, et il y en a une qui m'a dit, en me serrant bien fort : « Tu m'aimes, n'est-ce pas? »

Pauvres créatures!

La salle où se trouve le rebut de l'humanité m'a inspiré une admiration profonde pour les humbles religieuses qui passent leur vie avec ces malheureuses, sans autre espoir de récompense que celle réservée par Dieu à ceux qui croient en Lui et le servent. Elles sont bonnes et douces à ces infortunées, pires que des enfants au maillot, et à qui il faut prodiguer sans cesse les soins les plus répugnants. Ah! que c'est beau!

En arrivant dans la principale salle des hommes, nous avons été saluées avec un bruit d'orchestre :

tambour et harmonica faisaient un effroyable tapage. On nous accueillit par l'air : *Vive la Canadienne!* Je me suis avancée vers les musiciens pour les remercier et leur serrer la main. Il faut l'avouer, il y a quelque chose de plus poignant dans l'état des hommes. La femme sait mieux se distraire, se résigner. J'en ai vu là de si tristes et paraissant si bien comprendre leur état que j'en étais navrée.

Enfin, le joueur de tambour, qui a nom Lapointe, s'est avancé. Nous nous sommes toutes assises et il a commencé son discours ; car il est orateur et il a besoin — surtout — d'employer des mots ronflants : « Je suis *spirifiquement* surpris. — Je veux vous faire plaisir avec une joie *spasmodique*. — L'union fait la *bosse*, etc. »

J'ai répondu à mon tour par un petit discours en lui faisant des compliments.

Il était enchanté : « Mettez-moi dans les journaux, » m'a-t-il demandé.

Je lui ai promis de parler de lui et je tiens parole.

Il m'a encore dansé une espèce de gigue avec accompagnement d'harmonica, s'arrêtant un moment pour aller boire un petit verre de vin afin de retrouver des forces.

Et le plus curieux, c'est que les autres pauvres fous riaient pendant son discours, en se moquant de lui et en se rendant bien compte qu'il n'avait pas tout son bon sens.

Nous avons déjeuné à midi et nous sommes reparties, à deux heures et demie, avec de beaux bouquets qui ont été cueillis là; car il y a des serres pour les fleurs, comme il y a de tout dans cette institution magnifique et — je le crois — unique au monde.

Ce sont des sœurs de la Providence, fondées à Montréal, qui ont créé et perfectionné cet établissement. Ah! les braves religieuses, comme je les ai embrassées de bon cœur!

Demain, le départ sérieux, définitif, pour Boston et l'Europe. Encore des adieux, de longs adieux et — par conséquent — des tristesses et des regrets.

23 avril 1904, à bord du *Canopie*.

C'est fini, j'ai quitté l'Amérique, et me voilà sur l'eau pour quinze jours. Ce n'est pas trop pour remettre un peu d'aplomb votre pauvre Thérèse, qui en a grand besoin.

J'ai quitté « le Mont Sainte-Marie » hier au soir, à huit heures, bien émue et bien satisfaite de tout ce que j'ai pu voir de près pendant ces quatre jours. Combien j'aurais voulu pouvoir prolonger un peu ce séjour trop rapide!

J'aimais entendre frapper, à la porte de ma chambre, un coup léger et discret; j'aimais à voir entrer, tenant son livre en main, une chère fillette qui me demandait un mot d'affection; j'aimais, le soir, après dîner, grouper autour de moi les élèves

des classes supérieures et leur raconter tout ce que je croyais capable de les amuser ou de les intéresser. Elles écoutaient si bien, les chères petites, avec leur esprit ouvert à toutes choses et avide de s'instruire. J'aimais ces religieuses à l'âme simple et élevée, aux relations si cordiales et si faciles. Elles ont une supérieure qui ne veut pas qu'on parle d'elle, qui défend qu'on la nomme, et qui me pardonnera pourtant, je l'espère, de lui exprimer ma reconnaissance publiquement et de lui dire mon admiration pour la façon éclairée, remarquable, avec laquelle elle forme la jeunesse. Je la soupçonne très fort d'être l'auteur de ces causeries exquises sur la musique et tant d'autres sujets, dont sa modestie m'a refusé le texte.

Oh! les jours bénis pendant lesquels mon âme a eu de si douces impressions! Ce qui m'a frappée dans ce couvent, le seul où j'aie vécu au Canada, c'est *l'épanouissement*.

Point de gêne, point de contrainte. On élève les enfants sans les séparer du monde au milieu duquel elles doivent vivre; aussi voit-on très peu d'éducations privées dans les familles du Canada. Toutes les jeunes filles sortent du couvent où elles font de fortes études. Il faut bien l'avouer, hélas! cette largeur de vues manque un peu, en France, à nos maisons religieuses, et il faudra bien parvenir à l'atteindre. Le besoin des temps le réclame.

Je suis arrivée ce matin à Boston où j'ai fait

mes derniers préparatifs de départ. J'y ai trouvé le joli groupe de famille que Mme Roosevelt a bien voulu m'envoyer et, à trois heures, j'étais à bord du *Canopie*. Les quelques personnes qui ont connu mon embarquement sont venues me dire adieu et m'apporter des fleurs. J'en ai même trouvé dans ma cabine, venant de New-York, ce qui m'a bien touchée.

Cette fois-ci, j'ai une belle cabine, à moi seule. L'on m'a recommandée à l'inspecteur général qui m'a assuré que, jusqu'au bout, je resterais ainsi.

La mer est superbe, le coucher de soleil très beau. On a levé l'ancre à trois heures et demie et je vais maintenant me baigner dans le repos; me taire surtout, car j'espère bien ne faire aucune connaissance.

Nous sommes nombreux en premières; mais il me semble que je suis la seule Française, la seule étrangère : tous les autres sont Américains.

Ah! combien je suis fatiguée! Maintenant, la détente va se produire et, les nerfs ne réagissant plus, je vais sentir le poids du surmenage effrayant qui est mien depuis six mois.

Je remercie Dieu aussi, du fond du cœur, pour la réussite et le succès extraordinaire de ce voyage que j'avais entrepris un peu témérairement, je le reconnais, à présent que je suis au courant des choses d'Amérique. Il aurait pu, très facilement, avoir un résultat tout opposé.



LE PRÉSIDENT ROOSEVELT ET SA FAMILLE

Le 24, dimanche.

Bonjour, chère amie. Il fait un temps merveilleux. Je viens de faire une longue promenade sur le pont presque désert en regardant cette mer qui bouge si peu et qui nous emporte sans secousses. J'ai chanté comme quand j'allais à Jérusalem. J'ai des fleurs dans ma cabine, hors de ma cabine, et à ma place, dans la salle à manger, je suis entourée de roses, de myosotis, de pensées; j'ai sous les yeux un vrai jardin.

Ma première nuit a été très bonne, et aujourd'hui je vais lire, enfin! Il y a si longtemps que cette joie m'est refusée! J'ai pris aussi la résolution d'écrire, chaque jour, *cinq lettres*, afin de mettre ma correspondance au courant.

Mercredi soir.

Je me sens bien mieux. J'ai passé, hier, une soirée exquise sur le pont. Il y avait un clair de lune... *dans les nuages*, mais c'était quand même un peu de clarté. J'ai arpenté le pont en disant mon chapelet, sans ostentation et sans me cacher, tenant entre mes mains l'objet de piété comme d'autres ont un livre. Je ne vois personne, je ne m'occupe de personne; en quoi quelqu'un pourrait-il me gêner? Mais si je ne vois pas, je suis vue. Tout à coup, je me sens saisir

la main. Je crois qu'on se trompe, je veux me dégager; mais non, c'est moi que veut aborder une charmante jeune femme : « Que désirez-vous ? » lui dis-je. Alors, elle me raconte en anglais qu'elle a vu mon chapelet; qu'elle est catholique, son mari aussi; qu'ils vont à Rome, à Naples; qu'ils sont d'origine irlandaise, de l'est de l'Amérique; qu'ils n'ont pas d'enfants; qu'ils sont mariés depuis peu, etc., etc. J'écoute tout, je serre la main au mari qui m'est présenté, puis je les quitte. Le tout n'a pas duré cinq minutes.

J'ai repris ma promenade solitaire; je me suis arrêtée longtemps à regarder l'écume blanche des vagues qui se brisent contre le vaisseau, et j'ai chanté pendant environ une heure. C'est sans doute parce que j'ai besoin d'entendre ma propre voix que je chante ainsi matin et soir, avec tant de plaisir, pour moi seule. Je le fais à terre, je le fais sur mer; c'est une de mes grandes détentes.

Hier au soir, je me croyais bien seule, mais...

Tout à l'heure, après le déjeuner, deux dames m'arrêtent :

— Vous êtes Mme Calvé?

— Non, mais je la connais.

— Alors, vous êtes *prima donna ?*

— Pas davantage.

— Mais, hier au soir, vous avez chanté à la mer *(sic)* de belles choses; nous avons écouté et nous venons vous demander de chanter pour nous.

— Non, jamais; je ne sais pas!

— Au moins, asseyez-vous près de nous pour causer.

— Je n'ai pas le temps, j'ai à écrire.

Et je suis partie. Mais vais-je réussir à me maintenir en silence et en repos? C'est égal, Calvé ne sera pas du tout flattée que des Américaines m'aient prise pour elle.

Samedi matin, 8 heures.

Nous approchons des Açores où nous allons stopper. Une affiche annonce à quelle heure nous pourrons descendre à terre et pour combien de temps. Tout le monde est en l'air, en agitation, en joie. Les Açores sont en vue. Nous allons débarquer dans un instant et nous promener deux heures, dit-on; car vous pensez bien que j'en suis.

Après huit jours entre le ciel et l'eau, c'est bon de descendre un peu à terre.

La diane a retenti une demi-heure plus tôt que d'habitude, et, au moment du déjeuner, la salle à manger était au complet. Ça m'amuse de les voir contents, ces bons Américains. Je me sens gaie et entrain, moi aussi.

Le temps est splendide, il y a une nuée de petites barques de pêcheurs sur l'eau, les montagnes sont dans le soleil. Vivent la lumière et la joie!

Samedi, midi.

Et la promenade est faite; elle a été très agréable. Au moment de partir, il y avait des passagers qui dansaient, d'autres qui chantaient. Tous les photographes étaient à leur poste. On nous a emmenés dans de petites barques, car il faut au moins un quart d'heure pour gagner la terre. Nous sommes huit dans la nôtre. La mer est unie comme un beau lac paisible.

Très jolies, les Açores, malgré des montagnes un peu dénudées. Les maisons claires rient dans ce décor de soleil et de lumière. Elles sont peintes en blanc, en rose, en bleu tendre, toutes en plâtre. C'est frais et coquet. Dans le port, il y a plusieurs vaisseaux tout blancs.

En débarquant, je vois circuler doucement quelques femmes dont on ne voit pas le visage; elles ont des coiffes immenses. A l'église, j'en aperçois une qui sort, à l'autel de la Sainte-Vierge, je ne sais combien de chapelets de sa poche; car nous sommes en Portugal, pays catholique.

J'envoie une dizaine de cartes postales à mes collectionneurs, ce qui me perd une bonne demiheure.

Enfin, à l'heure dite, je rejoins la bande d'Américains qui composent ma barque. Tous sont polis, charmants avec moi; mais ils ont compris que j'aime

surtout être seule et ils me laissent. Ils rentrent à bord avec des ananas plein les bras.

Encore huit jours de cette bonne vie paisible et je vais arriver à Naples en très bon état.

Lundi, 2 mai.

Avant-hier au soir, je me reposais sur le pont quand deux messieurs m'abordent : « Vous êtes catholique? — Oui. — Nous sommes prêtres catholiques américains et nous ferons un petit service demain matin, dimanche. » J'exprime ma satisfaction. Après dîner, ils sont venus me retrouver et nous nous sommes promenés, sur le pont, pendant une heure. C'était la première fois, depuis huit jours, que je rompais vraiment mon silence.

Hier matin, à dix heures et demie, on est venu me chercher pour me conduire dans un petit salon. Nous étions dix-sept. Un des deux prêtres a récité les prières, l'autre a fait le sermon, tout le monde a chanté. Il n'y avait pas la permission de dire la messe. Pendant ce temps, les matelots entonnaient un cantique. Les protestants, beaucoup plus nombreux, étaient aussi réunis. Tout priait, sur le bateau, à la même heure.

Après le dîner, plusieurs personnes viennent me parler, et si gentiment que je suis bien obligée de sortir de mon mutisme.

Tout ce que je vais essayer, c'est de garder

la solitude de mes journées; et, le soir, je me mettrai dans le mouvement, puisqu'on paraît y tenir.

Les passagers se sont groupés sur un coin du bateau, hier, et ont chanté en chœur des chansons nègres, des airs nationaux et même des cantiques. Je les ferai recommencer ce soir, car c'était très beau, ce chant en pleine mer et au clair de lune.

Le bateau a du retard; nous ne serons à Naples que dimanche, après arrêt à *Gibraltar*, à *Marseille* et à *Gênes*. Ça m'est égal; j'aime tant la mer que je ne suis pas pressée de la quitter.

J'ai écrit ce matin une lettre collective à mes petites amies du *Mont Sanite-Marie*, à Montréal. Je vais la transcrire ici parce que je la termine par quelques conseils qui pourront servir à toute ma chère jeunesse de Russie et d'ailleurs.

A bord du *Canopie*.

Mes chères petites amies, combien je pense à vous sur cet Océan qui m'emporte loin de votre nid, de ce nid qui m'a si étroitement attirée quand je suis venue près de vous pour la première fois !

« Vous en souvenez-vous? C'était dans la grande salle; je vous apportais le fruit de mon travail, l'enseignement qui, de mes lèvres, devait aller à vos jeunes intelligences.

« Je revois tout comme si j'y étais encore. Quand

j'eus terminé, c'est vous qui m'avez charmée, c'est vous qui avez eu le mot de la fin, c'est votre mélodie qui a versé dans mon âme la rosée bienfaisante.

« J'entends toujours vos voix si fraîches, si pures, si bien dirigées!

« Et le lendemain, j'étais encore là pour vous écouter de nouveau, délicieusement émue, et pour m'instruire à mon tour sur Mendelssohn, car je ne suis pas savante en musique ; pas plus qu'en autre chose, du reste.

« Puis vous m'avez dit : « Revenez! »

« Je suis revenue; j'ai vécu quelques jours sous le même toit que vous ; nous nous sommes mieux connues et aimées davantage. J'ai prié près de vous et avec vous dans la chère chapelle où vos beaux cantiques ont remué mon âme. J'ai causé avec vous, je vous ai raconté ce que j'ai cru capable de vous intéresser; en un mot, nos vies se sont mêlées un instant dans cette maison du bon Dieu.

« Et maintenant, me voici bien loin de vous! Mes chères amies, c'est aux graduées surtout que je m'adresse; à celles qui, dans quelques mois, vont s'éloigner du nid pour voler de leurs propres ailes; écoutez le conseil d'une amie qui passe sa vie au milieu de la jeunesse et qui l'aime ardemment.

« N'oubliez jamais que nous ne valons réellement que par notre propre effort, notre effort soutenu par une volonté immuable. Dieu nous l'accorde toujours quand nous la lui demandons.

« Vous allez quitter le couvent avec un joli bagage d'instruction. J'ai vu vos devoirs sur Racine et sur d'autres sujets intéressants ; j'ai admiré ce cours de philosophie qui développe le raisonnement et donne de l'équilibre à l'être humain. Je me suis rendu compte que vos études sont fortes, pleines et appropriées — en tout — à vos besoins et à vos âges. Mais est-ce fini? N'avez-vous plus maintenant qu'à serrer cahiers et livres pour tenir la maison de vos parents et remplir vos devoirs sociaux?

« Certes, il faut aider de vos services les êtres aimés qui se sont privés de vous et, pour votre bien, vous ont éloignées du cher et doux foyer paternel. Mais rappelez-vous aussi que vous devez à vos mères du couvent, à vos parents et à vous-mêmes de travailler, d'étudier encore. Vous possédez la base sur laquelle on construit, vous n'avez pas l'édifice. Si vous arrêtez maintenant l'essor de vos intelligences, ouvertes et guidées par des mains délicates, elles se fermeront, ces intelligences; vous oublierez et vous perdrez ainsi le meilleur charme de la vie.

« Montesquieu disait qu'une demi-heure d'étude ou de lecture suffisait pour lui faire oublier les pires chagrins de la vie. C'est peut-être exagéré; néanmoins, le travail est la grande consolation, le bonheur le plus réel que Dieu ait mis sur notre route ; et ce bonheur a l'avantage d'être indépendant d'autrui, nous le dirigeons nous-mêmes à notre propre guise, nous le régularisons par l'effort dont je vous parle plus haut.

« Et la mine à exploiter est si riche! A mesure que vous y pénétrerez, dans cette mine, vous verrez mieux tout ce qui vous manque. Moi qui vous écris et qui vous parle comme aux enfants que j'instruis, que je dirige, j'étudie autant que je le puis, afin d'être un peu moins ignorante.

« Faites ainsi, chères petites amies; avant de vous éloigner du nid où nous nous sommes connues, promettez à vos mères et à votre amie lointaine de con sacrer à l'étude, pendant votre vie à venir, un temps que vous déterminerez vous-mêmes, suivant ce que Dieu demandera de chacune de vous.

« Il y a tant de belles choses à apprendre, tant de maîtres sérieux à lire!

« Et vous verrez comme vous y gagnerez de toute façon, vous et ceux qui vous entoureront; car les choses substantielles que nous mettons en nous nous rendent meilleures. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de vous parler, moi aussi, de ce que vos mères ne vont pas manquer de vous dire au moment de la séparation?

« Si je n'avais pas deviné en vous des intelligences capables de comprendre et de suivre un avis donné pour votre bien, je me contenterais de vous dire que je vous aime, que je regrette de vous avoir quittées et que j'espère vous revoir.

« Je fais un voyage très beau et très reposant. La mer est sage et douce; elle ne secoue pas, elle berce. Sa seule cruauté, à l'heure actuelle, est de m'éloi-

gner de vous, chères petites amies, à qui j'envoie l'assurance d'un souvenir tendre que rien n'effacera jamais. »

4 mai 1904.

La traversée se continue admirable, mais aussi avec une majestueuse lenteur. Il me semble que nous allons au pas et il fait si beau que le bateau n'a même pas l'air de remuer.

Oh! oui, j'aime la mer par-dessus tout pour voyager. Elle me fait tant de bien, en ce moment, que prolonger m'est un gain. Dieu m'a créée pour l'espace, et je comprends ceux qui s'accordent de longs séjours sur l'eau.

Hier, nous sommes entrés à Gibraltar à six heures, dans un grand bateau à vapeur Cook (je préfère les petites barques).

Je me suis vite séparée de mes compagnons, tenant — par-dessus tout — à circuler à pied. J'ai parcouru toute la longueur de la ville, qui m'a semblé en fête; les femmes sont en toilettes claires, les hommes flânent. Quelle différence entre ce *farniente* et l'activité américaine de New-York et de Chicago, à cette heure où le travail finit et où chacun s'empresse de rentrer chez soi.

Où est le pont de Brooklyn?

A huit heures, nous regagnons le bateau sous un ciel criblé d'étoiles. C'était la plus belle soirée du

voyage, une soirée enivrante. Sur le pont, les lumières de Gibraltar paraissaient des étoiles piquées et étagées dans la montagne. On a levé l'ancre à onze heures du soir; plusieurs passagers sont restés avec moi jusqu'à onze heures et demie. Puis, je suis demeurée seule assez longtemps. Je ne pouvais pas me décider à aller dormir pendant qu'il faisait si beau, si doux, et que la lune et les étoiles disaient de si belles choses!

Oh! la divine soirée, et combien j'en ai subi l'enchantement!

Marseille, vendredi, midi.

J'étais debout à quatre heures, ce matin et je suis montée sur le pont à quatre heures et demie. J'y étais seule, naturellement; les feux, à terre, n'étaient pas encore éteints, les petites barques endormies étaient disséminées çà et là; la lune brillait encore en face du soleil qui se levait, donnant à la mer une teinte rosée. Les matelots chantaient en anglais, et le pilote arrivait en disant ce mot dans ma chère langue française : « Marchez! »

C'était ravissant et j'ai vu, peu à peu, se dégager de la brume *la terre de France et Notre-Dame de la Garde,* d'où j'ai contemplé la mer pour la première fois. C'était à l'époque où je me rendais à Cannes, il y a bien des années déjà : époque, chère amie, où nous nous sommes connues et aimées.

J'ai revécu, avec émotion, tous mes vieux souvenirs.

A cinq heures, le bateau a jeté l'ancre, et, une demi-heure plus tard, en me promenant sur le pont, j'ai aperçu une petite barque se dirigeant vers notre grand vaisseau et dedans deux de mes amis, M. A. Hauf et son fils, que je n'attendais pas avant huit heures. J'ai été bien touchée, mais ils n'ont pu venir à bord qu'après les préliminaires de « la santé ». Ils m'ont emmenée à terre. Nous avons rencontré en route Mme Hauf et sa fillette, une petite Thérèse, qui est ma filleule. Et ils m'ont conduite dans leur villa, sur la route de la Corniche, où j'ai été, avec plaisir, prisonnière de l'amitié toute la matinée.

Ils viennent seulement de me reconduire. Le port de Marseille est *mort*, les capitaines sont en grève ; seuls, les bateaux étrangers circulent.

Nous allons maintenant longer tout le littoral de la Méditerranée et je vais évoquer tout le passé lointain, car rien n'est changé dans le décor.

Quand tout change, ici-bas, la nature est la même
Et le même soleil se lève sur nos jours.

Non, la nature n'a pas varié ; ce sont les êtres aimés qui ont disparu.

Gênes, 7 mai, 8 heures du soir.

Et nous sommes encore à Gênes, d'où nous devions repartir à midi.

Je ne sais trop ce qui retarde le bateau; on dit que c'est un mauvais vouloir des machinistes. Le capitaine, qui est charmant, en a pris son parti et nous aussi.

Je connaissais Gênes, mais je l'ai encore visitée, d'autant plus que je n'avais pas vu son Righi où je suis montée par le funiculaire. La vue de là-haut est merveilleuse : d'un côté, la chaîne des Alpes avec ses ravins profonds et sauvages; de l'autre, le port et la mer.

J'étais toute seule dans le funiculaire, toute seule à admirer; les autres n'y sont venus que plus tard. De plus en plus, je trouve que tout gagne à être contemplé en silence.

J'ai erré ensuite dans le quartier pauvre, dans ces petites rues-couloirs, où le linge est étendu, et que je ne puis parcourir sans un serrement de cœur. A Venise, comme ici, je me demande de quelle façon les petits et leurs parents peuvent vivre avec si peu d'air.

Eh bien! tout ce monde est gai et a bonne mine. J'y étais à midi; les uns mangent dans la rue, les autres emportent de la friture toute prête et les orgues de barbarie circulent, et la musique les met en joie.

L'après-midi, je suis restée à bord pour suivre la vie du port, si intense et si variée! Plusieurs grands bateaux sont arrivés avec leur musique. Quel mouvement! quel va-et-vient! Comme l'être humain

paraît microscopique en face de ces machines immenses.

Dimanche, 8 mai.

C'est le dernier jour du voyage, la dernière causerie du bateau et la fin du récit d'impressions !

Demain, à six heures du matin, j'espère débarquer, afin de prendre le train de sept heures pour Rome, but final de ma route. J'espère y rester jusqu'à la fin de mai dans la paix, le recueillement, le plein repos.

J'y viens en désirant, certes, recevoir la bénédiction du Saint-Père, mais attirée surtout par un illustre méconnu, un grand caractère, un noble cœur et une belle intelligence unie à la piété la plus vive et la plus éclairée.

Cet homme de si haute valeur est Son Éminence le cardinal *Rampolla*.

TABLE DES GRAVURES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie]

Rue Garancière, 8